
3 1761 08009716 5

La Robe de laine

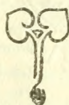
N N

La Robe de laine

Par

Henry Bordeaux

de l'Académie française



Paris

Nelson, Éditeurs

25, rue Denfert-Rochereau

Londres, Édimbourg et New-York

N N

DU MÊME AUTEUR

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Le Chevalier de l'air. VIE HÉROÏQUE DE GUYNEMER.

La Chanson de Vaux-Douaumont. — * I. LES DERNIERS JOURS DU FORT DE VAUX (9 mars–7 juin 1916).

La Chanson de Vaux-Douaumont. — * II. LES CAPTIFS DÉLIVRÉS (Douaumont-Vaux : 21 octobre–3 novembre 1916).

TROIS TOMBES.

LA JEUNESSE NOUVELLE.

SUR LE RHIN.

ROMANS ET NOUVELLES

LA MAISON.
L'AMOUR EN FUITE.
LA PETITE MADEMOISELLE.
LA NEIGE SUR LES PAS.
LE CARNET D'UN STAGIAIRE.
* LA ROBE DE LAINE.
* LA CROISÉE DES CHEMINS.
LES YEUX QUI S'OUVRENT.
* L'ÉCRAN BRISÉ.
* LES ROQUEVILLARD.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

LA NOUVELLE CROISADE DES ENFANTS.

(Librairie Flammarion.)

LA PEUR DE VIVRE.
LE PAYS NATAL.
LA VOIE SANS RETOUR.
LE LAC NOIR.
JEANNE MICHELIN.
UNE HONNÊTE FEMME.

(Librairie A. Fontemoing.)

ESSAIS DE CRITIQUE

LES PIERRES DU FOYER.

LA VIE AU THÉÂTRE (1907–1909. 1909–1911. 1911–1913. 1914–1919).—4 vol.

PORTRAITS DE FEMMES ET D'ENFANTS.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

QUELQUES PORTRAITS D'HOMMES. — VIES INTIMES.

(Librairie A. Fontemoing.)

AMES MODERNES (Librairie Perrin).

LES AMANTS DE GENÈVE, édition de luxe (Librairie Dorbon). *Épuisé.*

THÉÂTRE

L'ÉCRAN BRISÉ.

UN MÉDECIN DE CAMPAGNE. En collaboration avec M. E. DENARIÉ.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

---

* Les livres marqués d'un astérisque sont dans la *Collection Nelson.*

A PIERRE LOTI

J'acquitte une bien ancienne dette en vous offrant aujourd'hui la Robe de laine, *la dette de mon adolescence exaltée par la fièvre qui monte de vos ouvrages, de vos poèmes devrais-je dire, comme, à l'aurore, la buée dont s'enveloppent quelques instants les contours de la terre.*

De quelle magie n'avez-vous pas doré nos jeunes années ! Nous trouvions en vous cette mélancolie si douce à respirer avant d'agir quand, trop gâté par ses vingt ans, on éprouve le besoin de se meurtrir contre l'amour, et ce désir universel qui, plus tard, acceptera ses limites et qui se traduit en un pareil désenchantement chez celui qui a trop senti et chez celui qui n'a pas vécu encore.

C'est, ici, l'histoire d'une petite fille toute simple que broie la cruelle vie moderne. Quand j'écoute des enfants chanter cette ronde d'autrefois que je suis sûr que vous aimez :

Nous étions dix fill' dans un pré,
Toutes les dix à marier...

j'imagine Claudine, Suzon, la Dumaine et leurs compagnes comme le chœur léger où nous pouvons surprendre les voix persistantes de la vieille France. Je les appelle et il en vient de toutes les provinces, Sylvie *du Valois,* Marie *de la Bretagne, du Berry la* petite Fadette, *et du Dauphiné l'humble* Geneviève, *et de l'Aunis cette* Madeleine *qui imprimait son petit pied au chemin creux où devait plus tard repasser Dominique ramené par la douleur au pays natal « comme un animal blessé qui perd du sang et ne veut pas défaillir en route ». Voici* Mireille *et* Nerte *resplendissantes du soleil de Provence, et* Gracieuse *du pays basque, et* Colette *de Metz...*

Dans le pré, elles n'étaient que dix. Puissent celles-là prendre par la main, telle une sœur cadette qui a besoin de protection, cette Raymonde que je leur amène de la Savoie et qui voudrait bien entrer dans leur ronde sans paraître une intruse...

H. B.

Chalet du Maupas, ce 20 *septembre* 1910.



TABLE

Pages

I. LA VIERGE-AU-BOIS . . . 9

II. EN CE MONDE CHACUN TUE CE QU'IL AIME 69

III. LA FIGURE DE CE MONDE PASSE 275

LA VIERGE-AU-BOIS

LA ROBE DE LAINE

I

LA VIERGE-AU-BOIS

ÉTONNÉ, ravi, je cherchais des yeux le château de la Belle au bois dormant, quand, au tournant, je l'aperçus entre les arbres, énorme et mystérieux.

Après une longue pente gravie à pied, ma bicyclette à la main malgré ses changements de vitesse, remonté en selle, je m'étais engagé dans un vallon sauvage, étroit d'abord comme une gorge, puis épanoui en forêts et prairies, avec un étang en contre-bas. De l'eau et des arbres, et des buissons sur le flanc des montagnes, imaginez le bouquet de clarté que l'automne peut composer, s'il lui plaît, avec ces éléments. L'automne, c'est, pour les bois, la saison fleurie. Dégagés de leurs trop lourdes masses, ils montrent plus librement l'essor des troncs et des branches, et les feuilles

plus aérées qui leur demeurent prennent toutes les nuances qui avoisinent l'imprécise couleur de la lumière. Tilleuls dorés, ormes pâles, châtaigniers roux, marronniers de cuivre, chênes de rouille, vergers teints de pourpre, peupliers pareils à des chandeliers d'or, ils font sous les derniers soleils un cortège de féerie. Et l'on s'émerveillerait de joie à les regarder parader, si le moindre souffle de vent qui chante aux oreilles ne contenait la menace de jeter bas ces costumes extravagants. Ainsi la peur et le plaisir se mêlent dans les promenades d'octobre, ou plutôt la peur vient augmenter un plaisir qui ne peut durer.

C'était un dimanche, et je n'avais rencontré personne. Un village, que j'avais traversé, m'avait paru mort : les femmes, sans doute, étaient à la messe, et les hommes au cabaret. De ce vallon, pareil à un jardin démesuré et désert, montait un parfum de légende que je respirais avec avidité. Un air de parc vaguement entretenu me fit trembler de découvrir une habitation qui ne fût pas appropriée. N'importe quelle villa moderne eût déshonoré un paysage qui n'avait pas d'âge. Il me fallait de vieilles pierres disjointes, avec de la vigne vierge, ou même de bonnes ruines bien authentiques et croulantes.

A vrai dire, ce n'étaient pas des ruines que j'avais aperçues à flanc de coteau, au bout d'une avenue de chênes archiséculaires qui encadrait un parterre orné d'urnes dans sa longueur. Les urnes

étaient vides et l'on avait oublié de faucher l'herbe. Le château se composait d'un grand corps de bâtiment aux fenêtres à meneaux, précédé d'une sorte de cloître qui le festonnait tout entier. Sans ces arcades garnies de lierre, il eût presque paru banal. Le ton noir des murs lui conférait un aspect de vétusté vénérable. Surtout la saison et la forêt environnante le favorisaient de solitude, de silence, de mélancolie. Il était là, à sa place, bien abrité, offrant comme un vieillard sa façade à la chaleur du soleil, laissant couler les jours. Un massif de chrysanthèmes jaunes et quelques roses remontantes lui arrachaient un faible sourire.

Je mis pied à terre pour entrer en conversation avec lui. La grille était ouverte et même, les gonds faussés, elle ne pouvait plus se fermer. Un pavillon, à l'entrée, se confondait presque avec les arbres : une végétation abondante le recouvrait d'une vague de verdure. De près, je constatai que plusieurs chênes avaient été remplacés par des marronniers, dont le rapide essor avait bientôt comblé les vides que le temps avait creusés dans l'avenue.

Un paysan ramassait les fruits que je croyais inutiles ; il me fournit cette explication :

— C'est pour mes bêtes.

Je l'interrogeai sans retard :

— Comment s'appelle ce château ?

— Le château de la Vierge, de la Vierge-au-Bois, donc.

Je n'eusse guère imaginé un nom plus conforme

à l'enchantement que j'avais éprouvé dès mon entrée dans le val.

— C'est une ancienne chartreuse ?

— Autrefois, il y a très longtemps, peut-être bien. On ne sait pas.

— Avant la Révolution ?

— Bien plus longtemps encore. A la Révolution, il appartenait au comte.

— Quel comte ?

— Le comte d'Alligny. Même que son petit-fils a vendu.

— A qui a-t-il vendu ?

— A M. Cernay, le propriétaire actuel.

Ce nom de Cernay n'est étranger à personne aujourd'hui : il est porté par cet aviateur millionnaire qui se consacre au perfectionnement des aéroplanes et qui, à la suite des Blériot, des Latham, des Wright, s'est mis dans la tête de conquérir les libres espaces de l'air. Je connais Raymond Cernay personnellement pour l'avoir rencontré, il y a quelques années, dans le monde, à une époque où il ne s'occupait pas d'aviation, et j'en tire aujourd'hui vanité. Il m'avait laissé le souvenir de l'un de ces hommes très richement doués dont l'esprit versatile se fixe difficilement et qui abandonnent leurs essais dès qu'ils en ont deviné les résultats. Il commençait de réussir en toutes choses, et il y renonçait dès qu'il avait reçu du succès un premier sourire, comme s'il ne recherchait que cette gloriole. Quelques ébauches

de sculpture, un journal de voyage aux Indes, de folles randonnées en automobile, de brusques préoccupations scientifiques suffisaient alors à lui composer dans la société une sorte d'originalité qu'il renouvelait par le changement et qui paraissait le satisfaire, car il aimait surtout à briller dans les salons. Il a disparu de Paris voici quelques années, sans doute pour s'adonner avec plus de ferveur à sa passion nouvelle.

Aussitôt, j'ouvris les bras et j'imitai les oiseaux :

— Cernay, celui qui vole ?

Mon homme regarda avec surprise ma pantomime. Il ne comprenait pas. La renommée est courte. Mais il peut y avoir d'autres Cernay. Je montrai le bâtiment

— L'habite-t-il ?

— Guère depuis que sa dame est morte.

— Sa *dame* est morte ? Il y a combien de temps ?

— On a fauché trois fois les blés.

Le souvenir le travaillant, il ajouta presque aussitôt :

— Moi qui vous parle, je l'ai portée en terre. Elle n'était pas bien lourde, la pauvre. Mais de la savoir trépassée, ça vous coupait bras et jambes. Tous les villages étaient descendus.

Cette date pouvait s'appliquer à Mme Cernay. Mais sa disparition, bien que prématurée, n'a pas provoqué à Paris de tels regrets. Elle a passé presque inaperçue. Cela s'est accompli au loin, en province, discrètement. Raymond Cernay n'a

reparu qu'à la fameuse semaine de Reims où il gagna le prix de la hauteur par une ascension en spirales régulières, pareilles aux cercles décrits par un gigantesque oiseau de proie. Acclamé par une foule délirante, il redevint en un instant le héros à la mode.

Nous qualifions volontiers d'insignifiantes les personnes qui se réservent et écartent les confidences ou qui n'ont pas prêté à nos propos toute l'importance que nous y attachons. C'était l'épithète que j'avais entendu infliger à la morte. Ma mémoire ne retrouvait d'elle tout d'abord qu'une image décolorée, effacée, lointaine. Cependant, je me rappelai vaguement sa chevelure d'une teinte blonde qui changeait, et ses yeux clairs, si clairs qu'aucune ombre de mal n'avait jamais dû les ternir. Elle était si distante ou si indifférente, qu'on lui parlait peu. Une fois, le hasard m'ayant placé à côté d'elle à un concert de charité, j'avais été frappé de l'expression extatique de son visage, déjà très pâle, où je vis le sang affluer par plaques. Sur la scène, une chanteuse, accompagnée par l'orchestre, interprétait l'air d'*Amadis* de Lulli :

Bois sacré, redouble ton ombre,
Tu ne saurais être assez sombre,
Tu ne peux trop cacher mon malheureux amour...

Cette imploration, cette supplication à la forêt amie se développe dans un ordre qui, loin de nuire

à l'énergie de l'expression, vient l'accroître. On ne surprend dans la phrase musicale aucune de ces grossières imitations, extérieures et vaines, des bruits de la nature, telles que les fameux *Murmures* de *Siegfried,* et la passion y est contenue par la pudeur et par la connaissance qu'elle a de son propre danger. Mais on en devine l'ardeur sans cris, sans agitation de rythmes. Mme Cernay, à côté de moi, vivait véritablement ce poème de grand art classique. Pour en avoir eu l'intuition, j'ai toujours résisté à cette accusation d'insignifiance dont on s'autorisait pour la dédaigner dans la société. Cependant elle avait peu de conversation ou n'en voulait pas avoir, et ne cherchait à faire parade d'aucune culture. Elle gardait ses impressions. Du moins on ne relevait chez elle aucune attitude : elle n'essayait pas de tricher, comme tant de femmes qui portent l'art ainsi qu'une coiffure sur la tête.

Pour quelle inutile certitude ou par quelle curiosité demandai-je au bonhomme qui me renseignait :

— Où est le cimetière ?

De l'autre côté du chemin rural que j'avais suivi, l'avenue continuait. Elle devait aboutir à une terrasse, car à son extrémité je ne distinguais plus de paysage immédiat, seulement la pente de la montagne éloignée qui borde le vallon. Le chemin avait coupé le domaine à la suite, sans doute, d'une de ces expropriations pour cause

d'utilité publique qui ne tiennent aucun compte de la grâce décorative des propriétés. Le geste du paysan m'indiqua cette direction :

— Là-bas.

A l'entrée de cette partie de l'avenue, deux bornes de granit devaient servir de supports à une chaîne de fer. Mais la chaîne gisait au sol, toute rouillée. Personne ne la tendait plus. Je remontai sur ma machine qui fit crépiter les feuilles mortes. Il y en avait tant que j'enfonçais dans leurs amas, et que je devais prendre garde à ne pas déraper. Aux deux derniers chênes, c'était, en effet, la terrasse. On donnait, comme d'un balcon, sur la vallée qui se creusait brusquement. Dans le bas, l'étang renvoyait au jour sa lumière, la doublait pour la gloire de l'horizon, et, sur ses rives, les roseaux trop serrés pour qu'on distinguât leur flexibilité formaient une longue barre dorée. C'était là ce qu'on voyait d'abord. D'une fenêtre on embrasse en premier lieu les plans éloignés qui font face, et seulement ensuite les plans rapprochés. Quand je bornai ma vue, j'aperçus à côté de moi, sur la droite, une chapelle, et sur la gauche, adossé à un mamelon, le petit cimetière que je cherchais précisément.

Quel délicieux petit cimetière ensoleillé ! Ceint de murs blancs au crépi neuf, envahi par les herbes folles, il ressemblait à une aspergère mal tenue. Par-ci par-là, une croix perçait la végétation, mais elle servait de tuteur à quelque arbrisseau. Un ou

deux sorbiers, aux belles grappes de corail, achevaient de donner à cet enclos de la gaieté. Un peu en pente, bien exposé, il tenait la place d'un vignoble. Il invitait au repos, mais au repos terrestre, point du tout au repos éternel. L'idée de fin en était absente.

Il me fallut résister au désir de m'asseoir sur le mur pour lézarder. J'entrai. Et me voilà cherchant la tombe d'une quasi-inconnue. Le monument des Alligny, crénelé comme une bastille et couronné d'une colonne tronquée, m'arrêta le premier. L'heureux éloignement des descendants de cette ancienne famille avait permis à la nature d'en combattre avec succès le goût de domination par le moyen de hardies graminées. Aucun autre édifice que celui-là ne dépassait les plates-bandes paysannes. Le millionnaire Cernay, jadis réputé pour son faste, avait-il négligé à ce point le souvenir de sa femme ? Enfin, une pierre tombale, toute simple, à peine dressée, m'offrit cette inscription que je lus en soulevant le lierre qui la dissimulait à demi :

RAYMONDE CERNAY

NÉE MAIRIEUX

MORTE A VINGT-CINQ ANS

Tel est le prix de la jeunesse que le seul rappel de cet âge sur un tombeau rendit tout à coup au champ où je me promenais sa majesté oubliée.

J'avais, sans y prêter attention, gardé mon chapeau. D'un geste inconscient, je l'ôtai. Non moins machinalement, je me retournai. La forêt avait gardé ses belles feuilles nuancées comme des fleurs. Je les aurais toutes vues à terre que je n'en aurais pas éprouvé d'étonnement. Préparé par trop de plaisir, j'avais senti en coup de vent le passage de la mort.

Au retour, comme mon bonhomme continuait de cueillir des marrons, je le questionnai une dernière fois :

— Peut-on visiter le château ?

— Demandez à l'intendant.

— Où est-il ?

Il se contenta de me montrer le pavillon.

Le régisseur me reçut dans une salle à manger vitrée qui avait l'air d'une serre. Elle ouvrait sur les bois, sans être étouffée par le voisinage trop immédiat des arbres. Une invitation devait y être fort agréable. Je fus poliment prié aussitôt à boire et à fumer, car mon hôte bourrait une pipe et vidait une fiole de vin blanc. Le soleil entrait dans son verre à demi plein dont il pailletait l'or mat.

— Vous comprenez, s'excusa-t-il, j'ai déjà fait mon tour de cheval ce matin.

Moi aussi, j'avais chevauché toute la matinée. J'acceptai donc de lui tenir compagnie. C'était un homme d'une soixantaine d'années, qui se tenait un peu trop raide, comme pour réagir contre une envie de se courber. Il avait le teint rouge de ceux

qui vivent beaucoup au grand air, et ce ton de brique ressortait davantage sous les cheveux blancs. On l'eût pris, au premier abord, pour un ancien officier de cavalerie usé dans le service. Mais il ne montrait rien de l'assurance, au moins apparente, que communique l'habitude du commandement. Ses yeux bleus avaient cette expression confiante que l'on voyait autrefois aux jeunes filles. Et comme je me préparais dès notre première libation en commun à subir quelque familiarité, je fus surpris de sa distinction, de son absence totale de pose, de cette noblesse de manières qui ne s'apprend pas, qui ne se devine pas toujours immédiatement, car la simplicité la recouvre comme le lierre une tour, et qui dénote les races anciennes. Rien n'était superficiel ni dans sa personne ni dans sa parole.

Il commença de répondre à ma demande par un refus. D'ailleurs, il n'y avait rien à voir dans le château. Mais à peine m'eut-il opposé cet argument que, par une horreur invincible du mensonge, il le corrigea au moyen d'une restriction : peut-être quelques vieux meubles et quelques vieilles tapisseries, et un petit tableau italien, grand comme ça, qui représentait une *Annonciation.* Je ne sais pourquoi, et sans doute à cause de sa réserve même, l'envie me prit de pénétrer à l'intérieur, et j'insistai en invoquant mes relations avec M. Cernay.

— Alors, c'est différent. Je vous conduirai.

En suivant l'avenue, j'exprimai le regret de ne pouvoir saluer le propriétaire, ajoutant :

— Mais il ne vient presque jamais.

— Si. Il va venir dans quelques jours. Il passe ici chaque mois de novembre. Il arrive à la Toussaint, à cause de ma fille.

— De votre fille ?

Le régisseur me regarda, un peu étonné :

— Vous ne savez pas qu'il a épousé ma fille, et que nous l'avons perdue ?

Il ne mit dans ce rappel aucune ostentation, mais une profonde tristesse. Je lui racontai ma visite au cimetière.

— Vous avez pu trouver sa tombe ? Elle est cachée parmi les autres.

— Oui, rien qu'une pierre avec du lierre. Mais il y a tant de jeunesse sur l'inscription que le cœur se serre.

— Ma femme aurait souhaité un autre monument. Celui-là suffit.

Le cloître qui entourait le château commença de me réjouir par la pureté de ses arceaux où grimpaient la clématite et la vigne librement.

— C'est tout ce qui reste de l'ancienne chartreuse. Elle fut abandonnée au dix-septième siècle pour un autre monastère plus considérable et plus sauvage, celui de Saint-Hugon. La famille des comtes d'Alligny s'y installa. C'est le comte actuel qui a vendu le domaine à M. Cernay. J'étais déjà son régisseur. Il avait perdu au jeu tout son argent.

Il n'aimait rien tant que jouer. C'était un excellent homme.

— Qu'est-il devenu ?

— Il commande les quatre soldats du prince de Monaco, et, n'ayant plus un sou à perdre, il regarde les autres se ruiner. C'est une occupation qui le divertit. Cependant, j'avais bien administré ses propriétés. Mais il n'aimait plus la terre. Personne n'aime plus la terre.

— Vous ?

— Oh ! moi, je me suis tant promené dans ces bois que je connais chaque arbre. Je m'y suis tant promené avec ma fille quand elle était gamine.

Le souvenir de sa fille, visiblement, l'obsédait. Désirait-il me rappeler sa brillante alliance ? Il paraissait, je l'ai dit, si dépourvu de snobisme. Lorsque nous fûmes dans les appartements, il me désigna un portrait :

— Quand elle courait la campagne avec moi, elle n'était ni si maigre ni si pâle.

Je reconnus sa blondeur, l'épuisement d'un sang que la palette du peintre n'avait pas enrichi. Dans la somptueuse robe de bal qui l'étriquait, elle semblait toute gênée de montrer ses bras, ses épaules minces que l'on devinait froides, où l'on cherchait les granulations de la chair de poule. Les yeux ajoutaient à cette impression de malaise une impression de crainte, presque d'effroi. Un instant je crus qu'une sorte d'extase la raidissait ainsi : ne l'avais-je pas surprise presque tremblante en

écoutant l'air d'*Amadis ?* Mieux regardée, j'attribuai son expression à la peur, — pudeur excessive ou misère cachée, mystère maintenant insondable et que l'artiste avait pénétré ou inconsciemment traduit. Elle évoquait ces infantes espagnoles dont l'étiquette et les chamarrures ont étouffé la jeunesse. Je lui découvris bientôt une autre ressemblance.

Pour manifester un peu de sympathie, je demandai à mon guide :

— Vous l'avez si tôt perdue : quel mal l'a emportée ?

— On ne sait pas.

Le ton de la réponse fut si douloureux qu'instantanément je rapprochai cette énigme de celle du portrait. Cependant je dénichai dans un coin assez mal éclairé — et je me hâtai de réclamer plus de jour — le petit tableau italien auquel le régisseur avait fait allusion. C'était une *Annonciation,* d'un coloris un peu assombri, mais étonnamment délicat, facile à attribuer à l'école du Vinci. Le sujet était traité à la manière de l'*Annonciation* des Offices, à Florence, où l'on a voulu retrouver la marque du maître. L'ange vient de s'acquitter du message dont il est chargé : il a déjà parlé et il met un genou en terre devant la future mère de Dieu. Ah ! que celle-ci est émouvante dans sa surprise, dans sa modestie et sa gaucherie ! Elle croise les mains sur la poitrine, comme pour contenir son cœur qui va

sauter. Elle ne peut pas refuser un si grand honneur, mais elle s'en trouve indigne, elle est heureuse et succombe sous le poids de l'amour divin, elle offre au Dieu qu'elle va porter sa souffrance à venir.

Je demeurai longtemps fort troublé par une œuvre aussi achevée et, comme Marie, pleine de grâce. Puis un rapprochement s'opéra dans mon esprit. Le visage de Mme Cernay, incontestablement, rappelait cet émoi, cette gaucherie modeste. Devant le peintre ancien, elle aurait pu poser pour le personnage de la Vierge : même gracilité, même allongement du cou, même maigreur et même illumination des yeux effarouchés. J'en fis la remarque tout haut.

— Mon gendre a acquis cette toile à cause de la ressemblance que vous dites, m'expliqua M. Mairieux.

— Elle est frappante.

— Peut-être.

Et le régisseur détourna la tête vers ses bois, comme sous l'influence d'une tristesse qu'il me prétendait cacher et qu'il ne m'appartenait pas d'approfondir.

Par une délicatesse raffinée et en prévision de commentaires vraisemblables, il eut à cœur, pendant que nous redescendions l'escalier, de me démontrer la munificence de son gendre, dont j'aurais pu douter à le voir lui-même garder ses fonctions subalternes :

— Nous n'habitons pas le château, ma femme et moi, bien que M. Cernay nous en ait priés. Pourquoi changer nos habitudes ? Dans cette immense bâtisse je ne me sentirais pas à l'aise comme dans notre pavillon : il y faut trop de personnel. Par exemple, il ne veut pas que je lui rende les comptes de sa terre, sous le prétexte que ce sont des revenus assez modestes et difficiles à recouvrer. Et il m'a offert aussi Zéno, mon cheval, qui est de la race de Tarbes, trapu et vigoureux comme je les aime. Ne l'avez-vous pas vu, à mon retour de promenade ?

— Vous étiez rentré avant mon arrivée.

— Alors, voulez-vous que je vous conduise à son box ?

Je dus, par condescendance, l'accompagner à l'écurie, et admirer la croupe d'une bête brune, de méchante humeur, qui faillit ruer contre moi. Son propriétaire la calma avec des cajoleries, comme on fait aux personnes accoutumées à être flattées.

— Il n'y a pas plus doux, m'assura-t-il. Quand je suis sur Zéno et dans les bois de la Vierge, je me laisse vivre, avec mes souvenirs.

Il m'expliquait ses dernières joies, amicalement. Ses habitudes agricoles eussent trouvé, sans doute, à se satisfaire dans l'administration monotone du domaine, sans les ravages que le décès précoce de sa fille avait provoqués dans sa paisible existence. Une question me vint aux lèvres.

— Mme Cernay n'a pas laissé d'enfant ?

— Oh ! si, une fille, Dilette, notre petite Dilette. Mon gendre nous la confie l'été. L'hiver, il lui faut plus de soleil que nous ne pouvons lui en offrir ici, à cause des arbres. Elle va bientôt partir avec son père. Ce ne sera pas gai. Tenez : elle passe là-bas.

Une enfant de six ou sept ans, les cheveux dans le dos, traversait en effet la pelouse. Toute légère, elle s'échappait du sol à chaque gambade comme un oiseau qui s'essaie à voler. Dès qu'elle m'aperçut, elle s'enfuit. Mon hôte sourit, l'approuvant et la désapprouvant à la fois :

— Elle est sauvage, comme était sa mère.

J'allais prendre congé, quand il me pria instamment d'entrer au pavillon :

— Mme Mairieux serait charmée de vous recevoir.

Je m'excusai de mon mieux sur l'heure matinale, sur mon accoutrement. Il ne me lâcha pas, et je compris à son insistance aimable qu'il serait grondé s'il privait sa femme d'une visite, bien rare dans ces parages. Ainsi, je fus admis à connaître Mme Mairieux. Je supposai, non sans malveillance, qu'elle m'avait guetté par la fenêtre, à la voir, malgré l'heure, déjà harnachée de soie et de dentelle, à moins que ce ne fût en l'honneur de la messe. Certes, elle avait du charme et de la conversation, mais un charme un peu affecté, une conversation de journal de modes et

de revue féminine. Je lui préférai sans retard son mari qui se taisait et qu'elle paraissait dominer. Elle me parla de « Raymond » avec intimité, et, non sans une certaine satisfaction, du château qu'ils habiteraient du jour où ils le voudraient.

— Mais M. Mairieux déteste le luxe, même le confort. Et il faut bien écouter M. Mairieux. Car il n'écoute personne.

Je me tournai du côté de M. Mairieux qui ne protestait pas. Avait-il en partage cette douceur propre à certaines gens décidées qui se dérobent poliment à tout ce qui n'est pas conforme à leurs goûts ? Le désaccord du ménage sautait aux yeux, mais le gouvernement, contre les premières apparences, restait aux mains du mari.

J'eus la confirmation du retour de M. Cernay :

— Il vient toujours, dit-elle, pour la Toussaint.

Et comme je me servais, pour la seconde fois, de ma visite au cimetière, elle me demanda si je n'estimais pas bien médiocre le mausolée de sa fille. Elle eût désiré un monument plus considérable, des colonnades, un vase brisé, ou bien un ange en larmes, enfin quelque chose qui s'apercevrait d'un peu loin et représenterait de la douleur.

— Non, non, intervint M. Mairieux, une dalle suffit.

Mon départ fut toute une cérémonie. J'allais m'installer dans le voisinage, au rendez-vous de chasse de la Sylve-Bénite, où mes bagages me

devaient rejoindre. Je promis de revenir, de renouer connaissance avec M. Cernay qu'on ne manquerait pas d'avertir de ma présence. Au moment où j'enfourchais ma machine, la petite Dilette, de nouveau, traversa la cour au galop : ses cheveux déjà longs se soulevaient comme des ailes. Sur cette vision je tournai le dos au château de la Vierge-au-Bois.

Était-ce en Savoie ? Était-ce en Dauphiné ? J'ai oublié de le dire. Mais à quoi bon le savoir ? Je me souviens d'une ballade où revenait ce refrain :

> Était-ce en Bretagne ? Était-ce en Irlande ?
> Peut-être au pays du roi de Thulé...

Si je ne précise pas davantage, chacun pensera que c'est en Savoie...

*
* *

Un soir, vers cinq heures, comme je rentrais de la chasse, un lièvre dans ma gibecière, une bonne fatigue dans les jambes et l'estomac dans les talons, je trouvai à la Sylve un gamin qui m'attendait. Il était porteur d'une lettre pressante. Mme Mairieux m'envoyait chercher : elle me priait à dîner pour la brusque arrivée de son gendre qui ne s'était pas annoncé. De la Sylve-

Bénite à la Vierge-au-Bois, il faut compter deux bonnes lieues. A la rigueur, on en peut faire les trois quarts à bicyclette, par un mauvais chemin où l'on est secoué. J'aurais préféré éviter cette marche de nuit, rester paisiblement dans ma tanière où la soupe déjà mijotait sur le feu. Mais je ne sais quelle curiosité ou quelle vanité me poussait à revoir Raymond Cernay, le vainqueur de Bétheny.

— C'est bien, j'irai, dis-je au petit messager. Prends les devants. Je change d'habits et je te rejoins sur ma machine.

Il sourit d'un air entendu, car il montait un vieux clou sur lequel il ne se laisserait pas distancer. En effet, je ne le revis pas. Lorsque je descendis dans l'avenue, le château avec son cloître était à demi plongé dans l'obscurité. Une seule fenêtre brillait. Je sonnai au pavillon qui, lui, resplendissait de lumières. J'avais endossé mon plus élégant costume de chasse dont je regrettai l'incorrection, quand je vis au salon Mme Mairieux en grande pompe de toilette et son mari tout gêné dans une redingote qu'il avait dû retirer avec peine de l'armoire où elle était ensevelie. Je commençais de redouter le smoking de M. Cernay, quand on m'informa, non sans ennui, qu'il ne dînerait pas avec nous.

— Il vous présente ses excuses, m'expliqua Mme Mairieux. Une indisposition, la longueur du voyage...

Le régisseur, plus sincère, me livra la vérité :

— Il a voulu demeurer seul. Les premiers jours il s'enferme ainsi. J'avais bien prévenu ma femme.

— Et votre petite-fille, demandai-je, se cachera-t-elle encore ?

— Dilette ? elle était là tout à l'heure. Elle se sera sauvée en vous voyant. Elle a eu peur de vous. Les figures l'effraient, et non le danger.

— Savez-vous où elle est ?

— Toujours au même endroit, je parie. Assise sur le mur du cloître, mademoiselle attend qu'il lui arrive des aventures, telles qu'apparitions d'anges ou venues de chevaliers. Patientez : je réussirai peut-être à l'amener.

M. Mairieux revint avec la fugitive qu'il avait apprivoisée. Le grand-père et la petite-fille devaient s'entendre spécialement à fréquenter les bois de compagnie. Je regardai mieux celle-ci que j'avais à peine aperçue à ma première visite. Ses cheveux, plus dorés aux boucles qu'à la naissance, tombaient librement, et déjà bas sur le dos. Elle était menue et mince, avec de petites jambes et de petits bras de rien du tout, et pourtant ses moindres mouvements décelaient un jeu facile, une aisance, une grâce de coureur. Ses yeux sombres, à la fois limpides et profonds comme ces eaux que l'ombre entoure et dont la transparence est comme inutile, étaient bien grands ouverts et bien farouches pour des yeux

d'enfant. Sa mère lui avait-elle transmis cette crainte mystérieuse qu'elle-même avait ressentie ?

Je fis avec obstination la cour à une fillette de six ans et demi. Au café, elle m'offrit du sucre, pensa à me reprendre ma tasse vide, et peu après la voilà qui grimpe sur mes genoux. J'en étais fier comme d'une conquête.

— C'est étonnant, constatait Mme Mairieux, un peu énervée de l'importance que j'attachais à ce résultat.

Mais son mari se réjouissait sans scrupule des attentions que j'avais pour Dilette. Dilette ne voulait plus s'aller coucher. Il fallut la gronder pour la détacher de sa place où je l'avais immobilisée avec des histoires.

— Tu m'en raconteras encore, dis, monsieur ?

— Bien sûr.

— Des histoires avec de la peur dedans.

Nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde.

*
* *

Deux jours plus tard, passant par là, mon fusil à l'épaule, je distinguai sa petite silhouette grêle dans la partie de l'avenue qui conduit au cimetière. Elle se découpait sur la voûte de soleil. Ses pieds, qu'elle laissait traîner, soulevaient devant elle une vague de feuilles mortes. Tout l'automne,

l'automne doré, se répandait en lumière sur cette enfant. Elle s'en accommodait à miracle, sans le savoir. En me découvrant, elle fit un écart et voulut se jeter derrière les chênes. Je l'appelai pour la rassurer :

— Dilette, tu ne me reconnais pas ?

Ma voix l'arrêta et, en quelques bonds, comme un jeune lévrier, elle fut vers moi.

— Tu t'es échappée, Dilette ?

— Non, papa est là-bas, avec des fleurs.

— Avec des fleurs ?

— Oui, qu'il porte à maman.

— Et toi ?

— Je m'ennuyais. Alors il m'a dit de rentrer.

— Toute seule ?

— C'est chez nous.

Gravement, elle m'emmena vers le château, tandis que je voulais rejoindre Cernay :

— Il faut pas déranger papa. Là-bas, il aime pas qu'on lui parle.

— Bien : allons-nous-en.

Nous nous installâmes sur le petit mur du cloître, Dilette les jambes pendantes, et moi appuyé à un pilier. La vigne vierge, toute rouge, grimpée le long de l'arceau, laissait retomber sur nous ses lianes.

— Maintenant, ordonna-t-elle, vite une histoire.

Je cherchai quelques minutes dans mon répertoire mythologique ou légendaire, et j'y ramassai une vieille ballade de Tennyson assez émouvante :

le Lord de Burleigh. Peut-être ne la connaissez-vous pas ? Dans ce cas, il est nécessaire que je vous la raconte aussi. Vous tâcherez d'imiter Dilette et d'écouter bien sagement. Il est indispensable d'avoir entendu cette ballade si l'on veut comprendre la suite. Elle vaut un personnage pour l'importance du récit. Comment, sans elle, Raymond Cernay se serait-il déterminé à des demi-aveux ? Sans elle, comment aurais-je été mêlé à la poignante tragédie de sa vie intime ?

Il y a des années et des années que je n'ai pas relu le poète anglais. Je transcrirai de mémoire son poème tel qu'il m'en souvient. Que mon texte ressemble au sien, je n'en suis pas assuré. Peut-être l'ai-je dénaturé ? Qu'importe : l' « histoire » arrangée pour Dilette suffira, et la voici donc :

La petite bergère regardait de tous ses yeux le tableau qu'achevait, sur la lisière du bois, le pauvre peintre venu récemment au village. Sur un carré de toile pas plus grand que ça, il avait fait tenir tout ce qu'on voyait, ou à peu près. Était-ce Dieu possible ? Il y avait bien de quoi s'étonner.

Il donna un dernier coup de pinceau et, se retournant vers la jeune fille qui était la plus belle et la plus sage de tout le pays, il la regarda longuement, comme s'il voulait lui prendre la figure pour l'emporter.

— Tu es jolie, dit-il. Le sais-tu ?

Elle se mit à rire : elle était gracieuse et gaie.

— La fontaine me l'a dit.

— Elle ne t'a pas dit autre chose ?

— Et quoi donc ?

— Que tu me plaisais. Veux-tu être ma femme ?

Elle détourna la tête, eut un petit tremblement et, tout heureuse, car elle l'aimait en secret, murmura :

— Je veux bien.

On célébra leurs noces à la chapelle du village. Et avant de rentrer chez eux — une petite maison couverte de chaume — il emmena sa femme à travers les champs :

— Nous rentrerons à la nuit. Pendant que le soleil brille encore, promenons-nous. Si tu le veux, nous irons jusqu'au grand château qui est là-bas, tout là-bas. On en dit des merveilles. Je suis sûr que tu ne l'as jamais visité.

Elle eut un sourire dédaigneux :

— Il ne vaut pas, dit-elle, notre chez nous

Mais il insista :

— Veux-tu venir jusqu'au château ?

— Je veux tout ce que tu veux.

Ils dépassèrent les limites de la paroisse, et poussèrent la grille d'un parc. Ils se trouvèrent dans une avenue de vieux chênes, très longue et bien ombreuse, au bout de laquelle ils pouvaient distinguer le château. Le soir venait, les feuillages s'inclinaient sur eux gentiment. Les oiseaux chantaient, mais c'étaient leurs deux cœurs qu'ils entendaient.

Comme ils approchaient, les chiens vinrent à leur rencontre.

— J'ai peur, dit-elle.

— Avec moi ?

Mais les chiens les accueillirent par de joyeux aboiements et léchèrent les mains du jeune homme.

— Ils te connaissent donc ? demanda-t-elle.

— Je suis venu quelquefois.

Ils gravirent le perron en marbre rose.

— Nous pouvons entrer, assura-t-il. Il est permis de visiter.

Ils entrèrent et il lui montra les richesses du palais Tandis qu'il expliquait l'art des meubles et celui des tableaux, la splendeur et la commodité des salles, elle revoyait distinctement la petite chaumière blanche, dans les arbres, où tous deux rentreraient tout à l'heure, et qu'il lui avait montrée la veille en lui disant : « Voici le foyer où nous nous chaufferons l'hiver. C'est petit, c'est pauvre, n'est-ce pas ? Mais l'amour nous suffit... » Oui, l'amour leur suffirait. Elle l'aimerait si tendrement qu'il ne penserait plus jamais à ce beau château où il avait eu grand tort de la conduire.

Cependant, il remarqua sa distraction et l'interrogea :

— A quoi penses-tu ?

— A toi, dit-elle en toute vérité.

Ils s'étaient arrêtés dans le salon principal, dont les croisées, de tous côtés, donnaient sur les arbres et les pièces d'eau du parc. Le soleil se couchait et reflétait dans les glaces ses derniers rayons.

— Il se fait tard, soupira-t-elle. Si nous rentrions ?

Mais il sourit, lui fit un grand salut et lui dit :

— Ce château est à vous, madame.

Le rire gai de la jeune femme sonna dans le vaste salon.

— A moi ?

Il reprit gravement :

— Oui, à vous. Je suis lord de Burleigh. Tout ce que j'ai vous appartient avec mon cœur.

Elle devint toute pâle, et dut s'appuyer au mur, près d'une fenêtre. La campagne, à cette heure, était d'une beauté paisible. Dans le fond, la petite maison blanche recevait les reflets du couchant.

« Hélas ! » murmura-t-elle intérieurement, comme si elle perdait son bonheur.

— Je vous ai choisie entre toutes, lui dit-il encore, pour votre beauté, pour votre sagesse. Et j'ai voulu vous conquérir sans ma fortune et sans mon nom.

« Pourquoi, songeait-elle, a-t-il cessé brusquement de me tutoyer ? »

Afin de ne pas le contrarier, elle lui sourit doucement, tristement. Elle surmonta vite sa défaillance afin de se soumettre à son nouvel état.

Mais chaque soir, quand elle était seule, elle venait jusqu'à la fenêtre d'où elle pouvait apercevoir la petite maison blanche, et elle pleurait.

« Ah ! que n'est-il encore, pensait-elle, ce pauvre et fier artiste qui enfermait notre horizon dans un carré de toile, et aussi dans son amour pour moi ! »

Bientôt elle languit. Ni les médecins, ni les voyages, ni les distractions, ni tous les soins et agréments que procure la fortune ne purent triompher

de cette langueur. Un soir d'été, pareil à celui de son arrivée, elle pencha la tête au bord de la fenêtre et ferma pour toujours ses beaux yeux.

— Nous ne savons pas de quoi elle est morte, déclarèrent les médecins.

— Moi, je le sais, dit le lord de Burleigh que la douleur accablait.

Et il ordonna aux servantes :

— Mettez-lui sa robe nuptiale, la simple robe de laine qu'elle portait quand elle vint ici, afin qu'elle repose en paix.

Je conviens que ce n'est point précisément là une histoire pour fillette de six à sept ans. C'est une fable désenchantée, bonne à décourager les ambitieux si les ambitieux s'inquiétaient des poètes, à enseigner la douceur des sorts ordinaires aujourd'hui que chacun envie le voisin et veut se pousser au premier plan. Mais il faut ajouter toute une flore de questions et de commentaires qui l'élucidaient, qui l'embellissaient : *quoi c'est une lisière, une chaumière, un horizon, un médecin qui ne sait pas les maladies*... Je conviens encore que cette fin est bien triste et que, Dilette m'ayant réclamé des changements, une solution plus heureuse, j'étais disposé à ressusciter mon héroïne si le fâcheux qui intervint m'en avait laissé le loisir. Je conviens de tout ce que vous voudrez. Mais à coup sûr, je ne méritais pas pour autant l'algarade que je reçus de Raymond

Cernay, surgi brusquement du cloître où il s'était glissé en tapinois, d'une façon qui nous effraya et révolta :

— Laissez cette enfant tranquille, je vous prie.

Je n'invente rien : il me parla sur ce ton grossier. Je fus debout en un clin d'œil, irrité et la face rouge. Mes premiers mots furent pour l'inviter sans égards à la politesse. Je vous demande si l'on a le droit de traiter de la sorte quelqu'un qui s'intéresse à votre progéniture au point de lui seriner sur un mur des ballades anglaises ! Dilette elle-même, bien qu'elle n'osât rien dire, souffrait de l'injustice paternelle. Un tel manque d'aménité n'allait pas faciliter la suite de nos relations. Cernay se tourna vers sa fille :

— Va retrouver ton grand-père et dis bonsoir à Monsieur qui a bien voulu s'occuper de toi.

Cette dernière phrase me rendit un peu de patience, et plus encore le gracieux bonsoir que Dilette accentua exprès. L'enfant partie, Cernay parut hésiter sur la conduite à suivre, puis, résolument, il commença un bien étrange interrogatoire auquel je me prêtai assez mal, je l'avoue, ayant encore dans l'oreille sa ridicule injonction :

— Comment savez-vous ce qui s'est passé ?

— Quoi donc ?

— Ce qui s'est passé chez moi. Qui vous l'a révélé ?

— Je ne comprends pas.

— Vous comprenez très bien. Mais la femme

de votre histoire n'est pas morte comme vous l'avez dit. Son mari l'a tuée. Son mari, entendez-vous ? Ou bien vous le savez, et vous n'avez pas voulu le dire à la petite. Vous avez bien fait : j'étais là, j'écoutais, je ne vous l'aurais pas permis. On ne raconte pas à une enfant le malheur de sa mère.

Je fus soulagé : évidemment Cernay était fou. Il se prenait tout à coup pour le lord de Burleigh. Ces expériences d'aviation qui réclament trop d'audace, trop de présence d'esprit, peut-être aussi le chagrin, l'isolement lui devaient avoir détraqué la cervelle. Pour ne pas le contrarier, je commençai de l'approuver.

— Suivez-moi, me demanda-t-il impérieusement.

Je n'étais pas très rassuré. Le soir tombait, et je ne me souciais pas de me promener dans la campagne avec un individu qui donnait des signes de démence.

Il me conduisit tout droit à la tombe de Mme Cernay qui devait être semblable à un jardin : si l'on ne distinguait plus bien nettement les nuances des fleurs à cause de l'heure, leurs parfums se mêlaient, montaient vers nous. Là, mon compagnon s'absorba dans ses souvenirs. Oubliant ma présence et sa fierté, il laissait par intervalles échapper une sorte de râle d'agonie. Je n'étais pas sensible à cette manifestation désespérée parce que, redoutant quelque autre incident plus

dangereux, je m'occupais à une surveillance attentive de tous ses gestes. Calmé, il devait m'étonner plus encore.

Nous remontions l'avenue dans la nuit quand il se décida à parler :

— Tout à l'heure, je n'ai pas été correct. Excusez-moi... Cette aventure, que vous racontiez à ma fille, je ne sais où vous l'avez rencontrée.

— Dans Tennyson, me hâtai-je de répondre, comme pour me disculper d'une faute inconnue.

— Elle m'a causé tant de mal.

— A vous ?

— Elle ressemble tant à la mienne.

Ainsi s'expliquait son trouble que j'avais taxé de folie et qui n'était que l'aveu d'une longue angoisse, d'un secret trop longtemps gardé, mûr peut-être pour la confidence. Et il continua de s'accuser tout haut, par phrases saccadées :

— C'est moi qui l'ai tuée, entendez-vous. Il y a des assassins moins cruels. Ils ne frappent qu'une seule fois. Ils ne tuent pas lentement, à petit feu. Elle m'a pardonné. Et moi, au lieu d'expier mon crime, je m'apprête à en commettre un autre. Ah ! j'ai cru, j'ai osé me reprendre à la vie. Depuis mon retour, le passé m'étreint, me possède à nouveau tout entier et je goûte un bonheur sauvage à lui revenir...

Sans prendre congé, il rebroussa chemin, dans quelle direction ? je ne pus le savoir. La nuit nous enveloppait. Je le perdis presque aussitôt et m'en

fus à mon logis de la Sylve-Bénite, surpris et bouleversé par des révélations aussi inattendues, que l'avenir devait étrangement compléter.

*
* *

Après une dernière chasse assez fructueuse, je me disposais à quitter la Sylve-Bénite, malgré la tranquillité d'esprit que j'y avais goûtée, et je rassemblais mes bagages quand je reçus la visite de Raymond Cernay. Il m'arriva au galop de charge, sur le cheval tarbais de M. Mairieux. Sa bête si robuste soufflait : il avait dû la forcer sans raison. C'était cinq ou six jours après notre singulière rencontre. Il remarqua mes préparatifs et me demanda brusquement :

— Vous partez ?

— Comme vous voyez.

— Où allez-vous ?

— Je rentre chez moi.

— Est-ce obligatoire ?

— Il faut toujours finir par rentrer chez soi.

— Mais personne ne vous attend ?

— Non, personne.

— Alors je vous emmène.

— Où donc ?

— Au château. Vous y resterez quelques jours,

tout le temps que vous voudrez. Justement vos paquets sont terminés. Nous partons.

J'étais si loin de m'attendre à cette invitation que j'avais écarté moi-même les motifs de la refuser. Cependant j'y étais résolu, d'autant plus qu'elle était formulée à la millionnaire, ric-à-rac, comme on paie comptant quand on a de quoi : et allez donc, bouclez votre valise, on vous emporte ! J'inventai, sans me gêner, des nécessités immédiates qui m'apparaissaient tout à coup.

— Mais, tout à l'heure, vous n'en invoquiez point.

— Tout à l'heure, je n'avais pas réfléchi.

Raymond Cernay esquissa un geste de colère, comme s'il n'admettait pas qu'on lui infligeât, à lui, la moindre contrariété, ou comme s'il se trouvait dans un état nerveux inquiétant.

— Non, non, non, répéta-t-il. Vous viendrez.

— Je regrette beaucoup.

— Je le veux.

Je ne pus m'empêcher de sourire en l'écoutant se fâcher, décider, commander. Il eut honte de donner son humeur en spectacle, et il changea de ton avec une promptitude qui me stupéfia et me toucha.

— Oui, je ne suis pas encore corrigé. Le serai-je jamais ? Ce n'est pas commode quand on a pris, enfant, de mauvais plis. Tous mes caprices, je savais d'avance que je pouvais les satisfaire. Alors, je ne supportais pas la contradiction. Le malheur

même ne parvient pas toujours à nous mater. Il faut m'excuser de ma brusquerie.

Et il ajouta sur un ton suppliant :

— Ne m'accompagnerez-vous pas ? On vous attend, M. et Mme Mairieux, et Dilette surtout, Dilette qui vous réclame, qui demande à chacun des histoires, des histoires pareilles aux vôtres. Je ne sais pas lui en raconter, je n'ai pas appris.

— Ah ! Dilette me réclame.

Il insista sur le désir de sa fille. En faveur de ma sauvage petite amie que j'étais fier d'avoir conquise, je me laissai convaincre ou plutôt enlever. Car nous partîmes sans retard, lui sur Zéno, moi à bicyclette. Mon matériel suivrait ; on l'enverrait chercher. Et, le soir même, je fus installé au château.

*
* *

Je crois sans fatuité que mon arrivée y fut agréable à tout le monde. Il y régnait une atmosphère embarrassée de brouillards qu'une présence étrangère parviendrait peut-être à dissiper. Je ne parle pas seulement de Dilette qui m'accueillit avec des sauts de chien fou, mais de M. et Mme Mairieux dont une longue existence commune n'avait réussi à mêler ni les sentiments ni les opinions, et surtout de Raymond Cernay qui, de

toute évidence, n'était pas dans un état d'équilibre. Il invoquait sa fille pour m'entraîner, quand il quémandait un secours pour lui-même.

Les premiers temps, il m'accapara. Il soulageait le vide ou l'amertume de ses jours par la pêche, la chasse, le cheval, la marche. Longtemps il s'était passé de tout commerce avec d'autres hommes. Le malheur, ses recherches mécaniques, ses expériences et ses vols lui suffisaient, l'intéressaient. Maintenant, repris par ses anciens goûts de société ou simplement par les mille attraits et attachements de la vie ordinaire qui ne nous permet pas longtemps de la braver, il recherchait une compagnie, il en ressentait le besoin. Sa fille, il l'entourait d'une affection presque passionnée, et ne savait pas causer avec elle comme avec une enfant. Il s'en rendait compte et la laissait, non sans mélancolie, à M. Mairieux qui la comprenait dans ses élans et ses retraites. Je remarquai, non sans surprise, la vénération qu'il témoignait à son beau-père en même temps que la gêne qu'il éprouvait en sa présence. De sorte qu'il s'écartait volontiers avec moi.

Je crus bientôt m'expliquer son caractère. Il s'imposait, par piété conjugale, un mois de solitude annuelle dans cette habitation cernée de bois, et cette solitude lui devenait peu à peu intolérable. Il s'y rongeait d'ennui, il y tournait en rond comme un tigre en cage. J'étais pour lui un dérivatif. Il tenait au deuil de son cœur, à la durée de son

amour. Mais, que voulez-vous ? il ne savait pas se repaître, se rassasier de son chagrin. Peu de gens le savent. Son existence n'avait guère été employée à la contemplation intérieure. Par besoin d'activité physique, il brûlait les jours. D'une pareille fièvre, il consumait en lui la tendresse à quoi il était le plus attaché et se désolait de ne pouvoir, de ses cendres, obtenir encore de la flamme.

Ainsi j'analysais sa nervosité. Combien je m'abusais sur elle ! Mais comment en aurais-je alors distingué les troubles causes ?

*
* *

J'avais remarqué dans nos promenades l'examen minutieux et prolongé qu'à chaque départ il imposait au ciel. Il savait interpréter la forme et le jeu des nuages : ces cumulus, pareils sur l'horizon à des collines de neige, se résoudraient en pluie ; ces parasites, accrochés à la cime des montagnes, annonçaient l'orage. Je le voyais flairer l'air, le fouiller pour ainsi parler comme un chasseur inspecte la profondeur des bois et renifle leur odeur, comme un pêcheur scrute les mystères de l'eau.

— C'est l'ennemi, me confia-t-il un jour. Il est

invisible et formidable. Avant de l'attaquer, il faut chercher à le connaître.

Je compris qu'il songeait à ses appareils, et pendant que nous poussions jusqu'à l'étang voisin, je l'interrogeai sur l'origine de son goût subit pour l'aviation.

— Il n'y a pas de goût subit, m'expliqua-t-il. J'ai toujours aimé à vaincre l'espace. Le même moteur actionne l'automobile et l'aéroplane. Le gouvernail qui prend le vent ne ressemble-t-il pas à celui qui dirige un voilier sur la mer ? On passe des uns aux autres. Mais la sensation de la vitesse, qu'est-elle auprès de la satisfaction de se détacher du sol et d'être enfin libre ? Et le champ est indéfini.

Je l'écoutais sans l'interrompre, sachant qu'il ne se livrait qu'à sa fantaisie.

— *Elle* ne m'en a pas détourné quand j'y pensais déjà (il ne désigna pas sa femme davantage). Le travail, pour elle, c'était l'honneur de l'homme. « J'aurai peur, me disait-elle, mais je prierai. Une femme peut bien avoir peur... » *L'autre,* à Reims, me criait d'aller plus haut...

Quelle autre ! Je renonçais à comprendre cette allusion inexpliquée. Plusieurs fois j'avais relevé ses incohérences. Il valait mieux alors ne pas l'interrompre :

— Après l'avoir perdue, j'ai traversé des jours atroces. J'aurais désiré me punir moi-même, me frapper...

Ainsi je retrouvais sur ses lèvres ces aveux d'une culpabilité mystérieuse qui lui étaient venus en entendant *le Lord de Burleigh*. Là tenait le secret qui l'agitait. Déjà, il continuait après une hésitation :

— La vie garde sa puissance jusque dans les pires détresses. Il me sembla que le risque me rapprocherait d'elle, et en même temps le risque, c'est de la vie exaltée qui vous emporte on ne sait plus où. Ma vocation, comme vous l'appelez, vient peut-être de là. Des recherches anciennes, quelques essais scientifiques m'y préparaient. J'ai apporté des perfectionnements aux travaux des autres. Mais je n'ai rien inventé encore. Mon mérite est sans importance. Ne l'exagérez pas. Ma fortune et une certaine audace de pilote m'ont seules permis d'obtenir des résultats intéressants. Ah ! si je découvrais le moyen d'assurer automatiquement la stabilité latérale, ce serait autre chose !

Notre sentier aboutissait aux roseaux de la rive. Il détacha le canot qui était amarré, et comme j'avais pris les rames, après que nous nous fûmes écartés du bord, il ajouta tout en maniant le gouvernail :

— Le monoplan dont je me sers, je l'appelle de *son* nom, mais personne ne le sait. Bientôt je n'en aurai plus le droit.

Pourquoi n'en aurait-il plus le droit ? C'était là ce domaine réservé où je ne pouvais l'atteindre. Je m'informai de ses essais en hauteur.

— Il faut que je monte, me répondit-il. C'est un irrésistible attrait, un besoin. Au-dessus de mes deux ailes, je possède l'étendue. Le vent m'entoure, me baigne, me caresse comme cette eau notre barque. J'oublie le bruit du moteur, le bourdonnement de l'hélice. Ma force retentit en moi. Mes ailes gauchissent, comme mes bras prolongés, pour assurer ma direction. Un cavalier n'est pas plus uni à sa monture vivante que je ne le suis à mon appareil. Je connais alors un calme nouveau, une paix religieuse. *Elle* est avec moi, elle ne parle pas, elle sourit. Elle n'a plus cette crainte qui, sur terre, la paralysait. C'est comme si je la conduisais vers son ciel. Je suis bien sûr de ne plus lui causer aucun mal. Et tant que dure mon vol, je suis à peine séparé d'elle. Ma vie suspendue et la sienne invisible n'ont plus entre elles qu'un voile léger. Mais on vole trop rarement. Il faut sans cesse réparer ses machines.

En me rapportant ses sensations il m'avait oublié. Et s'il poursuivit, ce fut pour lui-même plutôt que pour moi :

— Du bois et de la toile, un peu d'acier, quelques câbles et voilà une flèche pour fendre l'air. Ce n'est pas compliqué. Et pourtant que d'études, de préparations, de tentatives pour voler quelques heures, quelques heures sans toucher la terre, et l'on ne se donne pas la peine de vérifier ainsi une âme qui se confie à nous, qui nous emporterait si haut dans la vie si nous la connaissions...

Son exaltation, même parsemée de phrases obscures, me gagnait, et je le priai de me prendre un jour à son bord. Mais il refusa avec une violence inattendue :

— Ne me demandez pas cela. Je n'ai jamais emmené aucun passager. Il me faut ma solitude, la bonne solitude de l'espace. *Celle* de Reims me le demandera. Elle voudra chasser *l'autre.* Ah ! j'avais pensé qu'un jour je briserais mes ailes, en plein vol. C'eût été bien finir, et si aisément, rien qu'une corde à trancher. Personne ne s'en serait douté. Mais on ne peut pas. Ce serait trahir sa machine, laisser peser sur elle un faux soupçon. Elle peut tromper : l'homme qu'elle porte, non...

Je lâchai les rames. Déjà il avait abandonné le gouvernail. Ainsi nous flottâmes à la dérive. Assis à l'arrière de la barque, il se pencha sur le sillage que nous laissions. Des idées de mort ou de folie nous accompagnaient comme des oiseaux sombres. A partir de ce moment je commençai de changer d'avis sur la force de son souvenir où le remords d'une faute transparaissait.

Nous rentrâmes presque sans parler. Je n'avais pas osé l'interroger, et il se renfermait en lui-même.

*

* *

Le lendemain, je l'attendis vainement pour une promenade que nous avions projetée. Il

ne sortit de sa chambre que lorsque la cloche du château sonna, et ne prononça à table que de rares propos insignifiants. Sans la présence de Dilette que je poussais au bavardage, et celle de M. et Mme Mairieux qui, pendant le séjour de leur gendre, prenaient leurs repas au château, nous n'eussions pas échangé vingt phrases pendant tout le déjeuner.

*

* *

L'après-midi, même recherche de l'isolement. Et les jours suivants, je ne le vis pas davantage. M'évitait-il, estimant qu'il m'en avait trop dit, trop et pas assez ? Je le crus tout d'abord et, sans m'en expliquer avec lui, j'avertis Mairieux de mon prochain départ. A quoi bon rester ?

— Non, m'assura celui-ci, ne lui infligez pas cet affront.

— Il ne s'apercevra pas de mon absence.

— Écoutez. L'an dernier, il s'est pareillement absorbé pendant une ou deux semaines. Après, il était si déprimé qu'il m'inspira de la pitié. Alors votre présence nous serait précieuse. Attendez, je vous en prie.

— Mais que fait-il tout le jour ?

Nous causions dans l'avenue. L'appartement de Raymond Cernay occupe trois pièces en enfilade

au premier étage : un salon-bibliothèque, un cabinet de travail et la chambre à coucher. La baie grande ouverte du cabinet de travail — ces jours d'automne étaient si doux — nous permit de l'apercevoir à sa table. La tête dans les mains, il lisait ou étudiait. Ce fut, pour moi, un trait de lumière. Il disparaissait pour mieux songer à ses monoplans.

— Des calculs ? dis-je à M. Mairieux.

— Je ne crois pas.

Malgré moi, le secret de cette vie me tourmentait, j'allais dire me hantait. Pourquoi s'était-il pris, à notre première rencontre, pour le lord de Burleigh dont la femme ne put vivre hors de son milieu naturel ? Pourquoi s'accusait-il envers la mémoire de Mme Cernay ? Pourquoi réclamait-il la punition d'un crime, ou de plusieurs crimes inconnus, que personne, autour de lui, n'aurait soupçonnés ?

Je passais maintenant la fin de mes journées au pavillon, pour fuir la morosité du château. Il arriva qu'un soir Mme Mairieux se mit à parler de sa fille avec une émotion communicative. Prenant part à des regrets qui s'exaltaient, je murmurai des consolations :

— Du moins elle a été heureuse.

— N'est-ce pas ? se hâta de me répondre l'excellente dame. Son mari lui offrait une existence si belle, Paris, le monde, le luxe, les fêtes, tout ce qu'on aime à son âge. Elle avait beau n'y pas

tenir autant que la plupart des jeunes femmes, être un peu trop sage et sérieuse à mon idée. C'est le plaisir quand même, surtout après ce désert de la Vierge-au-Bois.

— Ce *désert* lui plaisait, objecta M. Mairieux qui n'approuvait pas cette déclaration.

J'insinuai :

— Peut-être le changement fut-il trop brutal ?

— Oh ! non. Elle ne s'en est jamais plainte, et vous comprenez qu'elle me l'aurait dit. A qui se livrer, sinon à sa mère ? Je la connaissais si bien, la chère petite.

Visiblement son mari s'impatientait. Je ne m'étais pas trompé à son endroit. Il essaya de changer de sujet. Elle ne s'y prêta aucunement.

— Pendant sa longue maladie, Raymond a été parfait pour elle. Il l'a accompagnée ici, il a renoncé à ses relations, il a fait venir les plus célèbres médecins. Et, pour comble de délicatesse, il se reproche maintenant de n'avoir pas été un mari assez tendre. Pour nous qui l'avons vu à l'œuvre, c'est insensé.

Elle en était là de son admiration de belle-mère quand M. Mairieux sortit du salon. Et je crus comprendre ce que signifiait sa retraite : il protestait sans paroles contre les louanges de sa femme.

*
* *

Cependant j'étais amené, par l'abstention de Cernay, à fréquenter les bois de conserve avec le régisseur et Dilette. Peu à peu, en suivant du regard l'enfant qui gambadait en avant et revenait vers nous à la façon des jeunes lévriers qui font deux ou trois fois le chemin, il prit l'habitude d'évoquer tout haut devant moi une autre enfance plus ancienne, celle de sa fille. Jamais il ne me parla de Mme Cernay, et constamment de la petite Raymonde. J'appris par le menu sa biographie jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans. Au delà de cette date, c'était le silence.

Les gestes de Dilette rythmaient ses souvenirs. Un matin, comme celle-ci se penchait sur un colchique :

— Tu ne le cueilles pas ? demanda-t-il.

— Il est mieux dans l'herbe, grand-père.

Cette réponse me parut l'attendrir outre mesure.

— Raymonde, m'expliqua-t-il, aimait ainsi les fleurs et ne les cueillait pas. Elle les trouvait plus jolies sur leurs tiges, mêlées aux champs. On n'a jamais pu obtenir d'elle un bouquet. C'est drôle : ne trouvez-vous pas ?

Mais cette drôlerie lui piquait les yeux. D'autres fois, ce furent d'autres traits.

— Je l'avais conduite dans la forêt à la tombée du jour. Quel âge pouvait-elle avoir ? celui de Dilette, tenez. Il n'y avait presque plus de feuilles. C'était la saison où nous sommes. Devant nous, le disque rouge du soleil était barré par les troncs des arbres. Elle tendit ses petits bras vers la lumière qui s'en allait. Et quand il n'y en eut plus du tout, je trouvai son cher visage si triste que je m'excusai : « — Je ne puis pas arrêter le soleil, ma mignonne. — C'est bien dommage, grand-père », dit-elle en soupirant. Ah ! ce soupir à fendre le cœur ! Le croiriez-vous ? J'ai envié Josué ce soir-là. Mes raisons valaient bien les siennes, en somme, pour accomplir un miracle. Le rire d'une petite fille, c'est la rosée qui rafraîchit nos années. Un enfant qui ne rit pas, il semble qu'il reproche de lui avoir donné la vie.

Sur ce chapitre, il ne tarissait plus. C'était l'amitié naturelle que Raymonde distribuait aux choses ; c'étaient les courses dans les allées et les brusques arrêts, comme si elle voyait venir quelqu'un, l'adorable mélange de la confiance et de la crainte.

— Elle était si timide, si sauvage même que nous avions résolu de la mettre en pension, pas très loin, dans un couvent de la ville, afin que le contact de ses compagnes l'accoutumât à la vie ordinaire. Ce fut, avant le départ, une cérémonie dont vous n'avez pas idée. Elle voulut dire adieu à toutes les chambres comme si c'étaient des per-

sonnes en chair et en os, et aussi aux arbres qu'elle avait distingués, et encore à Stop, le chien, à mon cheval, à toute la basse-cour. Elle ne fut pas longtemps absente. Après trois jours, elle se sauva. Il lui fallut franchir un mur que surmontait un treillis de fer. Un peu de sa robe y resta. De plus, elle avait perdu son chapeau et ne retourna pas le chercher. Elle traversa la ville dans cet équipage, un peu honteuse, et se sauva même à toutes jambes devant un vieux monsieur obligeant qui s'informait d'elle. Une fois dans la campagne, elle fut rassurée. Les figures de la ville ne lui revenaient pas, tandis que celles des paysans la mettaient en confiance comme une terre connue. Ainsi elle nous revint à pied, juste avant la nuit. A côté de la grille, avez-vous remarqué un bouleau isolé poussé là au hasard ? Il était alors beaucoup plus petit. Le premier mouvement de Raymonde, en rentrant chez nous, fut d'aller à cet ami et de l'embrasser. De loin je croyais qu'une petite pauvresse pénétrait dans l'avenue. Déjà Stop lui léchait les mains, et même les joues. Et dans cette mendiante, je reconnus ma fille.

M. Mairieux, me contant cette mémorable odyssée, se redressait, rajeunissait, esquissait un sourire. Il levait la jambe en marchant comme un maître de danse qui explique un pas et puis, tout à coup, il la rentrait dans le rang comme s'il avait eu vergogne de son audace. Il reprenait au passé un peu de bonheur perdu :

— Et ce qu'elle était jolie à quinze ans ! Un rayon d'or, entendez-vous. Des cheveux en boucles qui changeaient de nuance, des joues toutes fraîches, de ce blanc intact qui brille, et de ces yeux qui font du bien à regarder parce qu'on n'imaginait pas qu'il pût en exister de pareils, d'aussi purs. Je l'aimais avec un peu de frayeur. Je la trouvais trop délicate, trop sensible, et je n'aurais pas souhaité qu'elle le fût moins. Je pensais qu'elle ne serait jamais assez heureuse. D'avance, je tremblais pour elle. Combien j'avais raison !

Cette dernière réflexion qui s'était échappée de ses lèvres parut le bouleverser. Elle coïncidait trop bien avec les allusions douloureuses de Raymond Cernay pour ne pas frapper mon esprit. M. Mairieux ne s'accordait pas avec sa femme sur la félicité conjugale de leur fille. Il y avait là un secret que, peu de jours plus tard, je devais apprendre dans de si tragiques circonstances.

*
* *

Les mauvais temps succédaient aux derniers soleils d'automne. Nous étions prisonniers de la pluie. Une brume opaque nous cachait la vue de

la forêt. Et l'atmosphère du château devenait irrespirable.

Raymond Cernay, terré dans son cabinet de travail comme un alchimiste dans son laboratoire, traversait parfois un corridor avec une face de fantôme, ou s'asseyait à table sans nous distinguer, le regard perdu à de grandes distances. Dilette n'osait plus lever les yeux sur lui et implorait ma protection. M. et Mme Mairieux, ne s'entendant sur rien, gardaient de longs silences. Une vague de tristesse nous recouvrait. Je résolus de m enfuir, mais la tragédie me devança.

Ce jour-là, après déjeuner, nous étions réunis au salon, presque sans paroles, comme une famille disséminée que rassemblent des obsèques et qui attend le mort. L'enfant, une fois de plus, me réclama une histoire et j'opposai mon ignorance. Cernay, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, descendit de sa tour d'ivoire :

— Et le *Lord de Burleigh ?*

— Je l'ai déjà raconté.

Mais Dilette battit des mains, insista tant et si bien que je recommençai le *Lord de Burleigh.* Je tentai d'y introduire une variante et voulus accorder généreusement la guérison à mon héroïne. Cernay s'y opposa, au scandale de sa fille, et quand j'eus fini il me demanda d'un ton sarcastique :

— Qu'est-il devenu, ensuite, votre lord de Burleigh ?

Pourquoi cette question embarrassante ? Je répondis au hasard :

— Mais je ne sais pas, je suppose qu'il a achevé de vivre.

— Oui, prononça-t-il avec un accent que j'entends encore et qui était désespéré, on vit.

Il se leva du fauteuil qu'il occupait au coin de la cheminée où gémissait un de ces feux de bois mal séchés qui charbonnent, pleurent et fument. Et il arpenta la chambre deux ou trois fois, en accélérant l'allure. Sa démarche saccadée, son expression fixe nous impressionnaient, nous communiquaient un malaise. Et nous entendîmes distinctement ces syllabes qui ne nous étaient pas destinées et qui passaient par-dessus mon histoire :

— Il a vécu... Il a oublié le mal qu'il avait fait... Il s'est peut-être remarié...

Puis, d'une décision brusque, se précipitant vers la porte, il disparut. Nous nous regardâmes avec ennui. Quelques instants plus tard, nous le vîmes traverser nu-tête l'avenue de chênes et se perdre dans la direction de la forêt. Il courait dans le vent et sous la pluie.

Nous ne trouvions plus rien à dire. Dilette sortit de la pièce pour aller jouer. Alors Mme Mairieux prit un air important et nous donna cette nouvelle :

— Écoutez, je sais quelque chose. Il va se remarier en effet. Il est déjà fiancé.

— Comment l'as-tu appris ? réclama son mari.

— Je l'ai lu dans les nouvelles mondaines, il y a deux jours.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ?

— Je ne voulais pas te causer de la peine. J'attendais qu'il nous l'annonçât.

— Tu connais le nom de sa fiancée ?

— Mlle Simone de R... Une grande famille. Cela devait arriver. Il est encore si jeune, et il est si riche, si exposé et recherché. Pendant la semaine de Reims, les journaux ne parlaient que de lui.

— Cela ne devait pas arriver, répliqua sèchement M. Mairieux.

Et nous retombâmes dans le silence, malgré l'envie qu'éprouvait Mme Mairieux d'excuser, de justifier son gendre à qui, par indulgence ou admiration, elle accordait tous les droits.

J'avais rapproché instantanément cette nouvelle des allusions obscures à *celle de Reims*, à *l'autre*, échappées sur l'étang à Raymond Cernay déjà inquiet. Aujourd'hui les jeunes filles même sont célèbres. Le nom de Mlle Simone de R... ne m'était pas étranger. Deux ou trois fois je l'avais rencontrée, grande, allongée par la façon de porter le buste et la tête, souple, musclée, avec cette aisance qui annonce la force, passionnée de sport, champion de tennis ou même de polo, je ne me souviens plus très bien, ce qui lui a valu un portrait dans les illustrés. Elle regardait droit devant elle sans coquetterie, mais avec cette

ardeur de conquête qui est le signe des nouvelles générations. J'imaginai aisément leur présentation à Reims, elle subjuguée par l'audace du pilote aérien, lui incliné malgré le passé vers cette belle et franche créature qui respire la vie, qui promet la victoire.

Ce ne fut qu'après deux ou trois heures que Raymond Cernay rentra fourbu, trempé, mais non calmé. Tandis qu'il défilait devant nous sans remarquer notre présence, nous pûmes constater avec terreur son regard dément.

Quand la cloche sonna le dîner, il ne descendit pas. Je montai au premier étage le chercher, et j'eus grand'peine à éveiller son attention, à obtenir une réponse, un refus.

Le repas, sans lui, fut lugubre. Mme Mairieux ne tarda pas à se retirer avec la petite Dilette. Demeuré seul avec moi, M. Mairieux me confia ses appréhensions :

— Je crois le deviner, me dit-il. Depuis son retour, le passé l'a ressaisi. Il y a des souvenirs qu'on ne peut pas trahir. Si vous saviez !... Alors il ne se décide pas à ce nouveau mariage. Il est tourmenté, déchiré. C'est juste.

Et par un effort de pitié, ou par une bonté naturelle plus puissante que toutes les rancunes, il ajouta :

— Son agitation, ce soir, m'inspire des craintes. Vous avez vu ses yeux. Il faut le surveiller.

Nous fîmes comparaître Jean, son valet de

chambre. Il nous avoua qu'il ne dormait plus de trois nuits, tant l'état mental de son maître lui paraissait grave.

Raymond Cernay s'absorbait, écrivait ou lisait dans son cabinet de travail jusqu'à une heure avancée, et sur le matin seulement il gagnait son lit. Or, le salon-bibliothèque attenait au cabinet. On pouvait s'y installer sans qu'il s'en aperçût, et, de là, l'épier, le suivre.

Préférant me coucher tard, je revendiquai le premier tour et, sans bruit, je m'assis près de la porte de communication, avec un livre pour me donner une contenance au cas où je serais surpris. Le silence de la campagne qui m'environnait derrière les fenêtres closes me devint bientôt si distinct que j'entendais ma respiration et, de l'autre côté de la mince cloison qui me séparait de lui, le moindre mouvement et jusqu'au frôlement de la manche, dans une détente du bras. Sans doute, assis devant sa table, il lisait : je croyais percevoir, de temps à autre, le froissement d'un feuillet qu'on tourne. Tout à coup il repoussa son fauteuil et reprit sa marche inégale. Aucun de ses gestes ne m'échappait. Mon attention remplaçait mes yeux. Je m'attendais à voir la porte s'ouvrir. Comment lui expliquerais-je ma présence ? Il s'arrêta. Je calculai qu'il se trouvait devant la fenêtre. En effet, il dut tourner la crémone et tirer les battants. L'espace libre était devant lui. L'inquiétude me paralysait. Je n'osais

pas me lever pour intervenir : si mon intervention le décidait ? Les quelques secondes de cette attente furent pleines d'angoisse. Enfin il quitta le bord de la croisée, mais sans la refermer, et se rassit à sa table.

Je ne pouvais demeurer plus longtemps dans cet état. Je préférais lui parler, tâcher de le distraire, tout plutôt que de suspendre ma pensée à son invisible folie. Je me mis debout par un grand effort, comme si mes jambes étaient trop faibles, et je m'approchai de la porte. Je frappai : il ne me répondit pas. Une deuxième fois : rien. J'entrai.

Je ne vis tout d'abord que son dos. Sur la table, un cahier était ouvert, mais il ne lisait pas. Du papier blanc, barré de figures géométriques, traînait, mais il n'écrivait pas. La tête droite, il devait s'absorber dans ses réflexions. Alors j'aperçus, dans la glace qui le réfléchissait, son visage. On se sert quelquefois de cette expression pour estimer qu'un malade est perdu : *il a la mort sur la figure.* Mais un homme jeune et en pleine santé, comment serait-il marqué de cette empreinte ? Pourtant je la distinguais nettement : elle était là, certaine, apparente, menaçante, et le temps s'arrêta pour moi.

Je demeurai immobile derrière lui, hypnotisé. Mes yeux, pour se dérober à cette influence, s'abaissèrent et sur la table un objet que tout d'abord je n'avais pas remarqué m'attira. Je ne me trompais pas ; il avait un revolver à portée de

la main. Et il me sembla que le bras s'allongeait dans cette direction.

Il n'y avait plus à hésiter. Je marchai brusquement en avant, presque sans bruit, et m'emparai de l'arme. Raymond Cernay secoua la tête, comme s'il recevait un choc, et me dit avec une indifférence surprenante qui le ramenait d'au delà de la vie :

— Que voulez-vous ? Cette arme n'est pas chargée.

Cependant je la gardai en main, doutant de sa parole.

— Vous pouvez tirer au dehors, reprit-il, par la croisée ouverte, si vous ne me croyez pas. Je sais ce que je veux, et rien ne m'empêcherait de l'accomplir.

Convaincu, je replaçai le revolver où je l'avais pris, et je m'excusai, un peu piteux de mon intervention, et prêt à me retirer. Mais il me retint en me suppliant :

— Non, restez, je vous en prie. Je ne suis pas encore décidé. Cela peut venir d'un instant à l'autre.

Je ne m'étais donc pas trompé sur sa résolution. Déjà, il reprenait d'un ton farouche et énigmatique :

— Ce que je ne veux pas, ce que je ne veux à aucun prix, c'est qu'on accuse un jour mon inexpérience ou mon appareil. J'ai déjà tué ce que j'aimais, je ne tuerai pas mon œuvre au moment de la perfectionner.

J'aurais tenu pour incohérents ces propos si je ne les avais rapprochés instantanément, par une de ces intuitions lucides qui nous dirigent dans les circonstances exceptionnelles comme un mystérieux instinct, d'autres moins confus recueillis quelques jours auparavant : — *J'avais pensé qu'un jour je briserais mes ailes, en plein vol. C'eût été bien finir, et si aisément. Personne ne s'en serait douté. Mais on ne peut pas. Ce serait trahir sa machine, laisser peser sur elle un faux soupçon. Elle peut tromper : l'homme qu'elle porte, non...*

Il résistait d'avance à la mort, là où son appel serait le plus proche, le plus attirant, le plus câlin ; l'arme était là, pour supprimer la tentation si elle devenait irrésistible. Ce respect d'un travail sacré, que je n'eusse pas attendu de Raymond Cernay, jadis si versatile et dégoûté si aisément, se fit jour davantage à travers ce qui suivit.

— Un marin va jusqu'au bout...

Mais la cause m'échappait encore. Sous l'empire de la surexcitation intérieure qu'il contenait en frissonnant, il se décida à quelques explications incomplètes que la nouvelle donnée par Mme Mairieux me préparait à saisir :

— Je me débats dans un état intolérable, inextricable... Je marche en écrasant des victimes. Je me prépare, entendez-vous, à causer un autre malheur. Il ne faut pas. Il ne faut pas.

Croyant avoir deviné, je le provoquai brusquement à plus de franchise :

— Oui, vous êtes partagé entre l'ancien et le nouvel amour.

Il posa sur moi ce regard d'halluciné qu'on ne supporte pas volontiers :

— Aucun amour n'égalera jamais celui de Raymonde. Aucun amour n'effacera de ma vie son souvenir.

Je ne comprenais plus. Après une pause, que je ne troublai point, il reprit :

— La Semaine de Reims était pleine d'acclamations, s'agitait d'un élan triomphal. Vous n'étiez pas là, vous ne pouvez vous l'imaginer. Les plus audacieuses espérances accompagnaient nos vols. J'avais ma part de gloire. Cette griserie du succès, qu'autrefois j'avais tant d'avidité à goûter même réduite à de médiocres proportions, ainsi amplifiée, magnifiée, me montait au cerveau, me versait le momentané oubli. On me présenta à cette jeune fille que l'enthousiasme faisait resplendir comme le soleil levant les vitres d'une ville inconnue. Quand je repris conscience, j'étais son fiancé. Notre mariage est annoncé, le savez-vous ? Il est fixé au mois prochain. Dès mon retour ici, j'ai reconnu mon erreur. Et les jours ont passé : ils passent, et je me tais, et l'on m'attend. Mais comprenez donc que c'est impossible, que ce serait monstrueux.

Il m'interpellait avec une violence croissante et je tentai de le rassurer. La vie nous entraîne, malgré nous. Il y a dans la jeunesse une aptitude

au bonheur qui n'est peut-être que la faculté de recommencer. Il m'arrêta :

— Non, non, vous ne comprenez pas.

Et d'un mouvement subit et comme inspiré, il prit deux cahiers qui étaient sur la table, l'un ouvert, l'autre fermé, et il me les tendit :

— Tenez, lisez. Vous comprendrez. Vous saurez qu'il y a des drames muets plus pathétiques que les plus sanglants crimes. Maintenant, laissez-moi. A demain. Oh ! ne craignez rien pour moi. Votre présence, ce soir, a dissipé les suggestions mauvaises...

C'était son secret que j'allais connaître.

II

EN CE MONDE CHACUN TUE CE QU'IL AIME

II

EN CE MONDE CHACUN TUE CE QU'IL AIME

— *J'ai tué ce que j'aimais...*, m'avait dit Raymond Cernay dans cette soirée douloureuse.

C'est presque la phrase de la *Ballade de Reading Gaol* que je place en tête de cette transcription dont on aura l'explication plus loin : *Yet each man kills the thing he loves.*

Le premier cahier était daté du mois de novembre qui avait suivi le décès de Mme Cernay. Le second, de ce même mois de novembre favorable aux retours en arrière, un an plus tard, une année aussi avant mon séjour à la Vierge-au-Bois.

Dans cette même nuit d'automne où j'avais cru voir la mort, sans arrêt je les lus tous les deux.

PREMIER CAHIER

Novembre 19...

. . . .

Six mois, jour après jour, sont déjà tombés sur l'instant où je l'ai perdue. Et déjà, quand je veux les reprendre au passé, bien des souvenirs me résistent, m'échappent ou se désagrègent.

J'essaierai de fixer ici tout ce que je pourrai ressaisir, joies ou douleurs, de notre première rencontre à son dernier souffle. Ainsi, peut-être, la garderai-je plus près de moi. Chaque effort même pour trouver les mots qui lui conviennent me contraindra à vivre d'elle, comme les croyants vivent de Dieu dans la prière...

*
* *

La première fois que j'aperçus entre les deux rangées de chênes le château de la Vierge-au-Bois, je crus à un décor d'opéra.

Il y a douze ans, revenant de l'Italie, je passais par là en automobile. Les cartes routières n'étaient pas fameuses, et je m'étais égaré. On s'enfonce dans le vallon et le chemin a des tournants brusques. Je commettais alors bien des imprudences, et c'étaient les premiers temps de la nouvelle traction. Je dus pourtant ralentir et, retenu par la beauté de ce coin perdu tout doré par l'automne, comme aujourd'hui où la lumière se dépose sur les dernières feuilles, j'arrêtai ma voiture.

L'arrêt pour moi, c'était, et c'est encore, le signe des sensations exceptionnelles. D'habitude je cueille les paysages en courant. Mon œil est exercé à les prendre d'un regard, comme il suffit d'un déclic pour fixer des photographies instantanées. M'arrêter, je n'ai jamais pu, qu'une minute ou deux. Et pourtant, il m'arrive maintenant de souhaiter m'arrêter tout à fait.

A la grille, déjà ouverte et faussée, — je n'ai pas voulu qu'on la répare — un écriteau accroché annonçait la mise en vente du domaine. Immédiatement je formai le projet de l'acheter.

J'avais vingt-cinq ans, je ne connaissais de la vie que l'ivresse de la jeunesse et de la force. J'étais véritablement un de ces impitoyables vainqueurs des hautes classes qui ne tolèrent pas d'être gênés par les lois, ni par les autres hommes, du moment qu'ils ont ou qu'ils croient avoir les moyens d'y échapper. Je disposais d'une fortune dont je ne mesurais pas l'étendue ; ma fantaisie

me guidait et je n'admettais aucun obstacle. Qui m'aurait convaincu des limites de ma volonté ? Les amis que je nommais ou supprimais à ma guise étaient de ces parasites complaisants qu'on ramasse à foison dans les lieux de plaisir. Si les femmes que je choisissais ne me traitaient point avec cruauté, la qualité même de leur choix m'eût interdit d'en tirer de l'orgueil sans la ridicule admiration que je professais ouvertement pour moi-même. Qu'un jeune homme est donc une sotte créature, rugueuse et violente, avant d'avoir été équarri par le rabot de la misère, de l'ambition contrainte ou par l'amour !

Ce château me plaisait. Donc j'en convoitais la propriété à l'instant même. Je ne concevais guère la beauté sans la possession, et sans la possession immédiate.

Comme je m'approchais du pavillon, une jeune fille en sortit. Elle ne portait pas de chapeau, et ses cheveux recouvraient ses épaules. Une mèche ou deux passaient par devant, et le soleil échauffait leur or. Mais je ne la trouvai ni jolie, ni laide. J'avais tout de suite remarqué que ce n'était là qu'une enfant toute mince et incertaine, de quatorze ou quinze ans au plus, c'est-à-dire d'un âge qui ne me concernait point.

— Eh ! fillette ! lui criai-je sans façon, comme on interpelle une servante.

Elle se retourna, me montra un visage effarouché. Je continuai :

— Comment t'appelles-tu ?

Pour me répondre elle se raidit :

— Mademoiselle Raymonde Mairieux, monsieur.

Elle me donnait une leçon : de quel droit me permettais-je de la tutoyer ? Mais je ne compris pas tout d'abord et je repris, ne retenant que son prénom :

— Raymonde ? Et moi Raymond.

Et j'éclatai de rire stupidement, sur une coïncidence aussi banale. Mon rire acheva de l'épouvanter, mon rire et aussi ma peau de bique qui me donnait l'air d'une bête velue. Elle rentra au plus vite se cacher dans le pavillon, comme un lièvre traqué gagne son gîte. Je la suivis au pas de charge, poussai la porte sans sonner, pénétrai dans un corridor, puis dans une pièce qui se trouva être la cuisine. Là, je humai l'odeur d'un gratin de pommes de terre qui promettait d'être fameux. Il ne devait pas être loin de midi et j'avais grand'-faim. Des gratins de pommes de terre, on n'en mange pas dans les restaurants à la mode. Celui-ci gonflait de volupté mes narines. Je me penchai sur lui. Je le reniflai avidement. Pour rien au monde, je n'eusse consenti à m'éloigner sans l'avoir goûté. Déjà une cuisinière menaçante, surgie de l'office, poussait des cris perçants en apercevant chez elle cet animal féroce. Son bras agitait une louche et elle appelait au voleur.

Vainement je tentai de la rassurer :

— Mais non, mais non, sapristi. Je paierai ce qu'il faudra.

Le régisseur, M. Mairieux, accourut au vacarme. Il ne badinait pas, et voulait me jeter dehors sans m'entendre. Enfin je réussis à expliquer ma présence, et que je désirais acheter le château et dévorer le gratin.

— Le château, oui. Le gratin, non, me répliqua-t-il.

Rien ne m'échauffait comme la contradiction :

— Je ne prends pas l'un sans l'autre. Le château et le gratin, au prix coûtant.

— Mon dîner n'est pas à vendre.

— Alors, invitez-moi.

— Je ne sais pas qui vous êtes.

Cette scène se passait dans une cuisine où je m'étais introduit de force. Malgré mon contentement de moi-même, je dus admettre que je manquais de correction dans la façon de me présenter. J'ouvris mon manteau qui, d'ailleurs, m'étouffait, je cherchai une carte que je tendis, et j'offris d'inscrire sur un chèque immédiat le prix de la propriété. Le régisseur multipliait les objections :

— C'est impossible : vous n'avez pas visité le domaine.

— Un coup d'œil m'a suffi : il me plaît.

— Mais un prix se discute. Je n'entends pas léser les intérêts du comte d'Alligny. Cependant le chiffre qu'il a fixé n'était pas définitif.

— Arrangez-vous avec lui. Et maintenant, à table. Ce gratin doit être exquis.

Mon interlocuteur me tenait visiblement pour un fou. Mais un auxiliaire inattendu intervint en ma faveur : la cuisinière, conquise par mon compliment, proposa de mettre un couvert de plus. Je battis des mains :

— C'est cela, c'est cela. Vite, un couvert de plus. Quant à mon chauffeur, il déjeunera après nous.

— Votre chauffeur ?

— Oui. Je l'ai laissé dans l'auto. Il s'occupe de la machine, et moi, je conduis. Une belle machine, eh ! eh !

Pendant qu'on informait de l'incident Mme Mairieux et que l'on complétait la table, je détaillai au régisseur que j'avais emmené vers la grille le mécanisme de l'automobile. Il daigna enfin me prendre au sérieux, à cause de ma quarante chevaux. Ainsi, je déjeunai pour la première fois chez mes futurs beaux-parents. Mme Mairieux, tout de suite, me protégea. Mais Raymonde ne m'adressa plus la parole. Il est vrai que, de mon côté, je ne prêtai aucune attention à cette enfant.

Au moment de partir, bien nourri, bien lesté, je réitérai à M. Mairieux mon offre de chèque. Il n'en voulut point, et me communiqua l'adresse du notaire chargé de la vente par le comte d'Aligny.

— Est-ce loin, cette étude ? m'informai-je.

— La ville est à trois ou quatre lieues

— J'y vais. Je signe immédiatement.

— Réfléchissez encore.

— Je ne réfléchis jamais. Et d'ailleurs, n'ai-je pas mangé votre gratin ?

— Il vous revient cher, me répondit mon hôte en riant.

Puis, tandis que mon domestique tournait à l'avant sa manivelle, je lui vis un air absorbé, soucieux, comme s'il avait quelque chose à dire qui l'embarrassait. Il ne se décida qu'au moment du départ :

— Sans doute, murmura-t-il timidement, vous remplacerez le régisseur en fonction.

— Quel régisseur ? Vous ? Jamais de la vie. Au contraire, je n'achète que si vous restez. Votre cuisinière donnera ses recettes à mon chef.

La cuisinière, qui pour me voir démarrer était sortie du pavillon, rougit de satisfaction jusqu'aux oreilles avant de s'effacer derrière la famille Mairieux qui s'assemblait pour les adieux. Nous échangeâmes des *Au revoir* retentissants. La petite, seule, n'ouvrit pas la bouche.

*
* *

Ce bel élan n'eut pas de suite immédiate. Je restai deux ans avant de revenir à la Vierge-au-

Bois. Sans perdre une minute, j'avais signé l'acte d'acquisition en bonne et due forme, mais, une fois parti, d'autres aventures, moins singulières et plus absorbantes, m'entraînèrent vers d'autres lieux. J'approuvais les comptes sans les vérifier. Que de comptes, dans ma vie, j'ai approuvés sans les vérifier ! Là, du moins, avec mon scrupuleux régisseur, je le pouvais faire sans crainte. Et puis, un beau jour, me souvenant de ma propriété, j'y entraînai toute une compagnie assez peu recommandable.

J'avais prévenu M. Mairieux par télégramme. Nous débarquâmes en trombe, avec du champagne, des pâtés, des gâteaux, un fracas de vaisselle, de cris et de rires. Ce fut un grand scandale dans le pays. Quant aux Mairieux, terrés dans leur pavillon, ils ne mirent pas le nez aux fenêtres. Dans la visite que je leur rendis, je rencontrai une froideur glaciale. Je leur demandai familièrement des nouvelles de leur fille que je n'avais pas aperçue.

— Et Raymonde ?

— Mlle Mairieux se porte bien, me fut-il répondu presque avec solennité.

Je sortis de là, d'autant plus énervé que je me sentais des torts pour avoir troublé dans leur paix ces braves gens. Mais quoi ! fallait-il se contraindre pour conserver l'estime de son régisseur ? Heureusement la cuisinière, Mariette, me réconforta d'une parole de bienvenue. Mais je n'osais pas lui commander un gratin. Et le prétentieux maître

d'hôtel que j'avais amené rata complètement celui qu'il tenta de m'accommoder.

*
* *

J'admire les propriétaires qui résident sur leurs terres. Comment prennent-ils leur temps ? Moi, j'étais toujours bousculé, toujours ailleurs.

Un an plus tard je revins encore, mais seul cette fois. La leçon m'avait profité. Mon médecin, un peu inquiet de certains symptômes de surmenage, — de surmenage physique, — me conseillait une cure de repos.

— Il vous faut un endroit où vous ennuyer, où rester un bon mois sans distraction. Si je connaissais une retraite bien sauvage, c'est là que je vous expédierais.

— Eh ! lui dis-je, ne cherchez pas, j'ai votre affaire : mon château de la Vierge-au-Bois.

Il convint, après quelques explications, que c'était parfait, et me voilà chez moi, par ordre de la Faculté.

Méfiants, les Mairieux ne m'invitaient pas. Ils se souvenaient de mon dernier séjour et restaient sur la réserve. Après tout, un régisseur est un régisseur, et je n'allais pas lui faire des courbettes. Mon médecin me condamnait à l'ennui : j'étais servi à souhait. Personne à voir, personne

à entendre, et des journées d'une longueur, à croire que le soleil s'oubliait !

*
* *

Pourtant le printemps courait dans les bois.

Je pensais le connaître et je ne le connaissais point. Chaque matin, je constatais son passage dans les allées. Il accrochait aux arbres des bourgeons nouveaux et des guirlandes de petites feuilles vertes qui paraissaient grimper de branches en branches comme des insectes, et qui peu à peu composaient une parure. Sur le gazon, dans la mousse, il ouvrait les clochettes des muguets, et sur les haies les églantines. Dans les vergers il poudrait les pommiers et les cerisiers d'une neige blanche et rose prise aux montagnes encore recouvertes et que les premiers soleils caressaient. Dieu, que tous ces détails quotidiens étaient charmants ! Et moi qui n'avais jamais goûté leur spectacle, ou plutôt, pour ne rien exagérer, qui n'avais jamais suivi de si près la marche joyeuse et mystérieuse du printemps !

Mais lui-même, enfin, je le rencontrai.

Je le rencontrai le jour de sa fête qui, dans certaines de nos provinces, est encore le premier mai. On me l'avait annoncé et je n'y croyais pas. Ceux qui vivent habituellement dans les villes, où les jours et les jours sont presque

pareils, ignorent les choses qu'il importerait de connaître, à commencer par le renouveau de la terre.

Il y a des usages pour célébrer le printemps. Ces usages, qui varient d'un pays à l'autre, en révèlent les goûts délicats ou barbares. Je me souviens qu'une nuit, il y a déjà bien des années, je fus réveillé par un vacarme effroyable. C'était à Saint-Moritz où je venais patiner et luger. Cors de chasse, fifres, clairons, tambours et sonnailles, gongs et cymbales, grelots et crécelles, et aussi casseroles attachées à la queue de chiens fous, il y avait de tout cela dans cet infernal charivari. Je bondis hors du lit, pensant au feu, et me précipitai à la fenêtre. Une lueur rouge tremblait et se déplaçait en effet. Dans la nuit dont triomphait l'éclat des torches, j'aperçus cinquante ou cent gamins se démenant comme des démons, soufflant à pleins poumons ou tapant à tour de bras, et la lumière était suffisante pour distinguer leurs visages triomphants. Ils défilèrent et peu à peu la tempête qu'ils avaient déchaînée s'éteignit. Je regardai l'heure : il était cinq heures du matin. Que pouvait bien signifier toute cette musique ? Je pestai contre un réveil aussi prématuré et, n'en comprenant pas la cause, je remis à plus tard la recherche d'une explication. Équipé à une heure convenable, je voulus m'informer. Personne, à l'hôtel, ne paraissait surpris de l'aventure.

— Enfin, vous avez bien entendu ?

— Sans doute.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— C'est la fête du printemps.

La fête du printemps ! mars commençait à peine, et il avait neigé la veille une bonne partie de la journée. Toutes les montagnes voisines étaient blanches et l'on n'apercevait pas la plus petite trace de verdure ; les épicéas mêmes se dissimulaient sous le givre.

Elle me parut un peu précoce, la fête du printemps. Elle se célèbre en Engadine à la veille des jours gras. Et ce formidable bacchanal est destiné à chasser l'hiver. On lui signifie son congé rudement. Il le faut bien, dans un pays où il est enclin à s'endormir pour ne plus s'en aller. Si personne ne lui criait aux oreilles : « Allez-vous-en ! » il s'acclimaterait volontiers toute l'année. Ainsi, là-bas, on adresse au printemps de suppliants appels dans le froid et la nuit.

A la Vierge-au-Bois un tel tintamarre n'est pas nécessaire. Les choses se passent autrement. Mais cette date a pour moi tant d'importance qu'hésitant à la rappeler, je l'ai retardée avec d'autres souvenirs. Cependant, il ne m'est rien arrivé ce jour-là.

Il ne m'est rien arrivé ce jour-là, et ce jour-là est le plus lumineux de ma vie.

Des petits garçons et des petites filles, tous pieds nus, — car ceux qui avaient des souliers les

tenaient à la main pour ne pas les user sur les routes dures, — apparurent au bout de l'avenue de chênes. A ma fenêtre je m'étonnai :

« Que veut au juste cette marmaille ? »

Ils marchaient au pas en chantant, et bien vite pour leurs courtes jambes. Quand ils furent arrivés devant les arceaux du cloître, juste sous moi, ils me récréèrent d'une chanson. C'était un vieil air d'autrefois que j'avais entendu dans un concert, mais je n'imaginais pas qu'il fût vrai : je veux dire par là que j'ignorais qu'on le chantât réellement dans les campagnes. En plein vent, jailli de ces lèvres enfantines, il s'envolait à tire-d'aile, bien plus haut que dans une salle de théâtre.

— Qui vous l'a appris ? leur demandai-je quand ils eurent fini.

— Personne.

— Vous l'avez su en naissant.

— Bien sûr.

J'ai retenu les paroles du refrain. Celui qui les jugerait banales, il ne saisirait pas leur signification :

Réveillez-vous, belle endormie,
Réveillez-vous si vous dormez.

Pour moi, cette *belle endormie,* c'est la nature qui s'étire après le sommeil hivernal et sourit dans les bois et dans les jardins.

Après quoi, ils se rangèrent sur la pelouse, les

garçons d'un côté et les filles de l'autre, et ils dansèrent, ma foi, une pavane. Ce n'était peut-être pas une pavane, mais je n'appellerai pas leur danse autrement. Elle méritait ce joli nom de pavane. Elle comportait des pas compliqués, ornés de belles révérences.

Je leur distribuai des sous et même de la monnaie blanche. Ils me remercièrent à peine, ce qui me gâta leur succès, et s'enfuirent tout courant au pavillon. Pourquoi, quelques instants plus tard, firent-ils éclater une joie si bruyante, une joie qui me narguait ? Je descendis et m'approchai. Attablés chez M. Mairieux, ils mangeaient, ils buvaient, ils riaient la bouche pleine. Et ils s'en retournèrent les joues rouges et le ventre gonflé, vers d'autres maisons, vers d'autres villages.

— Partout, m'expliqua mon régisseur, ils recueillent des cadeaux, du pain, du fromage, des œufs, du beurre ou d'autres provisions selon les ressources de chacun, mais on ne leur donne pas d'argent. Et le soir ils rentrent chez eux bien chargés. Les pauvres mêmes leur offrent quelque chose. Vous comprenez, on ne refuse rien à ceux qui annoncent les beaux jours.

Il faut prendre garde quand on voit passer des ribambelles de petits enfants dans les jours qui s'allongent. Ils nous avertissent de guetter le printemps et de nous réjouir quand nous l'apercevons à distance.

Ainsi prévenu, je ne manquai pas de le rencontrer.

Après avoir suivi ces gamins, je m'engageai dans les bois. Parvenu à cette croisée des chemins qu'on appelle la Fontaine-Verte à cause d'un tout petit bassin naturel où une eau limpide repose sur un fond de mousse dont on distingue les petites étoiles, je *le* vis venir de très loin.

Il montait un cheval alezan doré et il m'apparut sous la voûte légère et inachevée d'une allée de frênes. Il venait dans ma direction, au petit pas, distraitement. Je retenais mon souffle, pour ne pas l'effaroucher, car j'ignorais les mœurs des dieux dans les forêts, et j'attendais, immobile, qu'il passât à ma hauteur. Quand il fut tout près, j'ôtai mon chapeau et je le saluai poliment, aussi gentiment qu'il me fut possible :

— Bonjour, mademoiselle Raymonde.

C'était son nom.

Presque satisfait de ma propre puissance, j'appris que les dieux ont quelquefois peur des simples mortels. Mon printemps fit demi-tour et s'enfuit au galop. A chaque foulée du cheval, il rythmait la course de son corps adolescent. Bientôt il disparut, me laissant, après un mouvement d'orgueil, dans un énervement presque irrité.



Je me précipitai en hâte vers le pavillon.

— Combien avez-vous de chevaux ? demandai-je à M. Mairieux.

— Un seul, mon vieux Sultan.

— Celui que monte en ce moment Mademoiselle votre fille ?

— Oui, je le lui confie. Il est très doux.

— Eh bien, j'en veux deux autres, un pour vous, un pour moi. Débrouillez-vous pour les trouver. Nous organiserons des promenades.

Il connaissait la rapidité de mes désirs, et il se prêta de bonne grâce à celui-ci.

Nous courûmes de compagnie les bois d'alentour, ceux du domaine qui couvrent près de cent hectares, et que moi, le propriétaire, je découvrais avec ravissement, et ceux de la Sylve-Bénite, plus vastes et plus vallonnés.

Les feuilles mortes amassées par l'hiver dans les chemins sont moelleuses aux pieds des chevaux. Nous avancions sans bruit. Comme par enchantement la verdure renaissante recouvrait toutes les branches. La forêt, illimitée quand elle est nue, maintenant nous entourait, nous cernait, nous retenait avec une amitié jalouse. De temps à autre, d'un carrefour partaient une ou deux allées droites qui nous restituaient la notion de l'espace : à l'extrémité de ces voûtes, des trous de lumière dé-

signaient l'horizon. Cependant les feuillages étaient assez élevés pour ne pas nous priver de recevoir les rayons obliques du couchant entre les fûts droits et sveltes.

Après ces randonnées, souvent je m'invitais chez les Mairieux. Mon régisseur n'acceptait jamais de dîner au château, tandis que dans sa maisonnette il m'accueillait le mieux du monde, je veux dire en toute simplicité, sans éclat. Mme Mairieux eût souhaité plus d'apparat, mais il la contenait heureusement.

La pauvre femme, quand j'y songe, n'a jamais cessé de me témoigner une sorte d'admiration béate. J'ai compris, plus tard, que ce culte immérité s'adressait à ma fortune, par un respect inné et conventionnel des différences sociales. En ce temps-là, je le prenais pour moi-même et ne le détestais point. Il me maintenait dans ma vanité. Sans cesse elle m'interrogeait sur Paris, sur les théâtres, sur les modes, sur ce qu'elle appelait la grande vie, et ne remarquait pas que son mari la considérait avec une indulgence courtoise et un peu railleuse. « Nous vivons ici dans un désert » était sa phrase favorite, le prélude et l'excuse de ses questions. Bien que délicate de santé, elle était fort jolie encore, jolie de cette grâce et de cette finesse qu'on voit aux pastels du dix-huitième siècle et qui impliquent le plus souvent un esprit léger, toujours prêt à fleurir en compagnie, moins apte aux intimités. La poudre dont elle abuse

favorise ce rapprochement. J'ai su, depuis, la modestie de ses origines. Pour l'épouser, M. Mairieux, officier de chasseurs, quitta l'armée : elle n'apportait pas dans le ménage la dot réglementaire. Ils s'installèrent d'abord à Compiègne où l'on avait offert à l'ancien capitaine une situation honorable : la surveillance et l'entretien d'une partie de la forêt.

— Nous suivions les chasses à courre, monsieur, me racontait Mme Mairieux, se remémorant cette phase brillante de son existence.

Fut-ce le trop vif plaisir qu'elle prenait aux chasses à courre, fut-ce un goût d'isolement plus complet, ou de plus pressantes nécessités, M. Mairieux accepta de venir s'enterrer à la Vierge-au-Bois, tout proche de son pays d'origine, pour y administrer le domaine assez mal en point du comte d'Alligny qu'il avait connu à Saint-Cyr.

Je m'aperçois que je ne me donne pas à moi-même ma véritable opinion sur Mme Mairieux. Elle montra en toute occasion cette facilité d'adaptation qui est propre aux heureuses natures. Quand il fallut abandonner Compiègne où elle se plaisait, je sais qu'elle ne regimba qu'à peine, et contre les maux physiques elle fut toujours courageuse. Sans doute elle aimait, elle aime encore ce qui brille, ce qui bouge, ce qui retentit : c'est le goût de tant de femmes. Mais elle est parfaitement bonne et loyale. Si elle n'a jamais rien soupçonné du martyre qui a usé, puis tué lente-

ment sa fille, je n'oublierai pas que cette incompréhension même, en me communiquant des doutes sur l'étendue de ma culpabilité, a peut-être contribué à me sauver du désespoir. Je suis demeuré pour elle une espèce de dieu à qui tout est permis, qui a le droit d'être égoïste et inconscient rien que parce qu'il est. Malgré qu'elle m'importune quelquefois par cette légèreté mondaine qui a pu survivre à la mort de Raymonde et qui durera autant qu'elle, maintenant que je la connais toute, son affection me touche. Je l'ai flattée dans son orgueil maternel rien que par mon mariage. Elle en est restée à ce sentiment un peu enfantin, et je ne puis lui en vouloir.

Quant à M. Mairieux, bien que notre commun malheur ne nous ait pas rapprochés, — car il en a deviné la cause, — qu'en écrirai-je ici qui soit digne de mon respect ? Sa fierté un peu ombrageuse qui, dans ce temps, l'empêchait d'accepter mes invitations au château et qui, plus tard, lui a fait écarter si obstinément, et même avec quelque exagération, les offres d'un gendre dont il eût exaucé les vœux en acceptant de lui ce qu'on reçoit d'un fils, la noblesse, la droiture de son caractère, cette politesse même qui établit sans affectation les distances réglementaires, qui aurait dû m'éclairer sur une ancienneté de race et une supériorité de nature auxquelles, en ce temps-là, je n'attachais par légèreté aucune importance, cette fermeté toute cachée sous de

la douceur, l'adoration enfin qu'il vouait à sa fille, et qu'il a reportée sur Dilette, et cette générosité qui lui a permis d'attribuer en apparence mon œuvre néfaste à des fatalités plutôt qu'à moi-même, en vertu, peut-être, de l'enseignement douloureux que dans sa propre vie il avait reçu de la différence des goûts et des sensibilités, tout ce que je vénère en lui me rapproche du souvenir de ma chère Raymonde...

*
* *

De celle-ci, peu à peu, dans nos promenades, je voyais se fondre la sauvagerie, la taciturnité, comme la buée qui monte des gazons après la rosée s'évapore à la lumière d'une belle matinée.

La première fois que je l'entendis rire, je m'arrêtai de surprise. Ce rire avait un son si cristallin, si pur et aérien qu'aucune note de musique, dans ma mémoire, ne m'en suggérai l'équivalent.

Elle s'amusait de mes ignorances. Je ne savais pas bien distinguer un frêne d'un hêtre, un tremble d'un aulne, un charme d'un sycomore. Au commencement je n'étais pas un très bon élève. L'utilité de cette science forestière ne m'apparaissait pas. Je me laissais instruire par

jeu, mais elle y mettait tant de patience, car elle y croyait. Que nous apprend-on au collège, pour que nous ignorions des choses aussi élémentaires ? Si je lui avais demandé, comme aux petits enfants pour leur chanson, qui les lui avait apprises, sans doute elle m'eût répondu comme eux :

— Personne.

La forêt dont elle était la petite reine me révélait ses rites et ses mystères, non point seulement ceux qu'on poursuit à cheval dans les allées, mais ceux qui tiennent à sa vie profonde et qu'il faut chercher à pied, lentement, sous ses voûtes, comme on visite dans une église les nefs latérales et les ornements des chapelles.

L'arbre, comme l'homme, m'expliquait M. Mairieux, s'affine en société. Tandis qu'on lui voit, isolé, un tronc court, trapu, noueux, des racines cramponnées au sol, un feuillage parti de bas et une cime étalée, comme s'il se ramassait pour résister au vent, il montre, en compagnie, un fût lisse et bien cylindré, dépouillé de branches jusqu'à une grande hauteur, et celles-ci se groupent au faîte en une houppe régulière et touffue. Mais cette élégance, cet élancement, cette grâce, j'allais dire cette politesse n'excluent pas la lutte qui est la loi de nature. Les beaux arbres rassemblés montent vers le soleil, ils veulent recevoir par en haut les rayons du jour, et les vaincus, dépassés, étouffés, dégénèrent et bientôt périssent. Une sélection s'opère, là comme partout, au profit

des forts qui bousculent les faibles et parviennent au libre épanouissement supérieur.

Raymonde les admirait, mais n'approuvait pas leur orgueil.

— Je crois, me disait-elle, que si j'étais changée en arbre, je serais une essence d'ombre.

Une essence d'ombre ? Je m'étonnai.

— Mais oui, il y a les essences d'ombre et les essences de lumière. Ne le savez-vous pas ?

Complaisamment, tandis que son père l'écoutait avec attendrissement m'instruire à son tour, elle m'enseigna à les séparer : essences de lumière, le chêne qui, malgré la fable, tient tête aux orages, le fin et robuste bouleau, l'épicéa qui pousse encore à dix-huit cents mètres, et le mélèze, plus hardi encore, qui atteint la région des neiges éternelles ; essences d'ombre, le sapin, le hêtre, au tempérament plus délicat, sensibles à la gelée, aux coups de soleil, à la privation d'eau. Eux aussi, ils entreprennent bravement l'assaut de la montagne, mais ils sont en rapports plus étroits avec les éléments. Ce qui touche la terre les atteint. Ils prévoient les transformations atmosphériques. La souffrance du sol passe en eux, comme sa joie dont ils se hâtent de sourire avec gravité. En eux bat plus finement le cœur du monde. Les autres, plus durs, ont une destinée plus directe.

Aussitôt je me rangeai parmi les essences de lumière.

Un matin, Raymonde prit dans ses mains une graine qui était pourvue d'une aile :

— Les arbres volent, me dit-elle. Voyez : le vent peut les emporter.

Sur la lisière elle la lança avec cette incantation :

— Va chercher un terrain favorable. Et plus tard abrite une maison heureuse.

Curieusement j'avais regardé cette aile avant qu'elle ne la jetât. Celle des oiseaux ne m'avait pas inspiré un désir de rivalité, tandis que la petite membrane végétale me troubla. Plus tard, je me suis rappelé ce signe de la forêt...

*

* *

Ainsi nos promenades étaient, pour moi, pleines de douceur.

J'étais amoureux de ses dix-huit ans. Aucune des femmes, aucune des jeunes filles déjà rencontrées ne m'avait offert une telle limpidité de regard, une telle nouveauté. Celles-là, comme les enfants de Saint-Moritz, avaient fait un grand vacarme pour éveiller le printemps dans mon cœur. C'était trop tôt, ou bien leur barbarie ignorait la grâce des gamins de chez nous à qui une ronde suffit pour annoncer la joie, sans tant de cuivres et de tambourins.

J'aurais dû me complaire dans cette impression

inédite, et du sentiment que j'éprouvais composer cet unique amour qui est le privilège de certaines vies, tandis que je machinai un plan infernal dont j'ai honte aujourd'hui encore, quand j'en fais l'aveu après si longtemps. Ma toute-puissance ignorait le scrupule. Les personnes que je fréquentais habituellement bafouaient à plaisir les convenances et toute gêne morale, et traitaient d'hypocrisies la vertu, l'honneur, le respect des femmes. J'eusse abusé sans remords de la confiance des Mairieux. Et pour la complicité de la jeune fille, je n'imaginais pas que la fantaisie d'un archimillionnaire connût de cruelles. Ne devait-elle pas, comme sa mère, périr d'ennui dans ce « désert » ? Je réveillerais ma Belle au bois dormant, pour l'enlever et la conduire à Paris : quoi de plus naturel ? quoi de plus élégant ?

Mon plan était prêt. Il me suffisait d'obtenir le consentement de Raymonde, tout simplement. Je l'obtiendrais avec des bijoux comme dans *Faust*, avec le prestige de Paris comme dans *Manon*. La sempiternelle présence de son père entre nous m'avait empêché de préparer les voies. Je profitai un jour d'une enquête assez inutile sur des coupes de bois dont j'avais chargé à dessein M. Mairieux pour proposer à notre amazone de l'accompagner, seul, dans sa promenade. Je saisirais cette occasion d'engager des pourparlers. Notre conversation fut des plus courtes. Je la rapporterai fidèlement :

— N'aimeriez-vous pas venir à Paris, mademoiselle Raymonde ?

— Sans doute, j'aimerais.

— Avec moi ? Vous accepteriez si je vous le demandais gentiment ?

— Oh ! oui, avec vous. Parce que, dans la forêt, je puis vous guider, mais dans Paris, ce serait vous.

— Alors, ne perdons pas l'occasion de notre jeunesse : quand partons-nous ?

Elle rit, tout en baissant la tête à cause d'une branche. Je la vois encore.

— Mais le plus tôt possible.

— Ce soir, voulez-vous ?

— Ce soir, je veux bien.

Et de nouveau, son rire de petite fille sonna clair dans l'allée. Elle effleura de sa cravache le vieux Sultan qui prit le galop. Tout en poussant ma monture pour la rejoindre, j'étais stupéfait de la rapidité de ma conquête. Voyez-vous ces pimbêches réservées et discrètes : au premier mot d'amour, elles prennent feu. Car le sens de ce départ, souligné par le ton équivoque dont je m'étais servi, était pour moi très explicite ; on ne pouvait pas s'y tromper. Brusquement, comme elle s'était envolée, ma compagne, ma complice s'arrêta :

— Il faut retourner au plus vite, me dit-elle.

— Pourquoi ?

— Mais pour prévenir papa et maman que nous partons.

J'ouvris de grands yeux dont elle interpréta l'expression sans retard :

— Allons, reprit-elle, je vois bien que c'était une plaisanterie. Vous vous amusiez de ma crédulité. Et d'ailleurs...

— Et d'ailleurs ?... répétai-je dans mon ahurissement.

— Je suis comme mon père : je préfère la Vierge-au-Bois.

L'énormité de mon aberration me causa, sur le moment, un des plus vifs déplaisirs de ma vie. Comment avais-je pu seulement supposer la possibilité de réaliser un projet aussi saugrenu ? J'en éprouvai une sorte de malaise fort désagréable qui dut me donner la figure d'un sot. Mais après, je découvris avec ravissement un sentiment de pudeur tout nouveau pour moi. Quand on a abusé de tout, c'est là une découverte pleine d'enchantement. On aperçoit, au delà des champs bornés, trop souvent parcourus, une terre toute lumineuse qui attire, que l'on contemple comme Moïse dut contempler la Terre promise. Je tâchai à reprendre mon esprit.

— Pourquoi ? dis-je au hasard.

— Je ne sais pas. Paris me fait peur.

Elle ajouta gaiement :

— Je n'irai jamais sans doute. Alors, tant pis.

Et nous rentrâmes. Elle ne m'adressa plus la parole que d'une manière insignifiante, comme si une intuition tardive l'avertissait de ne pas pro-

longer la conversation. Les jours suivants et jusqu'à mon départ, elle évita soigneusement le tête-à-tête. Ou peut-être n'y pensa-t-elle même pas. De mon côté, je ne tenais guère à la rencontrer. Il me semblait que je l'avais insultée, et cette lâcheté d'intention, sinon de fait, blessait mon orgueil. C'était plus fort même que l'attrait qu'elle m'inspirait. Sa présence me mettait dans un état de confusion extrême que je subissais impatiemment. Je fus soulagé de m'en aller. A la Vierge-au-Bois je me sentais diminué, rapetissé. Rien n'est plus énervant.



Et je repris mon existence de jadis, avec cette différence que, las du cynisme grossier pratiqué dans ma libre société, je me rapprochai du monde. Ce fut pire, car j'y perdis cette indépendance d'humeur qui demeurait susceptible de mieux accepter un jour les directions naturelles.

Je fréquentai quelques salons, et je fus amené à des réflexions plus amères, sinon sur la fragilité des femmes dont je bénéficiais, sur leur facilité d'oubli, fragilité et facilité des mêmes femmes qui, se multipliant dans leur dépense amoureuse, donnent aux jeunes gens l'illusion qu'elles sont toutes les femmes.

Mais ce pessimisme injurieux et banal est peu de chose auprès d'une autre habitude d'esprit bien plus dangereuse que je contractai. Je lui attribue mon malheur. Le spectacle du monde me communiqua le goût de l'artifice et du succès. Je n'estimais rien de comparable à ces victoires d'un instant que remporte une toilette, un mot, une conversation. J'y voyais la quintessence de la gloire. Ne faut-il pas qu'on la voie distribuer ? Là elle éclate dans les yeux qu'agrandit le khôl, dans les promesses de la chair fardée, dans la grâce astucieuse des paroles. Comme les arbres de la forêt, ces hommes et ces femmes réunis s'élancent vers ce qui brille et piétinent les plus faibles. Le désir de plaire, de l'emporter sur autrui, ne les conduit-il pas à se dépasser eux-mêmes, à fournir leur maximum de séduction ? Et n'avais-je pas reconnu que j'appartenais aux *essences de lumière ?* Que m'importaient les savants de cabinet, les créateurs que leur pensée contente, les amants verrouillés dans leur amour, et toute l'humanité en travail ? Ce triomphe palpable de la mode me procurait des exaltations suffisantes. Ainsi j'amoindrissais le but d'une vie qu'un excès de bien-être et un manque de discipline avaient déjà compliquée, et qu'à la faveur d'un nouveau sentiment j'allais pouvoir recomposer, si d'une telle chance je n'avais moi-même rejeté l'efficace.

Deux ans s'écoulèrent encore employés de la sorte. Ce furent deux années d'intoxication,

d'empoisonnement. Un de ces faux amis que le goût public nous impose plutôt que notre choix, Pierre Ducal, me distribuait les poisons. Il fondait en souriant sa renommée sur la dévastation et la ruine en même temps que sur des frivolités dont il savait le pouvoir, et il soignait pareillement ses liaisons et ses gilets. Son aisance dans toutes les situations, et les plus délicates, cette dextérité que possèdent assez souvent ceux-là dont toute la vie se limite au moment présent, je les prenais pour des élégances d'esprit. Il jouait avec les passions qu'il n'éprouvait pas. Je recherchai ce jeu dangereux où le cœur s'use, se dessèche, et mes sentiments devinrent des vanités. Sans doute j'allais recouvrer la santé par un miracle, mais pas plus au moral qu'au physique on ne respire impunément des germes morbides. Plus tard, ils peuvent reparaître, plus tard ils reparaissent.

*
* *

Mlle Mairieux avait profité de ces deux années pour s'épanouir à la façon d'une fleur à longue tige. Sa taille svelte ne signifiait pas la faiblesse, mais une hygiène de plein air. Si elle rougissait et pâlissait trop rapidement, une sensibilité trop fine, celle des *essences d'ombre,* en était la cause, non l'arrêt ou la précipitation d'un sang inégal dans son

cours. Ses traits étaient réguliers sans hardiesse, adoucis par une chevelure de plusieurs blonds harmonisés si épaisse que le peigne la contenait difficilement. Et ses yeux, déjà si grands autrefois, me parurent agrandis : tout le ciel y voulait entrer. Je l'eusse revue dans les bois, dans nos bois, qu'elle m'eût apparu comme une chasseresse plus vite effarouchée que le gibier poursuivi.

J'ai cherché souvent dans mon souvenir, pour me défendre contre l'accusation dont je me sens chargé, les symptômes physiques qui, dès cette époque, auraient présagé la brièveté de sa vie. Je ne les trouve pas. Le mal secret qui l'emporta après l'avoir longtemps minée, si les médecins n'en ont pu découvrir l'origine, je sais, moi, d'où il lui est venu, et que son corps ne fut pas en premier lieu frappé.

Pendant cette séparation, j'avais presque évité de retourner vers elle en pensée. Avec de l'activité extérieure, des sports, des voyages, quelques aventures de chair, on réussit assez bien, d'habitude, à ces suppressions. Dès que je la revis, ma tendresse ressuscita : l'avais-je renfermée dans le château de la Vierge-au-Bois et n'attendait-elle que mon retour ?

*

* *

L'été que je passai sur mes terres fut chaud et

orageux. La forêt offrait sa fraîcheur, ses réduits, sa paix. Mais pourquoi ne reprenions-nous pas nos promenades à cheval ? Mon régisseur évitait de répondre à mes propositions. Il avait mis plus de temps que moi à s'apercevoir des attraits extérieurs de sa fille. Je n'adressais la parole à celle-ci qu'avec la plus respectueuse déférence, le plus fréquemment en présence de ses parents, quelquefois dans nos rencontres devenues rares. Ses yeux si clairs me demeuraient impénétrables. Comment ne devinait-elle pas que je l'aimais ? Et si elle l'avait deviné, comment n'en témoignait-elle pas sa joie et sa gratitude ?

Oui, sa gratitude. Car j'avais beau lui reconnaître toutes les supériorités sentimentales sur les femmes qu'avant elle j'avais rencontrées, j'étais assuré de lui accorder une grâce en l'aimant. Son père pouvait appartenir à une famille bien plus ancienne que la mienne : il était mon employé. Elle monterait dans l'échelle sociale. Je l'élèverais jusqu'à moi. Par moi elle serait au faîte de la fortune. D'une petite nymphe bocagère j'allais créer une de ces divinités qui règnent sur Paris et dont j'avais surpris récemment la tyrannique souveraineté et le charme reconnu. N'y avait-il pas de quoi la griser ? Je pensais à ménager son bonheur en le lui apprenant, afin qu'elle ne fût pas courbée sous sa révélation. Ainsi jugeons-nous de haut, quand nous sommes hissés sur l'amas de nos richesses et de nos préjugés. Nous croyons bien

n'y pas attacher d'importance, manifester une simplicité de bon aloi, traiter d'égal à égal avec autrui que nous accablons sous notre insolence. Tandis que des trésors d'âme ne se voient pas. Il faut découvrir l'or vierge et nous ne nous servons que d'or monnayé.

J'aurais dû prolonger cette période d'attente et, pour moi, de rafraîchissement d'âme. Raymonde atteignait ses vingt ans, la cime toute blanche de sa première jeunesse. Dans son « désert » elle avait poussé tout droit comme un lis des champs. Elle ignorait jusqu'à l'existence de ces émotions, de ces flirts, de ces amourettes, faibles sentiments avant-coureurs de l'amour qui suffisent à ternir un cœur de jeune fille, à le marquer bien inutilement d'une flétrissure avant que la vie ait commencé. Celles-là qui se sont réservées intactes jusque dans leurs pensées intimes, qui sur leur poitrine ont posé des mains pures comme pour abriter le tabernacle de leur future et unique tendresse, quel fiancé méritera le don intégral qu'elles feront d'elles-mêmes? Comprendra-t-il, saura-t-il jamais reconnaître ce qu'un tel don signifie de confiance illimitée et de promesses immortelles? Il prend sa conquête comme un pays étranger, quand s'offre toute la douceur d'une patrie. Oui, j'aurais dû prolonger cette période d'attente...

Tout homme, avant le mariage, devrait s'imposer une retraite, laisser un intervalle entre son

passé et cet avenir auquel il n'est pas préparé. Il faut qu'un peu de temps coule sur nos passions mortes. Une vie nouvelle exige un esprit renouvelé. Ma fatuité m'assurait que j'étais aimé de Raymonde, quand rien ne l'avait trahie. Que ne profitais-je de cette sécurité pour entreprendre de mériter son amour en cultivant le mien ? Était-il besoin de réclamer trop tôt un aveu inutile, quand le spectacle d'un cœur qui s'ignore pouvait purifier mon cœur trop renseigné ?

Je n'étais, au contraire, qu'impatience et désir. A l'avance j'imaginais les transports de Raymonde en apprenant que je l'avais choisie pour ma femme entre toutes. Son visage transfiguré, je voulais être seul à le voir. Sans crainte de renverser les usages, je pensais m'adresser à elle-même, pour mieux jouir de sa surprise. Après, je parlerais à ses parents, trop heureux de consentir à une union aussi avantageuse. Tel est l'ordre que j'avais adopté.

*
* *

Le hasard me favorisa, après quelques jours inutilement employés à combiner une entrevue aussi importante.

J'avais prié Mme Mairieux, facile à écarter au moment opportun, de venir au château m'aider dans quelque détail d'aménagement intérieur à quoi

je n'étais pas entendu. J'espérais que Raymonde l'accompagnerait. Or, celle-ci fut introduite sans sa mère qu'elle excusa. Mme Mairieux, moins perspicace que son mari, n'exerçait sur sa fille aucune surveillance. La dignité de Raymonde ne la garantissait-elle pas d'ailleurs suffisamment ? Je la regardais avec ivresse, mais comment peindre ce que j'éprouvai ? Je la regardais comme un souverain sa sujette, comme un Assuérus une Esther. Je caressais en imagination le rêve que par moi elle réalisait. Elle venait à moi qui l'attendais. Tout à l'heure, dans quelques instants, elle apprendrait son bonheur. Il me semblait entendre déjà son cœur qui battait. Il devait battre comme celui d'un pigeon que j'avais blessé à la chasse, que j'avais recueilli dans mes mains et dont je sentais la vie chaude en le caressant, la vie chaude qui s'en allait...

Après que nous eûmes réglé le détail en question, je lui proposai de parcourir le château :

— C'est curieux : vous ne l'avez jamais visité. Voulez-vous ?

— Je veux bien.

Nous entreprîmes le tour du salon et des galeries. Je précédais la jeune fille pour lui ouvrir les portes. Je lui montrais les tableaux et les meubles. Elle écoutait mes petits boniments avec attention. Elle portait, je me souviens, une robe de serge blanche d'une modestie attendrissante, et d'une coupe un peu grossière qui ne réussissait pas à alourdir sa

sveltesse. Et cette robe toute simple avait l'air de continuer la clarté de son visage, la paix de son regard.

Au dehors, c'était une de ces journées de septembre qu'on redoute de voir finir, parce qu'on ne sait pas si l'on retrouvera le lendemain la pareille.

Notre petite expédition terminée, comme elle voulait partir, je l'arrêtai :

— Vous plairiez-vous ici, mademoiselle Raymonde ?

Elle posa sur moi ses yeux calmes :

— Notre pavillon me suffit.

Allons ! il fallait l'éblouir d'un seul coup, malgré mon secret désir de boire lentement, à petites gorgées, son émotion. Elle ne devinerait pas. Je repris, en la regardant bien en face pour ne rien perdre du trouble qu'elle allait ressentir :

— Vous le quitterez un jour, bientôt, votre pavillon.

Elle s'étonna et même manifesta quelque inquiétude :

— Notre pavillon ? et quand donc ?

— Quand vous vous marierez.

Et j'ajoutai presque sans pause, pour la frapper plus soudainement :

— Quand vous serez ma femme.

Je guettais l'effet d'enchantement que ne manqueraient pas de produire ces paroles magiques. Or elle éclata de rire, mais il me sembla que ce rire n'avait pas son habituelle sonorité.

— C'est absurde, fit-elle, de se moquer ainsi.

Je protestai de mon sérieux et renouvelai ma formule qui était plutôt une annonce qu'une demande en mariage, tant je tenais à l'avance pour certain le consentement de la jeune fille. Comment l'idée d'un refus me serait-elle venue à l'esprit ? J'aurais plutôt cru à la folie de Raymonde.

Lorsqu'elle eut enfin compris, je vis son visage se décolorer : elle oscilla une seconde comme un bateau sur la mer quand le vent se lève, et puis elle s'enfuit à toutes jambes par la porte restée ouverte sur l'antichambre.

Je l'entendis à peine descendre l'escalier où son pas léger ne résonnait pas, mais je la vis traverser la cour sans ralentir. Ainsi à la Fontaine-Verte elle s'était sauvée, deux ans auparavant. Était-ce déjà devant mon amour ?

J'interprétai cette fuite comme un affront, un injuste et cruel affront, et je courus m'en prendre aux Mairieux. Cette petite fille ne méritait-elle pas d'être grondée pour son impolitesse ? Et que signifiait cet accès de sauvagerie, à l'instant où je pensais arrêter généreusement l'élan de sa reconnaissance ?

Pourtant je l'aimais. La perdre m'eût été insupportable. Mais comme la plupart de ceux qui aiment, je ne séparais pas mon amour de la poursuite égoïste de mon bonheur immédiat.

Les Mairieux, dans leur salon, me montrèrent

des figures consternées. C'est tout au plus si je fus bien accueilli par mon régisseur. Raymonde ne les avait pas informés, et ils m'accusaient.

— Où est votre fille? demandai-je presque violemment.

— Dans sa chambre. Que lui avez-vous dit qui l'ait ainsi blessée ? J'entends le savoir.

Stupéfait de ce ton, de cette résistance, je voyais devant moi un nouveau M. Mairieux. Son indulgente expérience de la vie, son indifférence aux choses du monde, sa courtoisie dans les affaires de service, la bonhomie de sa conversation, tout ce qui rendait nos rapports agréables m'empêchait de lui supposer quelque fermeté de caractère. Et voici qu'il révélait une autorité inattendue parce qu'il s'agissait de sa fille.

D'un mot j'expliquai la situation:

— Je veux l'épouser et elle se sauve.

M. Mairieux, rompu à la vivacité de mes résolutions, comprit immédiatement. Son sourire me l'indiqua, un sourire bien sérieux, et même un peu triste pour recevoir cette nouvelle miraculeuse. Il la répéta à sa femme qui n'en pouvait croire ses oreilles et qui me demanda un surcroît de paroles sans me laisser le loisir d'en placer une seule :

— Est-ce bien vrai, monsieur? Vous voulez épouser notre fille.

Levant les bras au ciel, elle ajouta :

— Et elle se sauve !

Ce geste, cet air donnèrent enfin une petite satisfaction à ma vanité. Mais je savais Mme Mairieux particulièrement sensible aux avantages sociaux que cette union pouvait représenter, et bien plus encore aux avantages mondains qu'aux matériels.

— Asseyez-vous, reprenait déjà l'excellente femme. Je vais gronder Raymonde et vous la ramener.

— Attends, lui ordonna son mari.

Ce fut bien un ordre qu'il lui intima. Et il commença à me questionner sur la scène, si écourtée, du château. Sa conclusion fut que j'aurais dû m'adresser à lui avant de parler à la jeune fille. Je n'étais plus en présence de mon régisseur, mais du père de Raymonde à qui j'avais voulu prendre sans son consentement ce qu'il avait de plus cher. Toute une règle de vie m'apparaissait, à quoi je n'avais jamais réfléchi. Sa logique s'imposait, et, vaincu par elle momentanément, j'enrageais de ne lui pouvoir résister. Avoir subi sans protestation cette réprimande catégorique d'un homme que je considérais comme mon inférieur, n'est-ce pas tout de même une preuve de mon amour ?

Cependant M. Mairieux continuait avec une tranquillité résolue qui me dominait malgré moi et qui maintenant, dans mon souvenir, revêt une grandeur dont je ne fus pas immédiatement frappé, tant il s'y mêlait de justesse et de simplicité :

— Un mariage engage une vie entière. Pour

nous, qui sommes de braves gens catholiques, il implique un choix définitif, il est indissoluble. L'admettez-vous aussi ? Est-ce de la sorte que vous considérez le mariage ? C'est essentiel.

Sans doute. Quand on se marie, on croit que c'est pour toujours. Et très souvent aussi quand on aime. Que de questions inutiles ! Et d'autres suivirent, avec des définitions :

— Le mari est le chef de la communauté, mais il doit à sa femme la protection de sa tendresse. Vous entendez : la protéger contre les autres, contre le malheur, contre elle-même, contre vous et ces tentations que vous rencontrez plus fréquemment dans votre monde. Vous êtes-vous rendu compte de ces obligations, si différentes de votre passé ?

Froissé de ce doute, persuadé de mon omniscience dans la conduite d'une femme, j'assurai que j'étais préparé à les remplir. Alors, M. Mairieux s'attendrit.

— Ma petite Raymonde, laissez-moi vous parler d'elle maintenant. Elle viendra à son fiancé avec un cœur tout neuf, avec les trésors, oui, les trésors de la sensibilité la plus rare. Vous lui donnerez la fortune, un milieu différent du sien. Mais elle, comme elle vous apportera davantage ! Vous êtes bien jeune pour comprendre toute la perfection qui est en elle. Il faudra veiller sur elle, veiller sur vous, afin que votre union soit bénie.

De ces quelques mots dont les derniers, brusquement, s'élevaient à la solennité, il bouleversait

l'opinion que je m'étais faite de notre situation réciproque. Mon orgueil en eût peut-être ressenti quelque sursaut de révolte, si j'en avais compris l'intégrale vérité au lieu d'y voir surtout un témoignage de partialité paternelle, assez original dans la bouche de mon régisseur. Je me contentai de répondre par des promesses dont je n'apercevais pas toute l'étendue.

— Êtes-vous sûr, du moins, de l'aimer ? avait déjà repris M. Mairieux.

Si j'en étais sûr ! Ma présence l'attestait.

— Mais elle ? continua-t-il encore.

— Je le crois.

— Vous l'a-t-elle dit ?

— Non, elle ne me l'a pas dit.

— Comment le savez-vous ?

A mesure que cet interrogatoire se précisait, je cherchais vainement dans ma mémoire une image, un indice, si légers fussent-ils, qui me révélassent le cœur de Raymonde. Ni un mot, ni un regard, ni une attitude, ni la familiarité d'une promenade, ni quelque soudaine réserve de timidité, rien, absolument rien ne pouvait me mettre sur la voie. J'avais tranché la question sans jamais me la poser. Et tout haut, après une attente qui me couvrait de confusion, j'avouai que je n'en savais rien.

Pour la première fois, depuis le début de cet entretien, M. Mairieux me considéra avec sympathie. Ses yeux clairs sont presque aussi limpides

que l'étaient ceux de sa fille. Je fus surpris de leur douceur. Et cependant, et cependant je le détestais pour ces constatations que son enquête m'imposait. Ne me délogeait-il pas du piédestal que je m'étais dressé ? Ma fortune par quoi je pensais qu'il serait naturellement subjugué se trouvait dénuée de toute importance dans l'examen d'un projet de mariage, et voici qu'en perdant la certitude d'inspirer l'amour, je reprenais rang parmi les pauvres amoureux, ceux que le doute désespère et que l'excès même de leur espoir maintient dans le doute. Mais je n'y demeurai pas longtemps. Je bouillonnais intérieurement et, si je me contenais au dehors, c'est que je pensais emporter sans délai ces obstacles.

Mme Mairieux, qu'à diverses reprises son mari avait invitée au silence et qui n'avait pas cessé de lui donner des marques de surprise et d'improbation, se leva enfin pour jouer son rôle.

— Je vais l'interroger, déclara-t-elle.

— Non, non, mon amie, protesta M. Mairieux.

Il tenta de la retenir. Elle s'en offensa :

— Une fille ne cache rien à sa mère.

Que se passa-t-il entre les deux femmes ? Je ne puis que le supposer. Raymonde ne me parla jamais de sa mère qu'avec le plus profond respect filial. Pourtant, on le peut deviner sur la réponse que celle-ci apporta.

— Cette petite est singulière. Je la crois butée : elle ne veut pas entendre raison.

— Et quoi donc ?

— Elle vous estime trop différent de nous, trop... je ne sais quoi, enfin trop riche.

— Et c'est pour cela ?

— Qu'elle n'accepte pas ? Oui, c'est pour cela. C'est insensé. J'en suis navrée. Je vous... je vous en demande pardon.

Elle me demandait pardon de ce refus comme d'une inconvenance. Dans la conversation qu'elle venait d'avoir avec Raymonde, elle avait sans doute mis en relief ce qui la frappait et l'aveuglait, ce dont je me faisais moi-même une supériorité : la chance inattendue de cette union, le changement de milieu, le plaisir du succès, de la vie à la mode, loin du « désert ». Et de voir s'évanouir un rêve aussi conforme à ses vœux, lamentable comme Perrette devant la cruche cassée, elle se désolait.

M. Mairieux, au contraire, semblait rasséréné : il gardait sa fille.

Pour moi, atteint par cet échec dans ma passion et mon orgueil ensemble, je m'écriai :

— Mais puisque je l'aime !

Je n'admettais pas que l'on contrariât ma volonté. Un empêchement qui ne vînt pas de moi était-il admissible ?

— Vous, peut-être, observa M. Mairieux, mais il s'agit d'elle.

J'éprouvais une grande colère contre cette petite qui osait ne pas m'aimer, qui l'osait à son âge et dans sa position. Je ne pouvais croire à

cette bravade. Toute ma vie dispersée s'arrêtait, se figeait comme la surface d'une eau courante sous l'action du gel. Et je n'avais pas dit : « M'aimera-t-elle jamais ? » Je n'avais pas dit non plus : « Ne m'aimera-t-elle pas un jour ? » Non, j'avais dit seulement : *Puisque je l'aime !*

— Elle acceptera, m'assura la bonne Mme Mairieux. Comment voulez-vous qu'elle n'accepte pas ?

Pour elle, ce refus était quasi sacrilège. Son mari, voyant ma stupeur et mon émotion, me prit la main :

— Nous sommes très touchés de votre démarche, monsieur Cernay. Nous nous y attendions si peu. Nous sommes des gens simples, sans ambition. Un brave garçon, laborieux, gai, intelligent et probe, de cœur délicat et qui nous eût promis le bonheur de Raymonde, nous ne demandions pas davantage. Pour le chercher, nous nous fussions installés à la ville ces prochains hivers. Mais vous, non, vraiment, nous n'y pensions pas.

Mme Mairieux hochait la tête pendant cette harangue qu'elle ne goûtait guère. Son mari, malgré ses dénégations, reprit :

— Votre démarche nous honore. Tant de mariages avantageux s'offraient à vous et vous aviez choisi celui-là. Maintenant, laissez-nous respirer, réfléchir. J'interrogerai ma fille. Je saurai si sa réponse est définitive.

— Non, non, protesta sa femme, elle ne l'est pas.

— Je vous en informerai, je vous le promets.

— Quand ? réclamai-je instantanément.

— Un jour prochain.

Attendre encore : il n'y fallait pas songer. Et je tourmentai impétueusement mon régisseur :

— Non, non, pas un jour prochain, tout de suite. Je veux la voir, lui parler. Je saurai d'elle pourquoi elle s'écarte de moi. Je le veux absolument.

Mais le visage de M. Mairieux m'opposait cette fermeté que je sentais invincible et qui m'avait tant surpris quand je l'avais remarquée. Sous son influence je modifiai malgré moi mon langage :

— Permettez-moi de la voir, je vous en supplie, ne fût-ce que quelques instants. Je lui parlerai devant vous, devant sa mère. Ne comprenez-vous pas mon ennui ?

Mme Mairieux ne cessait pas de m'encourager par toutes sortes de mines significatives.

— Mon ami, dit-elle à son mari, vois comme il souffre. C'est inconcevable. Veux-tu que je retourne auprès de Raymonde ?

Mais il la repoussa et, prenant ses résolutions, il marcha vers la porte :

— J'y vais, moi.

— Je t'accompagne, approuva sa femme.

Il l'engagea à me tenir compagnie et disparut. Son absence me parut longue. Je ne crois pas qu'elle le fut en réalité. Mme Mairieux me prodiguait les consolations les plus flatteuses, et les flatteuses consolations de Mme Mairieux avaient,

pendant cette attente, le don de m'exaspérer. Je m'étais mis à marcher à travers la pièce, tantôt lentement, tantôt d'un pas rapide.

— Tout s'arrangera, me répétait l'excellente femme. Si elle ne vous aime pas encore, elle ne manquera pas de vous aimer. Vous comprenez : c'est une occasion qui ne se rencontre pas deux fois, et Raymonde est si raisonnable.

Mais ces promesses augmentaient mon énervement.

Enfin M. Mairieux revint. Il ne ramenait pas avec lui la coupable repentante comme je l'avais espéré. Il s'approcha de moi et me posa la main sur l'épaule :

— Il faut, me dit-il, lui donner le temps de se remettre. Vous l'avez un peu effrayée. Vous eussiez dû m'avertir le premier. Elle est craintive. Elle ne sait pas.

Je ne pris garde qu'à ce délai qu'on m'imposait :

— Le temps ? Combien de temps ?

— Quelques jours.

— Oh ! quelques jours, ce serait mortel. Un jour, un seul ne suffira-t-il pas ? Ne pourrai-je revenir demain ?

— Essayez, consentit M. Mairieux.

Je rentrai chez moi dans un état d'exaltation où se confondaient le dépit et la tendresse.

Dans l'avenue où quelques chênes morts ont été remplacés par de hâtifs marronniers, une feuille se détacha de l'un de ces derniers arbres.

Elle était certainement l'une des premières à tomber. Il soufflait un peu de vent qui la maintenait en l'air. Elle flotta, comme un oiseau fatigué, autour de l'un des vases de la pelouse centrale. S'y poserait-elle ou descendrait-elle jusqu'à terre ? Par un enfantillage superstitieux, j'y attachai un présage. Si elle tombait au sol, c'en était fait de mon bonheur...

Le vent m'entendit et l'urne la reçut.

Quand le cœur est à vif, les moindres détails prennent de l'importance...

*

* *

M. Mairieux, plus tard, a consenti à me raconter comment il avait connu le secret de sa fille. Plus tard, bien plus tard, comme je le questionnais avidement sur le passé, après que nous l'eûmes perdue. Je lui ai envié cette confidence. Il était juste qu'il la recueillît, et non moi. Vingt années d'une affection sans bornes, et toute désintéressée, quelle avance il avait sur moi !

Quand il entra dans la chambre de Raymonde, elle était debout au bord de la fenêtre, immobile, inerte, comme indifférente. Il lui exposa mon impatience, ma tristesse. Cependant elle ne devait prendre conseil que de son cœur. Les avantages matériels, dans un mariage, n'intervenaient qu'ensuite.

Elle répétait obstinément :

— Non, non, je ne veux pas.

— Et pourquoi ?

— M. Cernay n'est pas un mari pour moi.

Il fut tenté de s'en tenir là. Un pressentiment, qu'il prit pour de l'égoïsme paternel, l'avertissait, il me l'a avoué, de ne pas insister. Par scrupule de conscience, et pour épuiser les arguments en faveur de ce projet d'union, il ajouta :

— Peut-être. Mais il t'aime.

Cette fois, il n'obtint aucune réponse. Ce n'était pas une question. Il n'avait plus qu'un mot à dire :

— Et toi, tu ne l'aimes pas ?

Elle murmura :

— Comment le saurais-je ?

Et, le découvrant, elle pleura...

Ces premières larmes, je ne les ai pas vues. Combien l'amour devait-il lui en coûter d'autres, plus inconnues, plus secrètes encore, que je ne vis pas davantage !

Pour les jeunes filles qui n'ont pas gaspillé leur imagination en petites coquetteries précoces, l'amour est comme un jardin au printemps avant que le jour se lève. Les fleurs sont là, toutes les fleurs. On ne le sait pas, bien qu'on les respire, car on est si incrédule. Ainsi, dans ces cœurs fermés repose, invisible, le mystérieux enchantement. L'aube naît, et tout paraît naître avec elle. Mais l'amour qui éclate, il était déjà là.

*
* *

J'eus mon tour le lendemain.

Mme Mairieux épiait ma venue. Ce fut elle qui m'ouvrit la porte du pavillon, et par elle j'appris mon bonheur. Elle le diminuait rien qu'en me le disant, quand elle pensait m'épargner quelques instants d'inquiétude.

Raymonde me rejoignit au salon avec son père qui la conduisait par la main. Elle portait la même robe que la veille, cette modeste toilette de serge blanche. Ses joues lisses avaient pâli. Elle ne souriait pas ; elle se tenait grave, presque rigide. Quand ses yeux, qui me parurent agrandis encore, et presque épouvantés, me fixèrent, j'y lus, en même temps que son aveu, une sorte de crainte sacrée, de religieuse extase. Certes, je lui exprimai avec ferveur mon amour. Que pouvaient être mes expressions auprès de ce pathétique visage que la tendresse nimbait ? Et que ne me suis-je mis à genoux pour l'invoquer, pour la prier comme une sainte !

J'ai devant moi, tandis que j'écris, le petit tableau de l'*Annonciation*. Marie n'a guère que quinze ans. Elle a reçu de l'ange sa mission divine. De ses deux mains serrées elle tâche à contenir son cœur. Elle accepte après avoir opposé son indignité, elle tressaille d'un tel honneur, mais en même temps elle sait d'avance toute la douleur qui

viendra. Elle tremble de joie ou de peur, de peur et de joie ensemble.

J'ai trouvé au cours d'un voyage, dans une petite ville d'Italie, cette toile. Pour l'acquérir, il m'a fallu plus que de l'or : de la ténacité, de la ruse, de l'éloquence. Mais je la voulais à tout prix. Car cette acceptation dans l'effroi — oh ! je ne dépose dans ma comparaison aucune impiété qui, de ma part, ne serait qu'odieuse et ridicule — cette acceptation dans l'effroi me rappelle mes fiançailles, ce qu'elles furent véritablement pour Raymonde, la donation qu'elle me fit alors de toutes les souffrances à venir que, par une intuition mystique, elle entrevoyait. Et moi, je ne devinai rien.

Elle m'avait écouté sans parler. Je lui demandai enfin, comme si j'avais besoin de ses paroles quand je voyais sa vie suspendue :

— Ne me direz-vous pas aussi que vous m'aimez ?

Elle frissonna toute et j'osai insister.

— Pas aujourd'hui, murmura-t-elle enfin d'une voix blanche. Je ne puis pas.

— Et demain ?

— Peut-être demain.

Je n'en pus obtenir davantage, fou que j'étais, quand elle défaillait sous le poids de son amour.

Nous usons des mêmes mots pour un usage courant et pour nos sentiments essentiels. Par l'hésitation, par l'attente, par la difficulté de leur donner passage et le désir de les garder dans son

cœur qui les contenait pour mieux en épuiser la vertu, Raymonde, aux syllabes divines, restituait leur sens unique, leur puissance, leur nouveauté. Et je réclamais.

J'aurais déjà voulu l'embrasser. Malgré moi le respect me courba, et je me penchai sur sa main qui pendait le long du corps. Elle dut se contraindre pour ne pas la retirer, comme si mon baiser la brûlait.

— Laissez-la, me dit son père ; vous ne remarquez pas qu'elle est bien lasse.



Un bel automne et la forêt achevèrent la douceur de nos fiançailles.

Ah ! que je plains ceux qui se fiancent, ceux qui se marient dans les villes ! Tout ne les exhorte-t-il pas à limiter une tendresse qu'il leur faut tenir en laisse dans les rues et sans cesse préserver des encombrements, des embarras, des relations ?

Tandis que la nôtre s'épanouissait dans la liberté.

Nous avions repris nos promenades à cheval. Tantôt M. Mairieux nous accompagnait, tantôt il me confiait sa fille. Quelques instants, il nous suivait des yeux, et puis il regagnait son logis ou son travail au dehors.

Les arbres portaient encore toutes leurs feuilles.

Mais elles changeaient de couleur d'un jour à l'autre, et c'était merveille de les voir. Celles des tilleuls devenaient jaune pâle. Celles des chênes commençaient par prendre une teinte de cuivre rouge avant d'adopter le ton de rouille qu'elles gardent tout l'hiver, car elles ne tombent pas : recroquevillées, racornies, frisées, elles resteront agrippées aux branches, jusqu'à ce que la poussée nouvelle, au printemps prochain, les vienne jeter bas.

— Elles sont semblables, disais-je à Raymonde, à ces sentiments qui demeurent dans les cœurs même quand ils sont morts, et que seule une passion nouvelle aura le pouvoir de chasser.

Quand je débitais de ces fadaises sentimentales qu'on apprend à enjoliver dans le monde, elle me regardait bien en face, et ses yeux étonnés semblaient découvrir en moi des abîmes. Pourquoi ce verbiage qui visait à l'éblouir ? Je pensais à des souvenirs fanés qui parfois encombraient encore ma mémoire et qui, sous la poussée de mon amour, n'avaient pas encore disparu, disparaîtraient, mais pour renaître un jour. Elle me répondit :

— Aucune de mes affections n'est morte. Aucune ne mourra avant moi.

Nous passions devant la Fontaine-Verte. Dans le bassin nous laissâmes nos chevaux boire. Nous vîmes leurs têtes se mêler dans l'eau immobile et, nous penchant, elle sans le vouloir, et moi le vou-

lant, nous vîmes les nôtres qui se rapprochaient, qui se touchaient. Me redressant, je regardai Raymonde : elle rougissait comme si elle avait senti mes lèvres, quand mes lèvres ne l'avaient pas encore effleurée.

Là, je l'avais guettée, deux ans auparavant, deux ans et davantage puisque c'était la fête du printemps. Je le lui rappelai et lui demandai la raison de sa peur.

— Je ne vous attendais pas, dit-elle.

— Étais-je si effrayant ?

— Il faut bien le croire, puisque j'ai eu peur.

Elle riait avec toute sa limpidité. J'aurais voulu qu'alors elle m'aimât déjà, et qu'elle m'en donnât l'assurance, quand l'ignorance même où elle était alors de son cœur ne pouvait être égalée en grâce.

Qu'aimait-elle avant moi ? Je le lui demandai.

— Avant vous ? mon père, ma mère, et puis tout ceci.

Elle étendit le bras dans un geste large que sa petite cravache agrandissait.

— Ceci ? répétai-je, ne comprenant pas.

— Mais oui, ces arbres, et l'étang qui est là-bas, et les vergers, les prés, et tout le ciel qu'on voit.

Je riais en écoutant cette énumération :

— Je n'en suis pas jaloux.

Elle regarda autour d'elle la forêt, la lumineuse forêt d'automne qui avait assisté à l'éveil de sa sensibilité et murmura :

— Vous pourriez l'être pourtant.

Jamais elle ne m'interrogea sur mon passé. Par une générosité dont je comprends aujourd'hui la noblesse, elle ne voulait pas m'en accabler, bien qu'elle le soupçonnât trouble et orageux. Me jugeant aussi loyal qu'elle, elle m'estimait, je le crois, suffisamment puni de n'en pouvoir faire table rase quand nous échangions nos inégales tendresses.

Comme nous prenions le chemin du retour, le vent se leva. Retrouverions-nous demain nos feuilles ? Dans l'avenue, celles des marronniers se teintaient de brun et de roux. Devant le château celles des platanes, ouvertes comme des mains géantes, se nuançaient d'or vert et d'or mat. Elles offraient à la bise qui commençait à souffler une large prise. L'une ou l'autre cueillie se balançait mollement dans l'air. Sur le mur, la vigne vierge, bien abritée, étendait une tache sanglante. Et les haies tenaces de troène et d'aubépine maintenaient un peu de vert dans cette symphonie d'ardentes couleurs.

J'étais un peu en avant, je me retournai.

Pourquoi Raymonde, sur son cheval doré, dans sa robe de laine blanche, me parut-elle, si jeune, en harmonie avec cet automne et portant sur elle, comme lui, le charme délicat des choses finissantes ?

Pourquoi, ainsi impressionné, ne me suis-je pas juré de veiller sur chaque instant de son bonheur et de sa vie ?...

*
* *

Elle me montra dans la forêt un jeune frêne qui, après avoir végété des années, était parvenu à franchir la voûte nocive des feuillages et, se faufilant entre de trop puissants voisins, atteignait du faîte les rayons de soleil.

— Êtes-vous encore, Raymonde, une essence d'ombre ? lui demandai-je.

Elle se rappela nos conversations d'autrefois, s'étonna du profit que j'en avais retiré et sourit :

— Le frêne, dit-elle, est une essence de lumière.

Je crus que c'était une réponse et je m'en glorifiai. En réalité elle ne m'avait pas répondu, et peut-être songeait-elle aux arbres trop sensibles que la moindre rigueur pénètre.

*
* *

— Je suis heureuse, m'avoua-t-elle un jour, de n'avoir accordé à personne une seule de mes pensées avant vous. Il me semble que sans cela ma tendresse ne serait pas complète.

*
* *

Un autre jour, c'était sous un arceau du cloître :

— Je me sens l'âme si légère que j'ai peine à la retenir. Il me semble qu'elle bat des ailes et qu'elle va s'envoler. Je la retiens tant que je peux. Si elle s'envolait, je mourrais. Et je ne voudrais pas mourir, oh ! non...

*
* *

Le soir, dans les vallées, monte si vite de la terre en octobre. Nous avions été surpris par la nuit au retour d'une promenade. Une étoile filante traversa la partie du ciel que notre vue embrassait. Vraiment elle ne semblait pas se hâter dans sa trajectoire, comme pour nous inviter à lui dicter nos souhaits.

— Quel vœu lui avez-vous adressé ? dis-je à Raymonde.

Son regard fut si calme sur moi.

— Aucun, dit-elle. Pourquoi ?

— Vous en auriez eu le temps. On désire toujours quelque chose.

— Moi. je ne désire rien.

*
* *

Tous les souvenirs que j'arrache au passé contribuent à me la représenter dans la perfection d'un sentiment que je ne puis imaginer plus achevé. Il était sa vie même, son souffle naturel.

Je me croyais digne de l'inspirer, tant j'avais

encore d'illusions. Sa ferveur, la solitude, les bois et ces jours d'automne s'entendaient pour m'exalter. Je crois vraiment que, durant cette période, je tentai inconsciemment de m'élever jusqu'à elle. Son regard me calmait, me purifiait, me rassérénait. On dit que la lumière de la lune fait tomber les vagues. Son influence apaisait ainsi mes emportements, mes désirs. J'aurais dû me chercher, me poursuivre, élaguer ma forêt intérieure, y diriger la coupe sombre de toutes ces vanités, de tous ces artifices, de toute cette végétation que j'y avais laissés croître et qui, momentanément étouffés, devaient bientôt reprendre leur vigueur. J'ignorais alors à quel point Raymonde, sur le chemin de l'amour, m'avait dépassé. Je pensais lui apprendre la vie, quand elle la connaissait d'intuition toute simple, toute droite, unie et sans ornière.

Une nuit, le vent emporta les feuilles. Le lendemain, nous les trouvâmes sous les pas de nos chevaux. Nous laissions après nous un sillage d'or roux qui continuait de bruire. Cependant, nous distinguions mieux dans la forêt l'élancement des arbres dévêtus, la profondeur et la grâce des allées. L'hiver était là, et le froid, et bientôt la difficulté de braver le mauvais temps. Cette promenade serait l'une des dernières. Nous nous rappelions toutes les autres et, sans nous parler, nous avancions de plus en plus lentement, pour allonger les heures...

*
* *

Mme Mairieux nous préparait du thé et des gâteaux secs.

Elle était fort affairée. Sa fille lui confiait le soin du trousseau, des toilettes. Elle fixait la date du mariage, organisait la pompe officielle, disposait le cortège comme un capitaine sa compagnie, rédigeait les invitations, tenait à convier un évêque pour la bénédiction nuptiale.

Son mari, un peu enfermé en lui-même depuis nos fiançailles, la raillait doucement, obtenait d'elle, par son obstination réfléchie, des concessions, des abandons. Les soirées se passaient à ces joutes.

— Il faut beaucoup de monde, assurait-elle.

— Mais non, mais non, répondait-il.

Cependant elle inscrivait des noms sur le revers d'une lettre de deuil, que par économie elle avait découpée. Je me souviens de ce détail, de ce présage : une feuille encadrée de noir reçut le plan de la cérémonie.

M. Mairieux suivait cette liste qui prenait des proportions inquiétantes. Espérant des alliés, il se tourna vers le coin du salon où je m'étais assis à côté de Raymonde, et d'où nous suivions distraitement ces préparatifs.

— Et vous, interrogea-t-il, quel est votre avis ?

— Oh ! moi, dit-elle, vous devinez bien que les

autres me sont indifférents. Il y a ici tous ceux que je souhaite.

Sa mère protesta :

— On ne se marie pas en cachette, ma petite. N'est-ce pas, monsieur Cernay ? Vous surtout, qui connaissez tant de beau monde.

Ainsi mis en cause, j'appuyai ma fiancée, avec une énergie qui m'étonna moi-même. Sans doute je préférais comme elle m'isoler dans mon bonheur. Peut-être aussi — j'ai honte de l'avouer, mais n'est-ce pas une confession que j'entreprends ? — ma vanité, même en ce temps adorable, n'était-elle pas si entièrement détruite qu'elle ne me suggérât de ne pas trop chercher à ébruiter une union sans éclat dont on s'étonnerait, dont on s'amuserait à Paris. J'épousais la fille de mon régisseur : il n'y avait pas de quoi s'enorgueillir. Telles étaient les troubles imaginations que je ne parvenais pas à chasser. Quand nous avons faussé dans la jeunesse le sens direct de la vie en subordonnant notre jugement au succès du monde, que d'années ou que de douleurs sont nécessaires pour nous le restituer dans sa vérité ! Et dans l'intervalle, de l'irréparable a pu intervenir.

*

* *

Au cours de cette même période, nous parlions un soir en famille de nos projets après le mariage.

Ma femme et moi, nous passerions l'hiver à Rome, puis tout l'été à la Vierge-au-Bois, et nous reporterions à l'hiver suivant notre installation à Paris. Je prenais mes mesures, peut-être, pour réserver plus de loisir à l'éducation de Raymonde que je me flattais d'entreprendre. Chose curieuse : ma fiancée souriait à Rome et Paris l'effrayait.

— Pourquoi ? m'informai-je.

— En Italie, nous ne connaissons personne. Toutes nos heures seront à nous, toutes nos heures et toutes nos pensées. Ce sera comme dans la forêt.

— Comme dans la forêt ?

— Oui, au lieu des arbres dont j'étais si fière, moi qui ne sais rien de rien, de vous enseigner les noms, nous verrons de belles choses dont je n'ai aucune idée et que vous m'expliquerez.

— Et à Paris ?

— A Paris, j'aurai peur.

— De quoi ?

— Peur que vous ne soyez pas content de moi. Je ne suis qu'une petite fille.

— Que vous êtes singulière, Raymonde !

Cependant je ne lui demandai pas en quoi je pouvais ne pas être content d'elle. Ses pressentiments, ce n'est pas assez dire que je les devinais, je les partageais. Mais ce qui, chez elle, n'était que modestie et timidité devenait chez moi injuste défiance, préoccupation misérable d'une opinion que, même à distance, je ne réussissais pas à écar-

ter tout à fait : comment jugerait-on ma femme, et mes relations approuveraient-elles mon choix?

Après un silence que nous prolongeâmes tous deux sans nous rejoindre en esprit, je voulus montrer ma générosité et je m'adressai à M. et Mme Mairieux :

— Il est entendu que vous habiterez le château, avec ou sans nous. Je ne veux plus que vous demeuriez dans ce petit pavillon.

Mme Mairieux se livra à de bruyantes effusions de gratitude. Visiblement, je réalisais un de ses rêves. Elle avait toujours désiré de vivre dans la grandeur, avec des titres, du décorum, de la publicité, du protocole, un cortège de visites et de serviteurs. Une certaine puérilité donnait à son ambition de la gentillesse. La simplicité de son mari la déconcertait ; elle n'en distinguait pas la supérieure aisance. Fille d'un libraire de la ville où il tenait alors garnison, et tôt saturée de lectures romanesques, elle s'était éprise de son uniforme, de ses parades à cheval, et lui en avait toujours voulu, quand ce mariage lui coûtait sa carrière, d'avoir quitté ce train brillant par manque de fortune. Ce drame intérieur, fréquent et sans gloire, je l'ai facilement reconstitué.

Raymonde regardait son père, qui n'avait pas parlé encore. Je surpris l'inquiétude de ce regard, mais je ne sus pas l'interpréter. M. Mairieux m'en fournit la raison. Il me remercia très amicalement de ce qu'il appela ma délicatesse et il refusa.

— Ce pavillon, conclut-il, nous suffisait quand nous avions notre fille. Sans elle, il nous paraîtra déjà bien vaste et bien vide. Mais voyez comme il est agréablement distribué, et ses murs, au dehors, sont tapissés de vigne et de clématite. Laissez-nous vivre là, et mourir.

Mme Mairieux fit la grimace et moi, je fus un peu froissé de cette réponse. J'insistai, mais sans grâce :

— Si ce n'est pour vous, acceptez pour moi. Je ne puis admettre que mes beaux-parents restent dans une situation subalterne. Que dirait-on dans le pays ?

C'était le plus pauvre des arguments. Raymonde en fut toute rougissante. Le sang affluait si vite à ses joues. Cette pudeur excessive, qui ne se manifestait que pour les sentiments les plus raffinés, lui communiquait un charme incomparable. Un temps devait venir pourtant où je la lui reprocherais.

— C'est vrai, approuva Mme Mairieux qui se rattachait à son espoir. Que dirait-on dans le pays ?

Son mari dédaigna l'objection :

— Oh ! qu'importe ? Ne dit-on pas déjà que nous circonvenons depuis longtemps M. Cernay pour lui donner notre fille ?

Il regretta d'avoir divulgué ce racontar, lorsqu'il vit que les yeux de Raymonde se remplissaient de larmes.

— On a dit cela ? s'écria-t-elle.

Aussitôt, il essaya de la calmer :

— Petite, petite, il y a toujours eu des méchants. Il faut pourtant le savoir.

— Quand on est heureux, murmura-t-elle, comment le saurait-on ?



Elle imita son père, le jour du contrat. J'y avais fait inscrire une donation qui lui garantissait l'avenir. Elle n'en voulut point, et mes objurgations furent inutiles.

— Mais je puis mourir, Raymonde.

— Alors je n'aurai plus besoin de rien.

— On vit même en deuil.

— Avec si peu.

— Le hasard m'a favorisé : laissez-moi m'occuper de vous.

— Je ne veux que votre cœur, parce que vous avez reçu le mien.

— Vous savez bien que vous l'avez, Raymonde. Mais il y a les lois.

— Les lois ne peuvent pas tout prévoir.

Pourquoi n'avais-je pas choisi le régime de la communauté ? Pourquoi adopter celui de la séparation et me poser ensuite en donateur ? Pourquoi, sur son refus, ne pas modifier le contrat ? Et ne l'ayant pas fait, pourquoi, au lendemain du mariage, ne pas écrire un testament en sa

faveur ? Nous oublions trop souvent d'accorder nos actes avec l'attitude que nous prenons dans la vie. Notre nonchalance, notre égoïsme, ou quelque arrière-pensée cachée à notre superficielle analyse nous en écarte.

Raymonde venait à moi les mains nues. Sa jeunesse et son ignorance m'émerveillaient, et je la marchandais.

Maintenant, maintenant, je la comprends mieux. Il ne fallait pas de contrat entre nous, ou, s'il en fallait un, que ce fût pour mêler nos sorts d'une brève et indissoluble formule.

*

* *

Notre triple coalition évinça la plupart des invités de Mme Mairieux. J'avais réduit ma propre liste à mes deux témoins, le colonel Briare, qui est mon parent le plus rapproché, et, avec lui, mon compagnon de plaisir le plus sérieux, Pierre Ducal.

Le colonel se montra satisfait de mon alliance dès qu'il connut la qualité d'ancien officier de mon futur beau-père. Hors ses cavaliers, rien ne l'intéresse. Tout le monde, y compris Mme Mairieux que la perspective de voir un uniforme enflammait, l'appelait « mon colonel ». Quand il apprit que Raymonde était une excellente amazone, il me félicita brusquement.

Pierre Ducal m'inquiétait bien davantage. Il apportait dans nos bois l'air de Paris, le jugement dangereux de Paris. Son ironie y est quasi célèbre. Il y distribue les surnoms, il y exerce sans mandat la critique des élégances. Pourquoi l'avais-je choisi plutôt qu'un autre ? Je pensais le prendre pour allié par le moyen de cette distinction. Ne valait-il pas mieux l'avoir avec soi que contre soi ? En le priant de m'assister, je le désarmais. Car je prévoyais bien des hostilités. Puis, je lui maintenais à distance le prestige dont il m'avait ébloui. Un temps je l'avais copié, quand le monde m'accaparait, tant son assurance, son aisance me paraissaient le comble de la séduction.

Dès sa descente au château, il fut en éveil. La nouvelle de mon mariage avait éclaté comme une fusée dans la société que nous fréquentions. J'étais le point de mire de quelques-unes de ces jeunes filles d'aujourd'hui qui, de haute lutte, conquièrent des maris, non sans avoir au préalable pris leurs informations. Quelle rivale m'arrachait, dans un coin perdu, à leurs savantes entreprises ? On ne savait rien, on ne soupçonnait rien, ma laconique lettre d'invitation n'expliquait rien. Cependant, avant de partir, je l'ai su depuis, il avait annoncé à son de trompette l'événement. Ainsi était-il chargé d'instruire ma cause.

Après les compliments d'usage, il commença l'interrogatoire :

— Une voisine de campagne ?

— Oh ! tout à fait une voisine. Elle habite le pavillon que vous apercevez.

— A l'entrée de l'avenue ? N'est-ce pas déjà votre domaine ?

— Sans doute, puisque son père est mon régisseur.

Je lançai d'un seul coup cette phrase comme l'aveu d'une faute, afin d'en finir au plus vite. Non, décidément, je ne jouissais pas de cette sérénité qui m'aurait dû venir de la joie, de l'honneur d'épouser Raymonde. Une seule présence suffisait à provoquer en moi un de ces petits frémissements qui sont le témoignage de notre lâcheté, de notre bassesse. Rien que la façon gênée dont je livrai ce détail contenait la menace de notre bonheur. Elle démontrait que je n'étais pas guéri de mes plus mesquines vanités.

Ma tendresse, née dans la solitude, cultivée, embellie par la claire et fraîche influence de ma fiancée, en triomphait momentanément. Elle ne les avait pas détruites. Tant de broussailles parasites empêchent de croître notre arbre de vie, lui prennent sa sève.

On déchargeait les malles de Pierre Ducal. Je le plaisantai sur leur nombre.

— Oui, me dit-il de sa voix nonchalante, je ne savais pas.

Il ne savait pas quoi ? Je vis dans cette phrase obscure une allusion blessante. Déjà il l'expliquait après une suspension :

— Je ne savais pas au juste l'importance de la cérémonie.

— Ce sera très simple.

— Naturellement.

Naturellement ! Je l'aurais giflé.

Et, en même temps, une foule de réflexions qui ne m'étaient pas venues à l'esprit pendant ces heureux mois de réclusion, m'assiégeaient, m'assaillaient. Je respirais la griserie de certains succès, je me souvenais de brillantes alliances qu'on m'avait offertes, j'évoquais telle maîtresse dont j'omettais le fard et la perfidie parce qu'elle poussait à leurs extrêmes limites l'art de s'habiller et l'escrime de la parole. Quelle place j'aurais tenue à Paris si j'avais voulu ! Des sensations oubliées, reluisantes et fausses comme des bijoux de bazar, qui ternissaient mon passé, que j'avais perdues en chevauchant dans les bois de la Vierge en compagnie d'une si pure enfant, Ducal me les rapportait comme des objets de prix qu'il avait retrouvés.

Cependant, il ne l'avait pas vue encore, *elle.* Ma lumineuse Raymonde remettrait l'ordre dans mon cœur.

Nous devions déjeuner chez les Mairieux avant de nous rendre à la mairie. Le mariage religieux serait célébré le lendemain. Elle parut dans sa toilette de ville, presque sans apprêts, et je remarquai pour la première fois ces défauts d'ajustement dont la jeunesse peut faire si bon marché.

— Elle est charmante, me déclara Ducal à mi-voix. Elle a une petite robe...

Il reprit :

— Une petite robe délicieuse. Tous mes compliments.

De mots comme ceux-là la vilenie est bientôt percée à jour et j'en dégustais le poison. Ils me gâtaient mon plaisir. Mais pourquoi y attacher le moindre intérêt ? J'étais semblable à ces artistes ou à ces savants inférieurs que leur œuvre n'absorbe pas tout entiers et qui tendent l'oreille vers les bruits du dehors, vers les critiques, les rivalités, l'opinion. Le plus bel amour dont pût resplendir ma jeunesse ne me garantissait pas contre de si petits froissements. Ah ! cette vie que nous ne vivons qu'une fois, faut-il que, gaspillant les heures et notre force d'élan, nous n'en apercevions la merveille que fixée dans l'irréparable, comme une forme parfaite dont le mouvement est suspendu dans le marbre, ou que, vivante, la nuit va recouvrir !

*
* *

Mes fermiers, mes bûcherons, les paysans d'alentour pour qui j'étais un propriétaire lointain et énigmatique, mais qui adoraient M. Mairieux, avaient, pendant la nuit, tapissé de branches de sapin le chemin qui conduit du pavillon à l'église du village. Dévalisant la lisière

de la forêt, ils voulaient qu'en ce jour de fête nous marchions sur des rameaux verts. C'était l'extrême automne dans les bois sans feuilles, mais sur le chemin c'était le printemps. Et dans nos cœurs ? Ah ! le mien eût éclaté de joie, de cette joie toute nue qu'aucune impureté ne ternit, si Pierre Ducal n'avait pas été là !

Mais il était là, perforant les moindres détails de ses yeux en vrille. Il aurait dû m'être indifférent, et je le haïssais. Il me prenait une part de mon attention, il m'empêchait de m'abandonner sans réserve au courant de mon amour.

Son livre d'heures à la main, Raymonde, effilée et mince, les contours du visage et les différents ors des cheveux atténués par le voile malgré le soleil, ressemblait dans sa robe blanche à une de ces images de missel, si rayonnantes qu'elles ressortent sur un fond d'or.

Je m'attendais, connaissant la finesse de sa sensibilité, à la trouver émue. Elle portait la paix en elle et sur elle. Et la voyant ainsi, je me rappelais les paroles qu'elle m'avait dites :

— Je me sens l'âme si légère que j'ai peine à la retenir...

Je lui cherchais des ailes, il me semblait que je les entendais battre. La première fois que, sur mon appareil, je me suis enlevé dans les airs, j'ai eu distinctement la vision de Raymonde sur ce chemin jonché de feuillages comme pour une procession.

Pierre Ducal s'avança pour la saluer. Pendant qu'il s'inclinait, je distinguai sur la robe la gaucherie d'un faux pli. Il se redressa et me regarda. Je crus entendre son interprétation :

« Sans doute, ce n'est pas de chez Moulet. »

Je m'aperçois que j'accorde trop de place à des impressions presque imperceptibles, qui glissaient et fuyaient aussitôt nées. Elles signifiaient néanmoins cette invisible fêlure du bonheur qui le rend plus vulnérable, plus facile à briser.

Le ciel avait cette teinte délicate qu'il prend dans les climats de montagne à l'arrière-saison, et qui va du bleu pâle au gris de perle comme si, jusque dans sa transparence, il annonçait les neiges prochaines.

Raymonde, pour me rapprocher d'elle à chaque instant de ce jour unique, m'avait prié de lire la messe de mariage.

— Vous verrez, m'avait-elle assuré, comme les prières liturgiques sont belles.

Je lus en effet. J'ai tant relu depuis sa mort les paroles de saint Paul : « ... *Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église... Celui qui aime sa femme s'aime lui-même. Car nul ne hait sa propre chair, mais il la nourrit et l'entoure de soins, comme fait le Christ pour l'Église, parce que nous sommes des membres de son corps, formés de sa chair et de ses os... Ils seront deux dans une seule chair...* »

Je comprenais, j'ai compris un instant, du

moins, ce miracle de l'amour immortel qui ose braver le temps et ses injures parce qu'avec l'union de chair et d'esprit il apporte l'unité, l'ordre, le calme. Oui, je comprenais qu'en aimant Raymonde et l'amour de Raymonde, j'aimais le meilleur de moi-même, le cœur de mon cœur, ce qui demeure en nous quand la jeunesse s'en va, ce qui, en chacun de nous, fait partie de la force vivante de Dieu.

J'avais fermé le livre d'heures. Les pensées qui m'emportaient me rafraîchissaient comme une eau lustrale. J'éprouvais une sorte d'extase. Nous étions à genoux, ma fiancée me fit signe de me lever comme elle. Je l'embrassais toute du regard comme un objet infiniment précieux, dont la grâce intérieure dépassait mille fois encore la beauté visible. Cependant elle me souriait avec confiance. Et ce fut entre nous, à cette minute, la promesse mystique qui, par avance, contient le « oui » sacramentel.

Un léger mouvement de retraite me permit d'apercevoir Pierre Ducal. Je connaissais bien le sourire pointu qui lui creusait les joues. Il s'amusait, il collectionnait les anecdotes, déjà il préparait un récit où je figurerais en premier communiant. J'en avais l'intuition. Envahi soudain par la crainte d'être ridicule, je surveillai mes attitudes. L'extase ne revint plus. Je passai l'anneau nuptial au doigt de ma femme avec l'indifférence qu'on met à quelque petite besogne matérielle.

Après le lunch, Ducal demanda l'automobile. Le soir même, il désirait repartir pour Paris. On rechargea ses malles qui n'avaient guère servi. Après qu'il eut disparu au tournant de la route, broyant sous les roues les branches de sapin qu'on n'avait pas ramassées, je respirai mieux, j'éprouvai un véritable soulagement. Raymonde s'en aperçut.

— Pourquoi, me dit-elle, n'aviez-vous pas cet air-là tout à l'heure ? Pendant la messe, vous avez changé. Regretteriez-vous quelque chose ?

— Oh ! Raymonde, que pourrais-je regretter ?

— Attendez. J'ai cru deviner. Vous examiniez ma robe blanche. Peut-être ne me va-t-elle pas très bien ?

— Mais si, je vous assure.

— Non, non, je le sais. J'aurais trop chagriné ma petite couturière de la ville, si j'avais donné ma commande à une autre. Un mauvais pli, qu'est-ce que c'est ? Un abandon au milieu du bonheur, convenez que c'eût été méchant.

J'en convins, et je ne découvris plus le mauvais pli, comme s'il eût disparu avec Pierre Ducal.

Mme Mairieux, à qui le colonel Briare racontait ses chasses à courre dans la forêt de Fontainebleau, avait suivi la direction de notre conversation. Elle se rapprocha de nous pour excuser sa fille.

— Je l'ai grondée. Elle manque de coquetterie. Vous saurez lui en donner.

— Est-ce nécessaire? protesta Raymonde en riant.

— Sans doute, pour le monde où ton mari te conduira. Tu seras habillée par les grands couturiers. A-t-elle de la chance, colonel ?

A chacun elle vantait la chance de Mme Cernay. Ces deux mots, *Madame Cernay*, prenaient dans sa bouche une importance majestueuse. Notre mariage la flattait comme un hommage personnel. Mais le manque d'invités lui paraissait déraisonnable, injurieux, désolant. Il lui fallait toujours s'adresser aux mêmes témoins. Faute de mieux, elle ordonna d'héberger tous les paysans qui, ce jour-là, passeraient devant la grille.

Lorsque, le soir venu, j'emmenai ma femme, au moment des adieux Mme Mairieux considéra sa fille avec admiration avant de l'embrasser, comme un chef de corps donne l'accolade au nouveau décoré. Le château représentait à ses yeux la terre promise.

Son mari s'émut d'une autre manière :

— C'est mon unique enfant, me recommanda-t-il. Ayez soin d'elle.

Il ne put en dire davantage, craignant de s'attendrir. Au milieu de notre groupe qu'agitaient des sentiments divers, Raymonde gardait son visage de paix.

*
* *

Il n'y avait que l'avenue à remonter et nous étions chez nous.

Après les rameaux de sapins qui jonchaient le devant du pavillon, nous trouvâmes la terre dure qui craquait sous nos pas, car il gelait. La nuit n'était pas obscure. Entre les marronniers dépouillés dont se découpaient les branches noires, et les chênes aux feuilles sèches et ratatinées, fourmillaient tant d'étoiles dans la profondeur du ciel. Elles se touchaient presque, elles semblaient remuer comme des abeilles. Du moins cette palpitation m'est demeurée dans le souvenir. Ai-je revu des nuits pareilles ? Ai-je rêvé celle-là ? Je ne sais plus maintenant.

Le froid piquait. Je proposai :

— Si nous courions ?

— Courons, dit-elle.

Elle ramassa d'un geste adroit la queue de sa robe de noce et elle s'élança. L'habitude des bois lui donnait de l'agilité. Je vois encore devant moi cette fuite claire sur l'ombre, les arbres nus, la pelouse centrale et ses urnes vides. Oui, c'était une nuit exceptionnelle, une nuit sainte, où, dans le silence auguste, j'entendais deux petits souliers qui battaient le sol.

Je m'étais arrêté. Je la poursuivis enfin. Elle atteignit la première les arceaux du cloître. Sans doute l'animation du ciel, à son tour, la frappa. Quand je la rejoignis, elle me le montra avec ces paroles :

— Il n'y a pas d'étoiles filantes ce soir. Désirez-vous encore autre chose ?

— Non, Raymonde, plus rien.

J'aurais pu ajouter : *Pas même vous.* Non, pas même elle.

Je connaissais, par delà le désir, cet état d'amour qu'on doit goûter dans l'extase de l'adoration, où le mouvement du sang se ralentit pour ne pas contrarier l'élan de la vie intérieure, où vivre devient douceur bonté, joie, lumière, sérénité...

*

* *

— Rentrons, dis-je, vous prendrez froid.

— Écoutez.

Sous l'action du gel, les branches les plus rapprochées du cloître craquaient. Et, de la forêt dont nous ne distinguions qu'une façade incertaine, venait jusqu'à nous une confuse plainte.

— La nuit chante, lui répondis-je.

— La nuit prie.

Et de nouveau elle leva la tête vers les astres :

— Qu'il y en a ! qu'il y en a !

Elle me nomma quelques-unes de ces constellations. Le Cygne, la plus belle, paraissait voler comme un losange d'oiseaux. Je pris la main de Raymonde pour qu'elle regardât vers moi :

— Maintenant il n'y a plus que nous. Je vous aime pour toute ma vie.

— Oh ! non, dit-elle, ce n'est pas encore assez.

– Que vous faut-il ?

— Notre vie, ce n'est pas assez. Elle finira. Je veux un amour qui ne finisse pas, jamais, jamais.

— Est-ce possible ?

— Sans doute, puisqu'il y a l'éternité...

Et sa foi contagieuse, en cet instant, élargissait, consacrait notre amour.

*

* *

Au château nous trouvâmes un grand feu dans le petit salon que j'avais fait aménager pour elle.

Elle regarda les meubles, les tableaux, les tentures, puis moi avec un sourire un peu triste. Pressentait-elle l'avenir ? Maintenant que le passé a pris pour moi son vrai sens, je me souviens d'avoir vu un matin à la chasse une biche s'arrêter à l'entrée du bois où j'étais caché : elle respirait le vent, la fraîcheur, et, craintive, ne se décidait pas ; enfin elle continua sa marche dans ma direction.

— Vous voici chez vous, Raymonde.

— C'est très beau, et je n'y suis pas habituée.

— Vous vous habituerez vite.

— Il faut bien.

Ce luxe nouveau lui paraissait lourd. Elle n'en avait aucun souci. Le changement de condition ne pouvait l'atteindre que par la gêne qu'il imposait.

Elle me quitta pour changer de robe. Quand elle reparut, ce fut pour venir s'appuyer à moi d'un geste d'offrande.

— Mon amour, dit-elle.

Et de la tenir sur mon cœur, si jeune, si pure, si confiante, je sentis deux larmes me monter aux yeux. Comme elle relevait un peu la tête, elle les vit :

— Qu'avez-vous ? me demanda-t-elle avec inquiétude. Vous pleurez ?

Ces larmes-là qui contenaient le tremblement de ma tendresse et l'aveu obscur de mon indignité, elles sont l'honneur de mon souvenir. Par elles Raymonde connut le bouleversement que je ressentis devant la perfection de son amour. Elles l'aidèrent sans doute plus tard à subir mes cruautés, à les pardonner.

Je me taisais.

— Mon ami, reprit-elle, pourquoi pleurez-vous ?

Je finis par dire, en essayant de jouer avec mon émotion :

— C'est de trop vous aimer, sans doute.

Elle me répondit :

— Cela est si simple.

Notre bonheur était si simple, en effet, que je n'osais pas croire que ce fût le bonheur. Jusque-là, je l'avais cherché dans l'artifice et la complication du plaisir. Mes fiançailles, mon mariage me le restituaient dans son intégrité, dans sa plénitude, et qu'il fût si calme, je m'étonnais.

Elle se laissa dénouer les cheveux. Ils se répandirent sur les épaules et jusque devant la poitrine. Ils étaient plus dorés aux extrémités qu'à la nais-

sance. Ces différents ors s'accordaient pour encadrer la blancheur du visage et du cou. Elle avait choisi cette robe de laine blanche qu'elle portait le jour où j'avais demandé sa main. Je pensais la rapprocher de moi par ce geste et j'ajoutais au rayonnement qui émanait d'elle.

Nous ne touchâmes pas à la collation qui était préparée. Le château devait dormir. C'était, quand nous nous taisions, le silence presque solennel de la campagne la nuit. Il n'y avait que nous, que nous au monde, nous et l'amour plus fort que nous.

— Il est tard, murmura-t-elle comme une prière. Ne voulez-vous pas que j'aille me reposer ? Je suis bien fatiguée.

Elle s'appuya à moi et ma bouche toucha son front. Je la laissai disparaître. La paix qui était en elle dominait mon amour. Je restai devant le feu à tisonner, — combien de temps ? je ne puis le dire, — et le cœur ouvert à toute la douceur de la vie.

Quand je la rejoignis, elle dormait. Je ne la réveillai pas.

DEUXIÈME CAHIER

Novembre 19...

Quand nous fûmes près d'arriver à Rome, je montrai à Raymonde les montagnes de la Sabine déjà recouvertes de neige. Mais elle ne voyait qu'un arc-en-ciel tremblant dans ce brouillard doré que le soleil couchant, reparu après la pluie, lève du sol humide. Elle en tirait un heureux présage. Puis elle compara la coupole de Saint-Pierre, qu'on aperçoit en premier lieu, à une meule sur la prairie. Plus tard, ne devait-elle pas comparer la Ville Éternelle, que les siècles ont surchargée, à sa forêt aux arbres centenaires que recouvrent la mousse, le lierre et le gui ? On croit qu'on ne s'y reconnaîtra jamais, et bientôt les choses y deviennent si familières, quoique majestueuses, qu'on leur parle et qu'on les écoute. Sa forêt l'avait préparée : les fûts des arbres y forment des voûtes innombrables comme à Saint-Paul-hors-les-murs ; sur les troncs vieillis poussent des tiges neuves et les feuilles qui tombent composent l'humus où les racines s'alimentent : ainsi la con-

tinuité romaine, qui a permis aux basiliques chrétiennes de fleurir sur les temples païens, ne l'étonnait pas.

Sa divine ignorance la préservait miraculeusement des impressions artificielles que nous imposent l'admiration établie, la réputation consacrée. Elle goûtait l'art comme elle respirait l'air du matin dans les bois, dont on ne sait d'où il vient ni pourquoi il dépose sur les lèvres une saveur si agréable. Avec un tact sûr, elle se promenait au milieu des statues et des tableaux comme dans un jardin, et me désignait ses préférences qui allaient toutes aux images de calme et de sérénité où les maîtres anciens ont traduit la vie selon la joie naturelle ou l'acceptation religieuse, les Muses drapées du Vatican, cette femme voilée du Musée des Thermes qui, sur une face latérale du trône de la déesse, entretient le feu sacré du foyer, que sais-je encore, une Vierge enfantine de l'Angelico, le Parnasse de Raphaël, ou la sublime animation du premier homme par le Dieu de Michel-Ange. D'instinct elle allait à elles ainsi qu'à des amies. Je ne l'ai jamais surprise en défaut. Comme les colombes de la Villa Adrien qui se sont penchées sur la coupe et redressent leur cou gonflé par le passage de l'eau, elle s'abreuvait aux chefs-d'œuvre dont j'aurais pu suivre en elle la pénétration.

Cependant je n'admettais pas cette supériorité inattendue, l'élan direct d'une jeune sensibilité intacte. J'étalais mon érudition, j'imposais mon

professorat. Son aisance me déconcertait, tandis que sa complaisance attentive ne l'empêchait pas de brouiller les écoles et les classements de mes leçons. Je la reprenais, je la grondais, elle s'excusait et se trompait encore, sauf dans ses choix.

Par une contradiction où la vanité avait la plus grande part, je la détournais vers les ouvrages palpitants d'inquiétude, de souffrance, de désir ou de volupté. Les contorsions d'un *Laocoon*, le *Gladiateur* mourant incliné vers la terre, *Apollon* lancé en avant dans un geste théâtral, *Vénus* courbée sous le poids de sa beauté et non point libre de ses mouvements comme une Diane, me satisfaisaient et la blessaient aux yeux. Elle ne répondait pas à mes enthousiasmes, comme si elle les devinait commandés. Et je lui reprochais intérieurement de ne pas comprendre, de ne pas savoir :

« Elle ignore l'amour qui déchire, la jalousie qui tord, le doute qui crispe les visages et ne leur permet pas le repos. Pour le moment elle est très éloignée de moi... »

Et de le constater, je m'enorgueillissais.

Tout cela, elle le devait connaître un jour, par moi, sans que jamais l'altération des traits le révélât, plus blanche seulement et plus lointaine à mesure que ma cruauté augmenterait, et plus rapprochée de la mort où s'inscrit notre expression définitive, la sienne toute pure et de trop de noblesse pour s'abaisser à la plainte.

Ces divergences à peine entrevues et que j'estimais insignifiantes ne tenaient-elles pas déjà à un désaccord plus profond ?

*

* *

Cependant les premiers mois de notre mariage coulèrent comme ces eaux ralenties que l'on croit immobiles. Nos jours s'achevaient sans que nous y prissions garde. Je m'étonnais de la paix intime que je respirais, je ne la trouvais pas conforme à la passion que je voulais ressentir. Il m'arrivait de m'interroger pour savoir si j'aimais assez. Je cherchais des troubles, des violences, des orages, une grande ardeur de vivre, et autour de moi, en moi, je ne découvrais que simplicité et clarté. Ainsi je me défiais de l'ordre nouveau qui régularisait mon cœur.

J'avais accoutumé de traiter l'amour en combat, et la victoire me paraissait pleine d'inaction. Cette harmonie qui était pour elle le sommet de la tendresse, qui la conduisait par mille liens secrets à la perfection artistique, je commençais de la mépriser. J'en redoutais la monotonie quand je ne l'avais pas éprouvée. Je l'atteignis bientôt par l'âcreté que je mêlais aux pures offrandes de Raymonde.



Parmi les livres et les guides que j'avais emportés pour lui donner ce que j'appelais bien prétentieusement une culture intellectuelle, figuraient des extraits de Chateaubriand, paraphrases évocatrices de ruines et prosopopées du néant qui accompagnent d'admirables descriptions où palpite le ciel de Rome. Après une visite à Saint-Louis-des-Français où il édifia le tombeau de Pauline de Beaumont — elle est étendue sur un lit de repos, un bras pendant, l'autre replié, dans une trop belle pose funèbre — je lus tout haut le passage des *Mémoires* où son amant raconte l'aumône amoureuse qu'il daigna faire à une agonie :

« *Je m'aperçus que Mme de Beaumont ne s'était doutée qu'à son dernier soupir de l'attachement véritable que j'avais pour elle ; elle ne cessait d'en marquer sa surprise et elle semblait mourir désespérée et ravie. Elle avait cru qu'elle m'était à charge, et elle avait désiré s'en aller pour me débarrasser d'elle...* »

Ces phrases, plus tard, qu'elles devaient tristement nous revenir !

Je me tournai vers Raymonde pour vérifier sur elle l'effet de tant de magnanimité.

— Comment, me dit-elle, peut-on écrire ces choses-là si l'on aime ? Et si l'on n'aime pas, quelle abominable comédie !

De toute son ingénuité elle dénonçait ce caboti-

nage sentimental qui s'est tant répandu dans notre société, et dont elle allait bientôt pâtir, dans son inaptitude à s'en accommoder.

*
* *

Tourné vers Rome par ces souvenirs qui m'agitent, dont je surprends mieux à distance la douceur qu'heureusement je ne parvenais pas alors à corrompre toute, je revois plus spécialement les deux ou trois pèlerinages que j'entreprendrais pour me rapprocher d'elle si je retournais seul où nous fûmes ensemble :

... Au bord du premier des bassins qui occupent aujourd'hui l'emplacement du palais des Vestales. C'était au début du printemps, et des roses rouges nouvellement écloses se reflétaient dans l'eau. Derrière elle se dressaient les trois colonnes survivantes du temple de Castor et Pollux dont le marbre brillait, caressé par le soleil. Il n'y avait autour d'elle que des débris anciens, des statues mutilées, et ces fleurs. Comme sur le fond d'automne à la Vierge-au-Bois, elle surgissait, sans disparate, de ce passé de plus de deux mille ans.

... Au Colisée, sur l'arène déjà plongée dans l'ombre, tandis que le couchant éclairait encore la paroi supérieure de l'énorme muraille tapissée de giroflées. On nous avait montré la porte des morts par où l'on emportait les cadavres des chrétiens

livrés aux bêtes. De longs frissons la secouaient toute, et deux larmes, brusquement, trop longtemps contenues, jaillirent de ses yeux. Je m'étonnai :

— Pourquoi pleures-tu ?

— C'était là, murmura-t-elle.

A quoi bon lui demander la cause de son émotion ? La flamme du sacrifice la brûlait. J'avais devant moi une petite martyre en puissance.

... Au cloître de Saint-Jean-de-Latran, coin silencieux où l'on respire le mieux, avec l'odeur des roses, le charme immobile de Rome. Nous étions là, seuls, un après-midi de soleil. Le souvenir des roses qui poussaient dans le petit jardin central, autour du puits, entre les palmiers, me reporte encore au commencement du printemps, peu avant notre départ sans doute. Elle s'était un peu éloignée de moi. Elle m'apparut entre deux de ces sveltes colonnes qui supportent le cloître et qui, dans la lumière, prenaient la transparence de l'albâtre. Elle était vêtue de blanc, elle souriait. Je n'ai jamais vu une telle image de paix...

*

* *

Son cœur catholique s'exaltait dans la ville aux trois cent cinquante églises, dont quatre-vingts sont dédiées à la Vierge. Et voici que sa science dépassait la mienne. Elle me résumait brièvement

les vies de sainte Cécile, de sainte Agnès, de sainte Catherine de Sienne que j'ignorais. Les lieux que leur mort a sanctifiés prenaient à ces récits tout leur sens. A Sainte-Marie-Majeure elle me raconta le miracle de la neige qui tomba au mois d'août pour désigner au pape la place de la basilique. Je la peinais avec mes ironies et mes doutes, quand le miracle de sa grâce aurait pu refraîchir mon aridité comme cette neige fraîche. Et après m'être amusé de son instruction religieuse dont je recueillais le bénéfice, peu à peu j'en prenais ombrage. Il me semblait que j'étais réduit au second rang. Ma vanité ne pouvait le souffrir. Alors, je choisissais systématiquement, pendant quelques jours, comme but de nos promenades, les vestiges anciens qui me rendaient l'avantage.

Pourtant je l'accompagnais quelquefois aux offices de Sainte-Marie-du-Peuple et de la Trinité-des-Monts qui, voisines de la place d'Espagne où nous habitions, étaient plus particulièrement ses églises. Pour la Trinité, dont les campaniles ont des tons roses que le soir exalte à l'heure attirante de la bénédiction, il n'y avait qu'à monter l'escalier dont le bas est occupé par le marché aux fleurs. C'est le chemin du Pincio où nous allions ensuite.

La prière l'illuminait. Au jour des vitraux, sa suavité s'achevait en quelque chose de céleste. Ce n'était pas l'extase, mais la plénitude de la vie, l'accord d'une âme avec la volonté de Dieu. Mais

au lieu d'admirer cette élévation, j'en retirais de l'amertume. Ne souhaitais-je pas confisquer toutes ses facultés de sentir au profit de mon seul amour?

— Tout à l'heure, lui réclamai-je une fois, tu priais et je n'étais pas dans ta pensée.

Elle fut très surprise de ma question :

— Tu es toujours dans ma pensée quand je prie. Comment pourrait-il en être autrement ?

Je me débattais contre un bonheur dont la perfection m'échappait. Ma femme me charmait et me déroutait ensemble. J'avais pensé l'enseigner comme une docile élève, et mon enseignement, tantôt m'apparaissait vain, inutile, absurde, tantôt au-dessus de son âge et de ses préparations. J'avais parfois, au fond de moi-même, l'intuition qu'elle me dépassait, et peut-être, sans mon amour-propre, me fussé-je incliné devant sa grâce. Mais quel homme abdiqua jamais son amour-propre ? Alors je me hâtais de la juger enfantine.

*

* *

Une dernière impression de Rome me revient encore, où je retrouve nos différences.

Nous étions montés, la veille de notre départ, au jardin du Pincio. Après le coucher du soleil, auquel on assiste de la terrasse comme à un spectacle, nous nous promenions, avant de rentrer, du côté de la villa Borghèse. A notre droite, une

pelouse descendait jusqu'à un petit bois de pins à la lisière duquel des séminaristes vêtus de rouge disaient leur bréviaire en allant et venant. Une jeune fille du peuple, nu-tête, nous dépassa. Je remarquai sa démarche droite, sa chevelure noire, sa nuque où perlait une goutte de sueur. Elle alla s'étendre dans l'herbe, après avoir fait de sa robe relevée un tapis. Un jeune homme qui l'avait suivie s'approcha d'elle par derrière. Il avait arraché des grappes à une bordure d'acacias en fleurs, et il commença de les jeter sur elle en riant. Elle ne bougea pas. Il s'approcha davantage et, se penchant, il la baisa sur le cou à l'endroit où j'avais vu la goutte de sueur. Le plaisir même ne la dérangea pas dans sa pose immobile.

— Regarde, dis-je à Raymonde, n'est-ce pas beau comme un marbre antique ?

Mais elle s'était arrêtée, l'oreille tendue, le bras un peu levé.

— Écoute, murmura-t-elle.

De l'une à l'autre se répondant, les cloches des innombrables églises annonçaient l'*Angelus*. Leurs sonneries, à cause de la pente, nous arrivaient faiblement. Familière, elle reconnaissait l'une ou l'autre. La Rome religieuse, une dernière fois, lui parlait.

Je fus jaloux de son attention détournée. Cette heure de paix, que les voix du soir, l'atténuation de la lumière, notre tendresse réalisée, s'unissaient pour rendre privilégiée, je la gâtais par un désir

de contrarier ma compagne, de l'humilier, de la meurtrir. Je me tourmentais d'inquiétude et de volupté, au lieu de me soumettre à l'ordre intérieur et bienfaisant qui naissait naturellement de son amour...

*

* *

Quand nous rentrâmes d'Italie, le printemps que nous laissions tout fleuri dans la campagne romaine, où les blés étaient déjà hauts et jaunissants, commençait à peine de reverdir nos bois.

M. et Mme Mairieux nous attendaient.

— Ma petite, balbutia son père en nous voyant.

Lui si calme, si maître de soi à l'ordinaire, s'attendrissait, confessait au grand jour l'émotion qui l'étreignait. Il me parut vieilli, courbé et, pour la première fois, exagéré dans ses manifestations paternelles. Après un examen affectueux, presque minutieux, il se tourna vers moi et me prit la main :

— Je vous remercie, me dit-il.

Il me faisait hommage de la belle mine de Raymonde et m'assurait de sa confiance à l'instant même où, m'étonnant de cet accès de gratitude, je songeais à m'en affranchir.

Mme Mairieux, elle, ne se lassait pas de l'admiration. Tantôt elle s'exerçait à m'appeler par mon prénom, tantôt elle suspendait ces heureux essais comme si elle en redoutait l'audace. Elle

triomphait de la longueur de notre voyage, de l'importance de notre hôtel, et même de toute la beauté de Rome : c'était le luxe nouveau et envié que j'offrais à ma femme, et dont la seule annonce la réjouissait elle-même comme une affiche en couleurs.

Chaque matin, Raymonde s'échappait du château pour se rendre au pavillon rendre visite à ses parents. Un jour qu'elle avait un peu tardé, je pus suivre de ma fenêtre les manèges de son père qui venait à tout instant la guetter sur le pas de la porte. C'était bien naturel. Au lieu de sympathiser avec son attente, j'en conçus de l'impatience.

Ma femme rentra quand la cloche du déjeuner avait sonné déjà.

— D'où viens-tu ? lui demandai-je en toute mauvaise foi.

— De là-bas.

— Je crois bien : n'y es-tu pas toujours fourrée ?

Sans doute elle allait me répondre : « *Je suis leur unique enfant. Ils sont si contents de me voir !* »... Elle fixa sur moi ses yeux limpides et se tut. C'était la première atteinte directe portée à l'idéal qu'elle s'était fait de moi. Mes paroles en voyage, mes agitations, mes curiosités avaient pu jeter en elle un malaise : elle gardait sa foi intégrale. Je lus dans son regard sa détresse à me découvrir cette basse jalousie. Bientôt il s'embua d'une larme qu'elle retint. Irrité contre moi-même, je lui en voulus de ce que j'avais diminué en elle mon

image, et, au lieu de lui restituer la douceur perdue, je laissai mon injustice s'enfoncer, s'élargir en elle comme ces cercles qui suivent le jet d'une pierre dans une eau calme et qui s'étendent bientôt jusqu'aux bords.

Le lendemain, timide et craintive, elle me demanda si elle pouvait se rendre au pavillon.

— Sans doute, répliquai-je d'un ton bourru. Ai-je entravé jamais ta liberté ?

L'occasion s'offrait à nouveau de réparer ma faute. De nouveau je n'en tirai rien.

Elle y alla, mais abrégea sa visite. Après son retour, dont je me gardai de remarquer la promptitude, M. Mairieux, plus d'une fois, reparut sur le seuil. Il errait comme une âme en peine dans l'allée aux abords du château. Je le vis essayer de bien des travaux divers, passer de l'un à l'autre dans son désarroi. Quelque chose manquait à sa journée, le sourire de sa fille que je ne lui rendis point. Il s'approchait de la porte et se retirait. J'aurais dû lui crier : « *Elle est là, venez donc* », et je me contentai de l'observer. Je commençais déjà l'apprentissage de la cruauté. Raymonde aussi l'aperçut et ne bougea pas. Elle attendait ma décision, résolue à ne me point contrarier, espérant tout de ma tendresse. Détestant mes torts, je les accentuai. Ainsi je diminuai sans profit une source de joie.

Le lendemain Mme Mairieux envahit notre appartement. Elle venait constater sur place le

bonheur de sa fille. Celle-ci m'eût évité ces visites interminables et bruyantes que ma froideur ne réussissait pas à écourter. Elle connaissait ensuite mes impatiences. Je me détachais de la Vierge-au-Bois : elle le devinait, s'en attristait et, ne songeant qu'à moi, s'en accusait.

*

* *

Nous dûmes, presque dès notre retour, interrompre nos promenades à cheval dans la forêt. L'état de Raymonde nécessitait ces précautions.

— Allons à pied, me demandait-elle. On voit mieux quand on ne va pas vite. On écoute mieux la vie des arbres et celle même des brins d'herbe qui remuent. Ne veux-tu pas ?

Le matin surtout, quand l'air est vif et rafraîchi par la rosée, ces lentes flâneries sous bois eussent été exquises. Les feuilles n'avaient pas encore assez poussé pour empêcher le soleil de pénétrer entre les branches et de jeter son or sur les sentiers, mais elles donnaient pourtant une impression de jeune verdure bien réjouissante déjà. Les allées étaient recouvertes de gazon, et nos pas n'y faisaient aucun bruit, de sorte que nous avions la surprise de toucher presque le pivert ou le pinson qui, se croyant maîtres chez eux, voletaient sans hâte avec sécurité. Quelquefois un lièvre, par petits bonds, traversait devant nous l'avenue.

Oui, ces flâneries eussent été exquises sans l'art que je déployais à les gâter. Comme j'avais tourmenté Raymonde avec ses parents, je la tourmentais avec l'espoir qui la remplissait d'une joie quasi sacrée. Elle voyait en lui la durée de notre cher amour, le frisson palpable de notre union, le lien vivant de nos corps et de nos esprits confondus. Moi, je n'en distinguais que la gêne et j'en ressentais de l'agacement, de la nervosité. Loin de la diminuer, je m'en rends compte aujourd'hui, cette affection nouvelle qui précédait son objet dilatait, renforçait, épanouissait sa tendresse d'épouse. Je ne l'admettais pas, et m'excitais à surprendre en elle à l'avance une cause de séparation.

Quand je me taisais trop longtemps, il lui arrivait de me dire avec une rougeur adorable :

— Si nous parlions de *lui* ?

Et aussitôt, se reprenant, pour ne pas manquer d'équité, elle ajoutait :

— Ou d'*elle ?*

Elle *l'*évoquait comme une image de notre bonheur que nous verrions croître, dont la jeunesse, un jour, prolongerait la nôtre à son déclin. Elle souriait en pensant à *lui*, en *le* voyant. Ces premiers sourires maternels, adressés à celui qui n'est pas encore, il semble qu'ils rendent à la femme la suavité, la fraîcheur, la pureté de la jeune fille. L'amour stérile ignore bien des formes de la beauté. Les madones ont une grâce plus grave,

non moins innocente, non moins chantante que ces adolescentes qui portent sur elles le printemps. Mais ces premiers sourires, dont je comprends si bien maintenant le charme, je les demande, dans mon souvenir, à ma jalousie, non pas à mon adoration. Je n'ai pas su les cueillir dans leur nouveauté. Ainsi nous laissons échapper de la vie ces émotions simples qui en seraient l'ornement, parce que nous cherchons en nous notre bonheur au lieu de le regarder sur le visage des autres. Tandis que je compliquais notre amour en le limitant à ma satisfaction personnelle, Raymonde lui restituait naturellement sa force d'acceptation primitive, son rayonnement, sa splendeur créatrice.

— *Il* te ressemblera, m'assurait-elle.

— Qu'en savons-nous ?

— Comment ne te ressemblerait-*il* pas ? Mon enfant, c'est ma pensée, et ma pensée, c'est toi.

Elle voulait que nous lui donnions un prénom. Elle souhaitait celui de son père et n'osait pas le désigner. Souvent je détournais la conversation. Quel plus beau sujet, pourtant, que l'avenir qui se précise, que la certitude de sa race ?

Ma femme remarqua ma froideur, mon manque d'enthousiasme. Elle me parla moins de ce qui la préoccupait constamment. Et puis elle m'en reparla par un effort dont je devine maintenant l'intention : déjà s'oubliant elle-même, elle consentait à moins me plaire pour obtenir que je re-

portasse un peu de ma tendresse sur celui-là qui viendrait, et qui commençait de vivre en elle.

Cependant son altération, ses fatigues augmentaient. J'y voyais des atteintes à mon plaisir, des attentats contre sa beauté, au lieu d'apprendre d'elles la plus douce pitié, la patience et cette protection qui ennoblissent l'amour de l'homme. Et je ne dissimulais pas entièrement mon ennui.

Un soir, comme nous rentrions du bois un peu plus tard que de coutume, et que j'avais été distrait une partie du chemin, elle s'arrêta, bien lasse, avant de franchir la grille.

— J'ai peur, me dit-elle.

Je regardai autour de nous. Aucun bruit, aucun mouvement ne correspondaient à cette crainte. Je crus que l'ombre et le silence l'impressionnaient.

— Il n'y a rien, Raymonde.

— Non, approuva-t-elle, il n'y a rien.

Je ne cherchai pas davantage, me contentant de son approbation. Je n'avais pas compris qu'elle avait besoin d'être rassurée. Sa peur ne venait pas des choses : elle les connaissait et se confiait à elles. Sa peur, déjà, venait de moi.

*

* *

Pendant mes séjours précédents à la Vierge-au-Bois je n'adressais guère la parole aux fer-

miers, aux tâcherons que je rencontrais sur la propriété. C'était l'affaire de mon régisseur, non la mienne, et ces gens-là m'étaient si étrangers ! Au cours de nos fiançailles j'avais bien surpris des regards de connivence entre eux et Raymonde que j'accompagnais. Mais l'amour traçait autour de nous son cercle d'isolement : personne ne nous abordait.

Le mariage, par sa qualité sociale, nous rendait plus accessibles. A notre retour d'Italie, les tenanciers ou journaliers que nous croisions ne manquaient pas de saluer ma femme. Ils l'appelaient : *notre dame*. Elle fut *notre dame des Bois* et je commençai par m'en amuser. Mais on lui racontait les deuils et les nouveau-nés, d'obscures histoires de village ou de ménage, des pertes de récolte ou des maladies du bétail, et moi, je me voyais relégué. On la consultait et l'on me laissait de côté.

— C'est lui, le patron, objectait-elle en me désignant et en se retranchant derrière mon autorité.

— Oui, mais vous êtes notre dame.

Au lieu de m'en réjouir, je finis par m'en offusquer.

— Parle-leur, me conseillait-elle. N'es-tu pas leur maître ?

— Je ne les connais pas.

— Justement, tu les connaîtras.

— Ils m'assomment.

— Donne-leur un peu d'amitié, et ils cesseront de t'ennuyer.

— Ce n'est pas facile.

— Voici Fanette qui travaille aux lessives : elle a ses mains pleines d'engelures et de gerçures. Et voici Pierre le sourd qui s'occupe du jardin.

— S'il est sourd, inutile de lui adresser la parole.

— Mais si : on lui parle avec un bon gros rire, avec une poignée de main, avec un doigt qui lui désigne un parterre. C'est un langage qu'il comprend. A chaque anniversaire il m'apporte un bouquet.

Elle m'enseignait un peu d'humanité après tout l'art que j'avais pensé lui apprendre. Je ne m'en souciais point et profitais bien mal de ses leçons. Ainsi font la plupart de ceux qui s'abritent, pour l'administration de leurs biens, derrière des intermédiaires ; ils ignorent la sueur et la peine qu'exige toute production, et l'argent qu'ils touchent, loin de les mettre en contact avec les autres hommes, achève de les en écarter.

La royauté qu'exerçait Raymonde sur mon domaine me portait ombrage. Certes, je refusais de me l'avouer à moi-même. Ne critiquait-elle pas mes dédains, mon indifférence par la sympathie qu'elle témoignait et inspirait à toutes ces bonnes gens ? Avec l'intuition qu'elle avait de mes déplaisirs les plus ténus, les plus secrets, elle s'aperçut de mon état d'esprit. Elle abrégea donc les conversations qu'elle tenait avec les uns ou les autres,

se contenta la plupart du temps de leur adresser de loin son gentil salut qui déjà les ensoleillait même s'ils espéraient davantage.

Là encore je détournai, sans profit pour moi-même, une source de joie.

*

* *

Odette, notre fille, que nous appelâmes bientôt Dilette, naquit en octobre.

Je fus, devant les douleurs de Raymonde, moins courageux qu'elle. Si j'ose tout m'avouer à moi-même, l'horreur de ce qui m'atteignait dans l'organisation de mon existence se mêlait à la compassion que je ressentais.

Les nerfs brisés, je fus surpris, après la naissance de l'enfant, du long frisson qui secouait l'accouchée. Elle ne souffrait plus, mais on tremble devant la vie qu'on a donnée. C'est le mystérieux avertissement de la tendresse.

*

* *

L'automne avançait. Las du « désert » de la Vierge-au-Bois, de l'accaparement qu'impose un nouveau-né, privé par mon refus de ces fortes attaches qui nous lient à un pays par les travaux

qu'on y dirige, le bien, l'assistance qu'on tâche à y répandre, j'avais hâte de rentrer à Paris après un si long abandon. Notre appartement, à l'avenue du Bois, nous attendait. Nous n'avions plus qu'à partir.

— Quand tu voudras, consentait Raymonde.

Nous fixâmes le départ aux premiers jours de décembre. L'enfant pouvait voyager sans risque. Le lait de sa nourrice lui profitait à merveille ; pour ses deux mois elle montrait une heureuse solidité.

Raymonde me proposa une dernière promenade. Un soleil, bien pâle et glacé, nous y invitait. A peine fondait-il, sur les prés et les sentiers envahis par la mauvaise herbe, les traces de la blanche gelée. Sous nos pas, le gazon grésillait. Nous pénétrâmes dans le bois. Les feuilles, à la lisière, plus exposées au vent, étaient déjà toutes tombées. A l'intérieur, il y en avait encore quelques-unes, surtout aux chênes et aux érables. Cuivrées ou dorées, elles résistaient, mais à peine, et claquaient comme des grelots au moindre souffle d'air. A la Fontaine-Verte, où nos chevaux avaient bu, elles obstruaient presque le bassin.

A côté de moi, enveloppée dans un plaid blanc, un béret blanc sur la tête, ma femme s'absorbait à regarder jusqu'à ce que ses yeux s'obscurcissent. Je m'étonnai de cette émotion et même elle m'agaça un peu. Ne suffisais-je pas à son bonheur, et fallait-il tant s'affliger d'un changement de

lieux dont elle aurait dû se réjouir, puisque je lui offrais Paris et ses fêtes ?

— Qu'as-tu, mon amie ? lui demandai-je.

— Ici, j'ai été heureuse.

— Nous le serons à Paris.

— Ici mes arbres m'aidaient. Tout m'aidait. Je me sentais à l'aise et comme défendue. Là-bas je serai seule.

— Avec moi. N'est-ce pas assez ?

— Seule pour garder ton amour, que je crains tant de perdre.

— C'est absurde.

Pourquoi ce doute d'elle-même ? Sous la clarté diaphane de ce soleil d'hiver qui pénétrait sans difficulté dans le bois, elle resplendissait de jeunesse ; à peine même de jeunesse, presque de grâce enfantine. La maternité lui restituait cet air d'extrême pureté qu'on voit aux petites novices. Je la regardai toute blanche, si douce, si gentille, et aussi, autour de nous, la forêt familière qui lui suffisait.

— Mon amour, lui dis-je avec un air de protection condescendante, je veillerai sur toi.

O le sourire dont elle récompensa une promesse que je devais tenir si mal !

*

* *

Le lendemain ou le surlendemain de notre installation à Paris, je la surpris appuyée à la vitre

de sa chambre qui donnait sur l'avenue du Bois. Elle était si absorbée qu'elle ne m'entendit pas venir. Je m'approchai. C'était, sans doute, un spectacle nouveau pour elle qui la retenait prisonnière.

Une belle matinée d'hiver provoquait le Paris de l'oisiveté à la promenade avant l'heure du déjeuner. Des cavaliers, des amazones, foulaient au pas ou au petit galop rassemblé la terre battue de la contre-allée. La chaussée était livrée aux rares équipages survivants dont les trotteurs vieillis paraissaient remuer avec peine leurs jambes de coton, et surtout aux automobiles qui, moins contrariés qu'à l'intérieur de la cité, filaient à grande allure, comme pour prendre une revanche de liberté dans la campagne. Sur le large trottoir, le long des pelouses, les piétons faisaient leur *footing* hygiénique, parmi les bonnes et les enfants qui s'éparpillaient à la poursuite des cerceaux et des ballons. L'Arc de Triomphe, dans la buée bleuâtre du jour clair, atténuait ses contours, et la lumière le pénétrait de tous les côtés, soulevant ou vaporisant ses piliers et son cintre. A l'autre extrémité, le Bois dormait.

— Vous aimez déjà Paris, je suis sûr.

J'avais cessé à son grand étonnement de la tutoyer, à cause du monde à quoi je pensais déjà. Docile, elle m'avait imité sans une explication. Ne me sachant pas auprès d'elle, elle eut un léger frisson de crainte en entendant ma voix.

— Oh ! non, me répondit-elle. Il y a trop de maisons, et trop de gens.

— Que regardiez-vous ?

— Là-bas. Je cherchais la forêt de la Vierge et, vers la grille, l'emplacement du pavillon.

— C'est la Porte Dauphine et c'est le Pavillon chinois.

— Je ne sais pas encore. Alors, j'imagine que c'est chez nous.

Je croyais que ce défilé que dominait notre appartement attirait, séduisait la coquetterie, latente chez toute femme, que Paris ne manquerait pas d'éveiller en elle, et son coin natal, pays de son amour, lui suffisait : elle ne voyait pas au delà ; bien mieux, elle le voyait partout.

— Vous l'aimerez, repris-je en désignant la ville. A votre âge on ne résiste pas à Paris. Surtout quand vous en serez l'une des reines.

— Oh ! l'une des reines ? Ne vous moquez pas de moi.

Ainsi attentive et tendue vers mes paroles, les divers blonds de ses cheveux caressés par un rayon qui entrait, elle était si raisonnable et ravissante à la fois que tous les espoirs, à son sujet, me semblaient permis.

— Je ne plaisante pas. Vous ne connaissez pas mon pouvoir.

— Osez-vous le dire ?

— Eh bien, je ferai de vous une reine.

— Encore ?

— C'est-à-dire une femme à la mode.

Elle ouvrit de grands yeux devant cette perspective, comme les enfants qu'on mène au jardin d'Acclimatation pour la première fois et qu'on met en présence de bêtes inconnues et bizarres, l'autruche, la girafe ou les invraisemblables et délicats flamants roses. Et, répétant ma phrase, elle en laissa tomber les syllabes qui me parurent se briser :

— Une femme à la mode.

Cela ne signifiait rien pour elle. A la Vierge-au-Bois, il n'en avait jamais été question. A Rome, on vit en étranger, comme on veut, hors l'existence hiérarchique et régulière, en toute liberté. Et tel était l'idéal que je lui proposais. Paris, déjà, me reprenait. Je respirais son air chargé de convoitise et de vanité, de grâces acquises, d'autant plus avidement qu'il avait cessé de m'intoxiquer et que j'apportais des forces neuves. Je n'avais pas retenu de mon amour ce qu'il m'apportait : un renouvellement et la paix du cœur. Je voulais, au contraire, lui imposer mes habitudes. Pourtant, devant cette enfant je me rendais compte de l'absurdité de mon souhait. Je m'en rendais compte, mais je n'y renonçais pas. Le trésor que je possédais, je voulais qu'on l'appréciât et qu'on l'enviât. Mon bonheur, pour être moderne, exigeait de la publicité.

Elle détourna la tête :

— C'est impossible. Je ne saurai pas.

Non sans un peu d'impatience, j'insistai :

— Mais si. Cela s'apprend. Tout s'apprend.

— Tu le désires ? Vous le désirez ?

— Sans doute.

— Alors je vous obéirai de mon mieux.

... Le soir, comme la nourrice ne parvenait pas à calmer Dilette en colère, Raymonde voulut endormir l'enfant elle-même. Souvent, au château, elle se réservait ce privilège. En guise de berceuse, elle chanta à mi-voix, sur l'air de *Malbrough*, la romance de Chérubin. Arrivée à la strophe :

> Là, près d'une fontaine,
> — Que mon cœur, que mon cœur a de peine ! —
> Songeant à ma marraine,
> Sentais mes pleurs couler,
> Prêt à me désoler,

fut-ce la tristesse contagieuse du couplet, le souvenir de notre Fontaine-Verte, ou le pressentiment des menaces qui jetaient de l'ombre sur notre amour, elle s'arrêta. J'étais dans la pièce voisine qui communiquait par une portière relevée : j'entendis comme un soupir étouffé. Dilette, réveillée par le silence, cria, et ma femme reprit lentement sa chanson.

*
* *

J'avais choisi, pour la présenter dans le monde, une soirée que donnait Mme de Saunois chez qui je fréquentais jadis assidûment.

Mme de Saunois atteint le sommet de cette élégance qui réclame, pour être réalisée, les artifices de la toilette et de la conversation, leur nouveauté et leur mesure ensemble, et le raffinement de tous les charmes, naturels ou fabriqués. Son âge est incertain, mais son nom et sa fortune ne sont pas discutables. Elle ne reçoit qu'une sélection : c'est pourquoi ses invitations sont si recherchées. Quand toutes les résistances sont abandonnées devant l'invasion cosmopolite et démocratique, elle continue tranquillement à maintenir sa barrière close. Seulement, elle use toute son opiniâtreté sur ce point. Les idées et les mœurs ne sont pas, chez elle, différentes de ce qu'elles sont ailleurs. Elle croirait retarder si elle n'affichait les opinions et les libertés les plus extrêmes. Ainsi elle accepte tous les désordres intellectuels et passionnels, pourvu qu'ils se manifestent dans une société choisie.

Au point de vue qui me préoccupait, son salon était le plus convenable, celui dont je pouvais attendre la plus flatteuse consécration.

Dès notre arrivée, j'avais invité ma femme à s'adresser à quelque grand couturier. Comme

elle y montrait de la répugnance, je passai moi-même avec elle l'inspection de sa garde-robe avant de l'accompagner dans ses commandes.

— Qu'est ceci ? lui demandai-je en indiquant une méchante tunique de laine blanche.

Je n'avais pas reconnu sa petite robe de fiançailles, celle-là même qui produisait un si joli effet de simplicité dans les bois de la Vierge. Mais les effets changent selon les lieux, selon les sentiments aussi. A Paris, ce n'était pas la même chose.

Me devinant, elle rougit :

— Rassurez-vous : je ne la porterai plus.

De la meilleure foi du monde, je repris :

— Il faut la donner à quelque pauvre fille.

La rougeur de Raymonde que je ne m'expliquais pas encore se retira brusquement, et je lui vis les joues décolorées.

— J'ai été pauvre, dit-elle.

— Je désire que vous l'oubliiez.

— Non, laissez-moi ce souvenir. Il me rappellera à l'humilité, si j'étais tentée d'orgueil un jour.

Je compris enfin mon offense ; mais, au lieu d'en solliciter le pardon, je me tus.

Pour la parer, je n'estimais rien assez somptueux et compliqué, tandis qu'elle eût désiré de passer inaperçue. Elle ne tenait pas au succès, car elle ne songeait qu'à me plaire. Fallait-il qu'elle plût à tout le monde, pour m'être agréable par sur-

croît ? Elle obtint cependant que je me contentasse d'une robe de dentelles qui seyait à miracle à son air de candeur. Positivement elle souffrait comme d'un affront des essayages et de ces évaluations du regard, comparables à d'insultantes expertises physiques, que pratiquent les faiseurs réputés avec une si supérieure désinvolture. Que de fois elle tourna vers moi ses yeux suppliants, ses tendres yeux de biche traquée ! Mais je poursuivais mon but de conquête avec une ténacité impitoyable.

Lorsqu'elle eut revêtu la jupe et le corsage qui, sous la légèreté vaporeuse du tissu, précisaient, moulaient le corps, n'en laissaient ignorer aucun contour et semblaient prolonger la nudité de la gorge, elle eut honte de se voir dans la glace et protesta :

— Est-ce possible ? Vous ne voulez pas que je reste ainsi ?

— Mais pourquoi donc ? Vous êtes belle.

— Tout le monde me verra.

Je me mis à rire, quand elle pensait me réserver sa beauté.

Dès notre entrée dans le salon de Mme de Saunois, je sentis se fondre mon plaisir. Une trop longue absence, après la curiosité, avait provoqué l'indifférence ou l'antipathie. Paris se venge de qui le dédaigne. Pierre Ducal était là qui renseignait chacun sur mon mariage. Je crus entendre chuchoter sur mon passage : *la fille de son régis-*

seur. Mais on est prompt à imaginer des propos hostiles dès qu'on a soupçonné la malveillance. Il me sembla qu'on épiait, qu'on guettait ma femme. Sa fleur de jeunesse atteignait trop de maturités en lutte évidente avec le temps pour ne pas lui procurer instantanément des ennemies, et des ennemies rompues à toutes les ruses de guerre à force de rivalités et de compétitions. Il y avait là aussi des jeunes filles qui portaient comme une couronne leur nom et leur fortune, et que j'aurais pu épouser. Non que j'en eusse regret, mais je commettais l'indélicatesse de reconnaître les avantages que j'avais méprisés. Il y avait là enfin une femme qui ne m'était pas étrangère, et dont la présence aurait dû m'être pénible tandis que j'épiais son jugement et l'espérais favorable. Que de petites infamies on découvre dans un cœur d'homme quand on y descend et qui, toutes, prennent leur origine dans sa vanité !

La présence de Pierre Ducal à la Vierge-au-Bois avait proposé à mon attention de mauvais plis sur la robe de ma fiancée. La toilette de Raymonde, cette fois, était impeccable ; mais sa timidité, sa réserve, son demi-effroi se changeaient pour moi en gaucherie. Son pudique embarras devant tant de regards braqués sur elle devenait une contrainte ridicule. Au lieu de l'encourager, je partageai bientôt sa gêne et je lui en voulus.

Mon ami s'était approché de nous. Il mit beau-

coup de bonne grâce à nous saluer. Or, ma femme ne le reconnut pas.

— Je l'avais si peu regardé, me confia-t-elle plus tard, en manière d'excuse. Et comment l'aurais-je vu ? c'était le jour de notre mariage.

Rien n'est plus vexant pour un bourreau des cœurs que de n'avoir pas même été remarqué d'une petite fille. Il nous quitta dignement pour aller porter ailleurs ses hommages et colporter ses perfidies, car je ne doutais ni de sa rancune ni de sa vengeance, et la maladresse de Raymonde me fut une nouvelle cause d'irritation. Celui que je considérais comme un puissant allié à ménager, elle l'écartait du premier coup.

Cependant Mme de Saunois, sollicitée, — sollicitée sans empressement, — avait accepté de chanter une romance de Duparc, une romance ou deux, trois peut-être si elle se découvrait en verve et si on l'applaudissait. Le chant est sa passion, sa manie. Elle ne dispose que d'un filet de voix qu'elle accompagne de pantomimes destinées à propager une illusion d'éclat et de mouvement. Mais ses prétentions artistiques sont démesurées. Elle se fait volontiers qualifier de grande cantatrice mondaine dans les comptes rendus des journaux. On s'en amuse loin d'elle ; mais, quand elle est là, on se pâme. Comment démêlerait-elle l'impression qu'elle produit ?

Sitôt qu'elle eut fini son premier morceau, et la dernière note encore accrochée à ses lèvres, on

se précipita sur elle de toutes parts au risque de l'étouffer, et ce fut une avalanche de compliments, un tribut d'admirations sans réserve. On la comparait sans hésiter à telle ou telle célébrité, étrangère de préférence, ce qui reculait le contrôle. Ne pouvant tout de même vanter le volume, on se rattrapait sur le timbre et, plus encore, sur l'âme du chant, moins définie, plus insaisissable et partant plus commode.

Raymonde, seule, demeurait à sa place, immobile, comme un îlot de vérité battu de toutes ces vagues de mensonges. Après son dernier grand air, Mme de Saunois, entraînant dans son sillage ces enthousiasmes déchaînés, passa devant elle :

— Eh bien ! madame, êtes-vous satisfaite ?

Elle n'avait pas encore assez de tant d'éloges. Il lui fallait obtenir celui-là, d'autant plus savoureux qu'il se dérobait, scrupule excessif ou résistance ? J'attendais la réponse avec angoisse.

— Cette musique est étrange, murmura ma femme. Je crois qu'elle me plaira.

— N'est-ce pas ? et si suggestive ! Elle demande à être bien traduite.

Était-ce clair ? Il ne s'agissait pas de la romance, mais de son interprète.

— Je n'y suis pas accoutumée, reprit-on. Cela viendra.

Et la pauvre petite appela au secours son plus gracieux sourire. Loin de me réjouir les yeux du spectacle charmant de tant de sincérité au mi-

lieu de ces exaltations conventionnelles, je suivis anxieusement Mme de Saunois qui continuait sa marche, majestueuse et outrée. J'entendis qu'on lui disait :

— Elle ne connaît rien à la musique.

Un peu plus tard, comme un pianiste de commande, au talent non consacré encore et partant négligeable, jouait, en intermède, cette sonate en *fa* de Mozart dont les rythmes souples expriment tant de joie saine et neuve, à peine voilée çà et là d'une mélancolie convenable à l'adolescence, tandis que tout le salon jacassait puisqu'il n'y aurait personne, cette fois, à féliciter, Raymonde, attentive, oubliée, oubliant, écoutait gravement le divin poème de jeunesse.

On causait tout haut à côté d'elle. Tout à coup elle parut sortir de son rêve et brusquement elle changea de place. Quels propos avait-on tenus qui provoquaient sa confusion et sa fuite ? Au lieu d'être attiré vers elle par un sentiment de protection, je la blâmais à part moi de se montrer si timorée pour des paroles qu'immédiatement je supposais insignifiantes. Ainsi tout se tournait contre elle dans cette réunion où j'avais pensé l'exhiber et obtenir les suffrages de mes relations.

Bientôt on la délaissa. D'ailleurs une maîtresse de maison, aujourd'hui, ne se prodigue pas en cérémonies de présentation, ne se met aucunement en souci, comme autrefois, du plaisir de

chacun de ses hôtes, leur laisse toute latitude de se distraire ou de s'ennuyer chez elle à leur guise.

Dans le brouhaha qu'avait provoqué la fin du morceau, elle se trouva à l'écart, pendant qu'on circonvenait une femme — jeune ? — à qui je n'avais pas pris garde spécialement et que me désigna le succès, — le succès dont le prestige me ressaisissait. J'interrogeai au passage Mme de Saunois.

— Vous ne la connaissez pas ? Elle est célèbre pourtant. Mme de H..., l'auteur du *Jardin ouvert*, une nouvelle muse.

Il y en a tant aujourd'hui que les spécialistes les peuvent seuls dénombrer. J'avouai mon ignorance qui réjouit ma partenaire :

— Vous la connaîtrez sans retard, ajouta-t-elle. Car elle va nous réciter des vers. Sa mémoire qui est merveilleuse ne s'exerce que sur les siens, mais les a tous retenus, sans exception, pour notre bonheur.

Je confessai sur le même ton de badinage la satisfaction que j'en éprouvais, et je constatai que la muse était déjà intéressante à regarder, ce qui m'attira cette réplique :

— En quoi ?

— Par les contrastes. Elle a la peau brune et des cheveux roux.

— Ils sont teints.

— Sa figure est pâle avec une bouche toute sanglante.

— D'un coup de pinceau.

— Écoutez-la. Elle parle notre langue avec un accent chantant qui n'est pas de chez nous et qui a son charme.

— Sa mère est Italienne et son père Polonais. Aussi exprime-t-elle en littérature l'âme de la France. Son mari, cet excellent H..., l'a rapportée d'un voyage. Mais elle est bien apparentée. J'ai mes renseignements. C'est égal : avec elle mon salon s'ouvre comme son jardin public, et l'invasion commence.

— Quelle invasion ?

— L'étrangère. Allez donc lui faire votre cour. Elle est la coqueluche de tous les hommes.

— Vraiment ?

— Oh ! ne vous vantez pas. Vous irez, comme les autres. Elle fait les concessions nécessaires.

Des *chut* nous interrompirent. Mme de H..., d'un geste souverain, avait élargi le cercle autour d'elle, créé des espaces libres, et, après une recherche apparente d'inspiration, elle préluda.

Je ne suis pas assez expert en poésie pour fixer la valeur de ses vers, et puis tant d'éléments interviendraient dans mon appréciation. La nature divinisée y prenait figure humaine pour se mieux offrir toute à notre convoitise. Une fois de plus, les bacchantes, ayant massacré Orphée, substituaient à ses rythmes sacrés leurs danses frénétiques, leurs rondes désordonnées et sauvages. Mais dans cette voix chaude, flexible et

sonore, dans le mouvement harmonieux qui accompagnait, qui orchestrait le poème, dans tout l'élan de ce corps svelte que l'on devinait brûlé d'ardeur, il y avait un appel au plaisir dont tous les nerfs étaient ébranlés. C'était le retour à la rudesse primitive, au culte de la force et du désir. De le rencontrer dans le salon le plus raffiné de Paris et provoqué avec tant d'artifice par une femme fardée, d'une jeunesse atteinte déjà, personne ne songeait à s'étonner, personne, excepté Raymonde qui, dans la fièvre générale, conservait son calme.

Mme de Saunois l'avait bien prévu. Je n'eus de cesse qu'on ne m'eût présenté à Mme de H..., — la belle Nacha, comme on l'appelait autour de moi, familièrement, ainsi qu'il sied à une gloire établie. A peine daigna-t-elle agréer, d'un signe de tête, mon compliment. Le rouge et la poudre, de près, ne me parurent pas la déparer.

— Vous voyez, me glissa Mme de Saunois en vérifiant sa prédiction.

Car le succès d'autrui ne lui convient guère.

Raymonde n'avait consenti à manifester aucune sorte d'approbation, bien que Mme de H... l'eût fixée intentionnellement. Qu'avaient-elles donc toutes à solliciter son suffrage qui se refusait ? Un seul blâme, quand on le présume motivé, l'emporte-t-il sur les acclamations ?

Dans la voiture qui nous emmenait, nous n'échangeâmes, ma femme et moi, que des paroles

vagues. Mais quand nous fûmes chez nous, comme elle quittait son manteau de soirée, je vis bien qu'elle avait envie de pleurer.

— Ne vous êtes-vous pas amusée ? demandai-je hypocritement.

Elle me répondit avec tant de naïveté :

— Oh ! je n'allais pas là pour ça.

— Et pourquoi donc ?

— Pour que vous fussiez content de moi. Et vous ne l'êtes pas.

— Mais si. Mais si.

Elle ne pouvait se tromper à la mollesse de mes protestations.

— Non, vous ne l'êtes pas. Vous ne pouvez pas l'être. Et moi, je ne saurai jamais.

Je la consolai avec condescendance. Je lui promis de la diriger, de la former. Et quand je l'interrogeai — pourquoi, mon Dieu ? — sur l'impression que lui avait produite Mme de H..., j'obtins, après une hésitation, cette réponse de brusque vivacité :

— Elle est indécente : ne le trouvez-vous pas ?

Nous goûtons si peu la franchise lorsqu'elle contrarie la poussée secrète de nos penchants que je m'offusquai de cette épithète. Commençais-je déjà, dès ce premier contact avec un monde que l'amour avait aboli momentanément, à perdre, ou même à rejeter la claire simplicité que m'avait versée au cœur la petite reine de la Vierge-au-Bois ?

Si les moindres détails de cette fête, les plus insignifiants dialogues me reviennent, c'est qu'en réalité il ne s'y passa rien que d'important. Notre mémoire ne s'encombre pas à la légère. Elle laisse d'elle-même échapper ce qui ne compte pas, ce qui doit couler comme l'eau qui, entre nos doigts, s'échappe. Ce qu'elle retient, nous pouvons longtemps le méconnaître : un jour arrive où nous en apercevons la gravité.

L'effort manqué et la peur de Raymonde dont je me sentais blessé, tant d'instants employés à me détourner d'elle et de son visage véridique pour m'attarder à toute une fabrique de jeunesse et de beauté, cheveux faux ou teints, lèvres faites, éclats d'emprunt, et jusqu'aux puissances naturelles utilisées par l'art dans un but d'asservissement, — en un seul soir, en un seul lieu, j'avais pu voir, groupées, les images de mes erreurs, les causes lointaines et sûres du malheur ou du crime vers lequel je marchais...

*

* *

... Vers lequel je marchais non sans des arrêts ou des retours en arrière. On ne se détache ni vite ni entièrement d'un passé où, par un instinct merveilleux de sécurité, on a trouvé, malgré soi-même, la certitude, la douceur, l'épanouissement. Nos sentiments les plus différents, loin de

s'exclure, acceptent souvent de cohabiter. Ainsi nous entretiennent-ils dans la plus fatale illusion sur leur bonne intelligence avant de nous déchirer.

Si, durant cette période, je repris goût au travail que j'avais négligé trop longtemps, je le dois à Raymonde et à son influence. L'ordre nouveau où j'étais entré exigeait que je ne me contentasse pas d'une oisiveté même heureuse. Pour que cette harmonie créée par l'amour en nous subsiste, il faut que toutes nos facultés soient employées, que notre personnalité se développe entière dans son véritable sens. L'amour unique, s'il aspire à la durée, s'il veut être définitif, a recours à l'équilibre de notre nature et, nous empêchant de nous disperser, il nous restitue le commandement de nos forces.

Par le moyen de quelques flatteries heureuses, elle me poussait à tirer parti des dons qu'elle me reconnaissait. Je rassemblai avec son aide les notes d'un voyage que j'avais jadis entrepris au nord des Indes. Quand je les publiai, j'exprimai le désir de les lui dédier ; mais elle ne put supporter l'impression de son nom.

— Notre foyer n'est à personne, m'opposa-t-elle obstinément.

J'ébauchai aussi quelques statuettes : une *Ronde de fillettes annonçant le printemps*, une *Jeune fille à la fontaine,* inspirée plus directement par mes fiançailles et par ce bassin perdu dans la forêt et que les feuilles à l'automne recouvraient.

Il arrive que nos résolutions les plus désintéressées, les plus normales, tournent contre nous. Mon travail, qui était son œuvre, devait lui être nuisible. On fit à mes ébauches un accueil disproportionné. La critique caresse volontiers ceux dont elle devine le souffle court ; ils n'encombreront pas, leur chemin sera bientôt parcouru, on les peut donc louer sans crainte. Une renommée de salon me fut départie sans retard. J'étais trop accessible aux avantages qu'elle procure pour ne pas les accepter avec allégresse. Dupe de moi-même, je m'étonnai que Raymonde n'en conçût pas plus de satisfaction.

Notre premier conflit vint de l'offre d'un journal illustré qui, à la suite de la petite exposition où des amateurs d'art avaient seuls pu la voir, désirait reproduire la *Jeune fille à la fontaine*. Tout rayonnant, j'en informai ma femme et je fus surpris de sa répugnance.

— On dirait que cela vous chagrine.

— Je vous en prie : refusez votre autorisation.

— Et pourquoi ?

— N'y a-t-il pas un peu de moi dans votre ouvrage ?

— Sans doute.

— Alors, vous voyez bien ; c'est impossible.

— Je ne comprends pas.

— Gardez-moi. Ne me livrez pas. J'ai supporté déjà cette exposition publique : n'est-ce pas assez ?

Il n'y avait pas chez elle que ce juste sentiment de pudeur. Par une intuition d'une extrême finesse, elle se rendait compte des limites de mon talent. Son amour l'avertissait de ne pas me laisser poursuivre ces réputations étendues qui exigent, outre l'élan, une ténacité, une opiniâtreté de chaque jour. Plus tard, j'ai mieux su mesurer en effet la formidable préparation, l'énergie surhumaine nécessitées par l'art quand il aspire à vaincre le temps et, les ayant mesurées, j'ai renoncé.

Cette publicité m'attirait, me fascinait. J'estimais que la susceptibilité de ma femme était singulièrement rétrograde, et même absurde. Ne faut-il pas obéir à la mode ? Or la mode, aujourd'hui, a ses lois et ses rites. Un homme politique, un écrivain, un artiste appartiennent au public qui, naguère, se contentait des danseuses ou des actrices. Et non seulement ils lui appartiennent officiellement et en costume d'apparat, mais en déshabillé ou toilette d'intérieur, et avec eux leur femme, leurs enfants, leurs chiens, leurs chats, leurs maisons de campagne s'ils en ont. On les voit s'étaler complaisamment dans les magazines, sous toutes les formes, seuls ou en famille, et leurs poses avantageuses ou abandonnées sont accompagnées de légendes pour lesquelles un style nouveau s'est créé, un style uniformément poncif. Leur intimité est prise d'assaut. Ils y consentent le plus volontiers du

monde, quand ils ne le recherchent pas par vanité, réclame ou souci de leurs intérêts. Ne les aligne-t-on pas régulièrement sur des albums commerciaux destinés à servir tel ou tel produit industriel ?

Je rencontrais une telle chance et je l'eusse écartée, pour la fantaisie d'une femme trop scrupuleuse ? Était-ce possible ? Qui l'eût fait à ma place ? Je réservai ma réponse et, le lendemain ou le surlendemain, je revins à la charge :

— On insiste beaucoup, vraiment, pour cette reproduction. Demeurerez-vous intransigeante ?

En somme, je pouvais me passer de son consentement et je le lui demandais. N'était-ce pas lui donner une preuve d'affection, de condescendance ? N'était-ce pas, plutôt, l'obliger à céder ? Elle céda, et la *Jeune fille à la fontaine* fut tirée à cinquante mille exemplaires. J'en distribuai moi-même quelques-uns : Mme de Saunois eut le sien, et de même Mme de H... dont l'opinion, toujours lyrique, a du retentissement.

J'avais composé cette œuvre pour elle, pour elle seule. Combien de fois le lui avais-je répété pendant mon travail qu'elle avait si gentiment encouragé ? Et je ne savais pas résister au premier appel public.

J'ai lu que le poète anglais Dante-Gabriel Rossetti, lorsqu'il perdit la femme qu'il aimait, voulut placer à côté d'elle, dans le cercueil, le manuscrit des poèmes qu'elle lui avait inspirés ;

mais plus tard, pour le reprendre et pour le publier, il ne craignit pas de violer sa tombe. Que d'artistes ont ainsi détroussé leurs souvenirs pour les offrir à la foule ! Ils invoquent la gloire quand la vanité, le plus souvent, les entraîne.

Vanité, vanité ! c'est le mobile de tant de vies. Je la préférai au plus grand amour : mon histoire tient là tout entière.

Un peu plus tard, je pus comparer à mon attitude celle de Raymonde. On reconstituait chez Mme de Saunois d'anciennes danses françaises. A son corps défendant et sur mes instances, ma femme avait figuré dans une gavotte. Un journal de modes sollicita l'autorisation de la photographier.

« Si elle accepte, pensai-je, ce sera ma revanche. »

Au fond j'étais certain qu'elle refuserait. Elle refusa, en effet, au scandale des autres danseuses qui ne lui pardonnèrent pas de priver le public de leurs minauderies. La gavotte, dans le journal, fut remplacée par un menuet qui ne comporte que deux personnages, pas un de plus. On évita dès lors de lui confier un rôle de représentation, de crainte qu'elle n'en compromît la publicité si utile, assurait-on, aux œuvres de bienfaisance.

Et moi, j'y voyais un nouvel insuccès.

*
* *

Dès cette époque je m'intéressais aux premières expériences, bien incertaines encore, d'aviation, comme je m'étais jadis passionné pour l'automobile. Elle ne m'eût pas désigné ce champ, mais se serait refusée à m'en détourner. Elle y pressentit une adaptation plus exacte de mon activité qu'un travail de cabinet ne contentait pas, qui avait besoin d'une lutte plus extérieure, plus rapprochée des sports.

— Si je volais, lui demandai-je, vous n'auriez pas peur ?

— Si, j'aurais peur.

— Devrais-je renoncer ?

— Oh ! non, jamais. Votre travail, c'est votre honneur. J'aurais peur, mais je prierais. Une femme peut avoir peur...

Cependant j'abandonnai bientôt des études qui me paraissaient trop problématiques et ne m'eussent point valu un prestige immédiat et sensible. Je ne devais les reprendre que plus tard.

*
* *

On s'abusait, je m'abusais le premier sur l'humilité de ses origines. Je me flattais de l'avoir élevée à mon rang, par une générosité

magnifique, sans chercher à deviner comment un tact si sûr, la délicatesse foncière de l'esprit, une si rare culture morale auraient échappé à la lente formation du temps. Le hasard d'un acte civil m'apprit un jour la très grande ancienneté et la distinction séculaire de sa famille que des revers avaient contrainte à reprendre du service presque aux lieux mêmes de sa fortune passée. Cette découverte me parut presque une atteinte à ma supériorité. Par orgueil je n'y fis devant elle aucune allusion. Elle-même n'y eût pas attaché d'importance, tant elle portait naturellement cette longue suite d'honneur qui allongeait sa grâce comme une tige effilée ajoute à l'attrait d'une fleur.

*

* *

Comme nous rentrions un soir et que la femme de chambre n'était pas là, je formulai ce reproche :

— Vous ne savez pas commander.

— Je n'ai pas voulu qu'elle m'attendît.

— C'est un tort.

— Je sais me servir moi-même.

Que pour son plaisir elle obligeât une servante à veiller, elle ne pouvait l'admettre. Elle préférait tordre elle-même pour la nuit ses beaux cheveux de plusieurs blonds.

*
* *

J'avais remarqué le temps qu'elle passait chaque jour à ses comptes. Il semblait qu'elle eût toujours trop d'argent à sa disposition. Je n'avais pas accoutumé de rencontrer tant de réserve. J'attribuais à une mesquine éducation ce sens admirable de l'économie qui est une des supériorités de la femme française, experte à l'épargne et à l'ordre dans la maison, comme à la charité secrète, tandis que nous est venu d'une foule cosmopolite et campée ce goût de la dissipation, du faste, des réceptions gavées.

— Laissez cela, lui assurai-je. Vous ne savez pas dépenser.

— Je n'ai besoin de rien.

— Justement, il faut avoir beaucoup de besoins.

— Est-ce nécessaire ?

— Sans doute, puisque nous pouvons les satisfaire.

Elle m'associait à ses aumônes qui étaient nombreuses, mais elle résistait à toutes les sollicitations du luxe avec une douceur et un détachement dont je m'offensais. Sans cesse je la poussais à des changements de toilette, et je m'irritais d'une résistance que je ne pensais point rencontrer, dans cette occasion, chez une femme, chez la femme du millionnaire Cernay.

— Ne prenez-vous aucun plaisir à être plus élégante que les autres, mieux habillée, plus remarquée ?

— Aucun plaisir, je vous assure.

— J'aime qu'on vous regarde lorsque vous entrez dans un salon. J'aime que les hommes vous admirent, et que les femmes soient un peu jalouses de vous. C'est un plaisir d'artiste. Mais vous êtes insensible à tout. Vous n'aimez rien.

— Oh ! si.

— Et quoi donc ?

— Vous le savez.

Je ne comprenais pas encore bien toute l'étendue de sa tendresse. Cependant elle ne ressemblait pas à la mienne, et je ne m'aventurai plus à les comparer.

*

* *

Ce qu'elle préférait, c'était rester chez elle, à jouer avec Dilette qui riait du sourire de sa petite maman, à lire une *Introduction à la vie dévote,* les lettres de saint François de Sales à Mme de Chantal (où il engage celle-ci à allumer elle-même son feu le matin sans obliger sa femme de chambre à se lever avant elle pour chauffer son appartement) ou quelque autre ouvrage de piété, ou bien quelques livres de contes ou de légendes comme si elle se préparait de loin à son enseignement maternel. Elle se plaisait encore à des

histoires toutes simples de braves gens, et qui avaient l'air d'avoir été vécues : *Mireille*, ainsi, l'enchanta, et *Geneviève ou l'histoire d'une servante*, et *Dominique*, et *Ramuntcho*, et *Nerte* dont elle avait noté au crayon, sur son exemplaire, ces quatre vers tirés de la bénédiction que le pape adresse sur le bord d'un sentier, parmi les blés mûrs, aux ouvriers des champs :

Ayez la paix intérieure,
Car c'est là la meilleure joie,
Et que vos gouttes de sueur
Deviennent perles de lumière...

Ce genre d'existence-là n'était pas à la mode. Aujourd'hui toutes les femmes, jeunes ou vieilles, s'élancent hors de chez elles dès qu'elles sont harnachées, fuient leur intérieur comme la peste, précipitent leurs automobiles dans toutes les directions : visites, thés, bridges, soirées pareilles à des exhibitions, mariages qui servent de réclame à de grands couturiers, conférences où l'art et l'histoire se vulgarisent, hôpitaux même où elles courent apprendre à soigner les enfants des autres pendant que les leurs, quand elles ont daigné en avoir, sont abandonnés à l'office.

Je l'engageai à les imiter :

— On ne vous voit nulle part. Vous ne sortez jamais. Ne voulez-vous pas sortir ?

— Avec vous ? Avec Dilette ?

— Non, toute seule.

Elle me proposait des promenades au Bois qu'elle connaissait mieux que Paris. Les premiers temps, nous nous y faisions conduire, le printemps venu, presque tous les jours. Quand je m'abstins, elle y accompagna notre enfant. Ces allées qui des lacs vont à la mare Saint-James, et qui ne sont pas très fréquentées, avaient ses préférences. Ce n'était pas la Vierge-au-Bois. Enfin il y avait des arbres.

— Pourquoi tant de relations, mon Dieu ? soupirait-elle presque drôlement, en mettant son chapeau, dans l'espérance fugitive que je renoncerais à l'expédier au dehors.

Et moi, je m'impatientais :

— Ce n'est pas votre faute si nous les gardons.

Alors, au plus vite, elle sortait, pour m'être agréable. Et, si je rentrais avant elle, je m'impatientais de ne pas la trouver là.

*

* *

Pas davantage qu'à la première soirée de Mme de Saunois, elle ne réussissait à imaginer des formules qui satisfassent les chanteuses ou les récitantes de salon. Même si on l'avait émue, la surenchère des félicitations suspendait son

élan. Ses lèvres s'entr'ouvraient pour un compliment dont elle mesurait l'insuffisance : elle rougissait et se taisait. Je crois qu'elle était dans l'impossibilité physique de déguiser sa pensée. On accusait ses dédains, sa froideur, jamais sa franchise. Et je m'affligeais de son silence qu'on jugeait hostile.

— Vous ne parlez pas. Il faut parler.

— Je n'ose pas.

— Dites n'importe quoi.

— C'est cela surtout que je n'ose pas dire.

Ces petits riens que débitent avec assurance de jolies lèvres, elle ne savait ni les prononcer, ni même les entendre.

Je prétendis lui apprendre à causer. Je la menais à ces endroits où l'on choisit des sujets de conversation comme des petits fours chez le pâtissier : les expositions de peintures, les répétitions générales. Elle y éprouvait un malaise invincible à coudoyer ces femmes plâtrées, toutes chevronnées de vie parisienne, qui peuvent plaire isolément, mais dont le rassemblement revêt une sorte de solennelle horreur et dégage ce parfum des fleurs qui se décomposent. Je la supportais au milieu d'elles et tolérais l'injure de cet impur mélange. Droite et un peu guindée, effilée et distante, elle se repliait comme une sensitive. Vaisseaux de haut bord, torpilleurs à l'attaque rapide, et même épaves du monde, de la scène, de la galanterie, ces passantes tout art et tout fard,

flanquées de leur mari ou de leurs protecteurs, paraissaient prendre le large pour mener victorieusement l'opinion. Elles annonçaient bruyamment, comme des oracles, le succès ou l'échec. Et j'étais disposé à accepter leur jugement, sans m'assurer s'il n'était pas aussi frelaté que leur visage. Le lendemain Paris averti saurait à quoi s'en tenir sur la pièce ou le tableau qu'il importait d'avoir vu. Ainsi se feraient ou se déferaient les réputations.

La plupart du temps, quand nous allions au théâtre, Raymonde demeurait immobile, au bord de la loge. Quelquefois elle se renversait en arrière, se reculait comme si elle subissait un contact intolérable. Elle-même ne se rendait pas compte de ces mouvements instinctifs.

— Qu'avez-vous ? lui demandais-je.

— Rien.

— Vous n'avez pas l'air de vous amuser.

— Je ne m'amuse pas beaucoup, en effet.

— Cette pièce vous déplaît ?

— Oh ! comment me plairait-elle ?

— Cependant c'est de l'enthousiasme dans les couloirs, pendant les entr'actes. Tout le monde s'accorde sur la louange.

— Je ne suis pas comme tout le monde. Excusez-moi.

Que de fois nous échangeâmes un dialogue à peu près semblable ! Le drame ou la comédie qui en étaient l'occasion changeaient : nos mots, à

nous, restaient à peu près les mêmes. Je revois son geste machinal. Devant nous, sur la scène, une femme poursuivait, tourmentait, accablait son mari de sa passion sensuelle ; une autre, honnête jusque-là, se donnait en un instant à un inconnu qui se trouvait être un escroc ; une troisième volait afin de se procurer des toilettes destinées à mieux exciter le désir conjugal : toutes, vaporisant les spectateurs d'une odeur d'alcôve, nous étaient représentées comme des héroïnes de l'amour, et à ce titre le public, les nerfs secoués, les applaudissait frénétiquement.

— Elles aiment ; tout est là, disait-on autour de nous.

Elle hochait la tête, comme si tout n'était pas là. Un soir, surexcité par l'exaltation générale, sans résistance contre ce courant magnétique qui vient d'une foule électrisée, j'insistai pour soutenir les théories à la mode au sujet d'une pièce dont l'héroïne, une jeune fille, s'offrait dans un élan de passion au mari de sa sœur.

— L'amour, le vrai amour, écarte la morale, piétine la souffrance, oublie tout ce qui n'est pas lui. Cela a sa beauté, ne trouvez-vous pas ?

— Ce n'est pas aimer, murmura-t-elle

Je repris aussitôt mon panégyrique :

— L'amour, le vrai amour, dans son magnifique déchaînement, va jusqu'à la faute, et même jusqu'au crime.

Elle répéta :

— Ce n'est pas aimer.

Surpris de sa résistance, j'interrogeai :

— Qu'est-ce donc qu'aimer, selon vous ?

— Selon moi ? Oh ! je ne sais pas. Ne me demandez pas cela.

— Mais si. Il faut prendre l'habitude d'exprimer ce qu'on éprouve, Raymonde. C'est tout l'art de la conversation.

Elle hésita. Je vis ses lèvres remuer, trembler un peu. Elle secoua la tête et tout d'un coup elle se décida :

— Vous souvenez-vous d'être entré quelque soir dans une chapelle ?

— Oui, avec vous.

— Une chapelle sombre, éclairée seulement par la lampe du tabernacle. Il me semble que notre cœur est ainsi.

— Notre cœur ?

— Oui. Le cœur, c'est bien obscur, bien inconnu. Mais la lampe qui brille dans le sanctuaire, c'est notre amour. Il est là, qui veille et prie. Aimer, c'est voir plus clair en soi, c'est retirer de l'ombre nos actes et nos pensées. On ne retire pas de l'ombre les fautes et les crimes. Puisque c'est de la lumière, aimer, c'est donc désirer d'être meilleur...

Et presque bas, comme pour elle-même, elle ajouta :

— Moi, plus j'aime, moins je puis faire le mal.

Quand l'aurait-elle fait ? Mais quand n'avait-elle pas aimé ?

Rarement elle avait parlé aussi longuement. La flamme qui veille et prie resplendissait dans ses yeux, sur tout son visage. J'aurais dû l'adorer pour cette leçon d'amour, pour cet ineffable aveu de tendresse. Que j'étais loin du théâtre, du monde et de leurs faussetés ! L'air des bois de la Vierge me rafraîchissait soudainement. Je buvais à ces sources de la jeunesse qui ont en elles une vertu de purification.

Le rideau se releva. Et de nouveau la grande vague des sophismes et des erreurs, de la folie érotique et du désordre passionnel déferla, roula sur le public, le submergea. Je crois bien que dans toute la salle elle ne rencontrait guère que ce front lisse de jeune femme contre lequel elle venait vainement buter et se briser. Ce spectacle, je n'en distinguais pas la beauté.

Et moi, de nouveau, je m'abandonnai au fil de l'eau. Et peut-être pensais-je, revenant sur une minute de douceur : « Elle est gentille, mais un peu niaise encore. Ces passions dévastatrices qui emportent tout, elle ne les connaît pas. On peut comprendre ce que jamais on n'éprouvera. Mais elle a des œillères et ne veut pas voir en dehors de sa petite vie toute droite... »

Et de bonne foi, j'osais penser : *sa petite vie...*

*

* *

Ce même soir, ou un autre semblable, comme nous revenions dans l'automobile, elle me demanda tout à coup :

— Est-ce vrai ?

— Mais quoi donc ?

— Qu'il y a des femmes, des jeunes filles comme celles qui sont sur la scène ?

— Sans doute, il y en a, et de pires. Que vous êtes enfant !

— Ah ! fit-elle.

Elle ne dit plus rien. Mais l'ampoule électrique qui l'éclairait me révélait son air malheureux. Elle ressentait une peine profonde à apprendre l'existence réelle de tant de coupables.

*

* *

Les romans en vogue, que je laissais à dessein dans sa chambre pour l'inviter aux lectures à la mode, lui inspiraient le plus souvent une pareille répulsion. Elle ne retenait pas les noms des conteurs, si vite destinés à l'oubli. La beauté littéraire, pour elle, ne s'isolait pas de la beauté intérieure. Ces charmants livres modernes où la jeunesse nous est présentée bondissante comme un animal en liberté, où le plaisir court sans redouter les atteintes du temps ni de la mort, où l'esprit même est

devenu charnel, elle les ouvrait, les commençait et ne les finissait pas.

— Pourquoi ne pas finir ?

— Mon cœur n'y est pas.

— On ne peut pas toujours peindre votre cœur.

— Que voulez-vous ? c'est si difficile de lire quand on ne retrouve rien de soi.

Sur son guéridon, je pris un des volumes dédaignés :

— Est-ce écrit ! Voyez ces jolies phrases.

— Oh ! me répondit-elle, un mannequin aussi porte de jolies robes. Elles n'iront jamais mieux. Je préfère qu'il y ait dessous quelque chose de vivant. Vous rappelez-vous ma robe de noce ? Elle ne m'allait pas trop bien. Mais je vous aimais tant...

*

* *

A cette époque-là on jugeait à Paris une étrangère qui avait fait assassiner son mari par son amant et qui avait dénoncé celui-ci pour s'en débarrasser et recommencer avec un autre une vie nouvelle. Une auréole de fatalité l'entourait : on ne l'approchait pas sans l'aimer, et l'aimer, c'était perdre le sens de l'honneur et de l'humanité. Enfin, elle avait des mains admirables, d'autant plus belles qu'on les regardait avec soin pour y chercher des traces de sang. Elle parut devant ses juges avec une grâce, un gazouillement d'enfant

inconsciente qui charmèrent tout le monde. Avant de parler, elle se dégantait. Ce fut de bon ton d'aller aux assises subir l'enchantement de sa voix, le prestige d'un visage dont les flétrissures mêmes étaient célébrées comme des ravages passionnels, des décorations amoureuses, et guetter comme une proie les instants d'émotion, car nos nerfs, chaque jour, ont besoin d'être tordus. Le soir du verdict, nous dînions chez Mme de Saunois. Il ne fut question que de l'accusée. Mme de H... lui décerna ce brevet :

— C'est une créature si exceptionnelle, si séduisante. Elle dépasse la commune mesure avec tant d'aisance, et toutes ses audaces se traduisent en beauté.

Chacun d'approuver, quand un convive eut l'idée de s'adresser à Raymonde qui était sa voisine :

— Et vous, madame, votre avis ?

— J'espère que ce n'est qu'un monstre.

Les femmes qui étaient là me regardèrent. Visiblement elles me plaignaient d'avoir uni mon sort à celui d'une personne aussi mal affranchie de tous les vieux préjugés.

Et ce blâme qui m'était infligé en société m'irrita.

*

* *

A force de la voir rebelle à nos formes d'art, à nos opinions courantes, je m'habituai peu à peu

à la croire insensible. Ainsi le voulait sa réputation. Ses lectures s'éloignaient trop des lectures recommandées par le succès pour que je leur accordasse de l'importance. Au théâtre, rien ou presque rien ne parvenait à lui plaire. L'éclat d'une interprétation inusitée me la fit conduire un soir à *Polyeucte*. Je ne songeais pas à la pièce, mais aux comédiens. N'est-ce pas l'usage ? Leurs noms, inscrits en lettres de feu, n'écrasent-ils pas ceux des auteurs et les titres mêmes des pièces sur la façade des salles de spectacle ?

Dans notre loge, comme je soulignais de mes remarques le jeu du vieil et considérable acteur qui jouait Polyeucte, je fus surpris de n'obtenir aucune réponse. Je fixai plus attentivement Raymonde. De ses yeux extasiés coulaient des larmes qui descendaient sur les joues, mais elle ne savait pas qu'elle pleurait. Sur l'arène du Colisée d'où l'on nous montrait la porte des morts, je l'avais déjà surprise ainsi. Pauline écartait l'amour de Sévère et son propre amour. Pauline recevait en plein cœur la flèche divine de la foi. Tout le pathétique de l'ardent chef-d'œuvre se condensait, se spiritualisait sur le visage de ma femme que la force de l'émotion pâlissait.

Quand le rideau fut baissé, je lui expliquai son exaltation à elle-même :

— Monroy, lui dis-je, a été sublime.

N'étions-nous pas venus pour ce comédien ? Elle me demanda :

— Quel rôle tenait-il ? Je n'y ai pas pris garde. Toute donnée à la tragédie, elle avait remis naturellement l'interprète à sa place.

*
* *

Un Vendredi-Saint elle m'emmena à Notre-Dame pour y entendre le sermon sur la Passion.

Avec avril le printemps était venu. La lune, quand nous arrivâmes, montait vers le plein ciel, juste au-dessus des tours de la vieille cathédrale que baignait la nuit bleue, la nuit toute pure. Il y avait tant de monde à l'intérieur que nous ne pûmes gagner le banc d'œuvre. A grand'peine je me procurai une chaise pour elle, et nous restâmes dans le fond, au milieu de la foule.

La voix du prédicateur, qui m'avait paru grêle en entrant, nous parvenait distincte, insistante, puissante même. Elle portait en elle la générosité d'un cœur qui se dévoue jusqu'à l'épuisement. Elle se répandait jusqu'au bout de l'immense vaisseau dont l'extrémité se perdait dans une ombre qui occupait aussi les bras du transept et le sommet de la voûte, de sorte que la partie lumineuse de l'église était comme menacée de toutes parts par les ténèbres.

Nous entendîmes l'épisode du Jardin des Oliviers. Les disciples s'endorment pendant l'agonie de Jésus. Ainsi, autour de nous, en nous, la vie

morale d'autrui, la nôtre agonisent, et nous dormons. Plus tard, trop tard, quand je me réveillai de mon cruel sommeil, avec quelle amertume je devais me rappeler cet inutile avertissement !

Nous assistâmes successivement à toutes les autres lâchetés : lâcheté du fonctionnaire, du juge, de la foule, lâcheté des amis. La vérité du caractère humain resplendit dans les Évangiles. Comme on tâte ses poches quand on entend crier au voleur, devant cette série de reniements chacun pouvait chercher les siens, et les trouver. Moi seul, peut-être, n'accordais à cette cérémonie qu'une curiosité d'amateur.

A côté de nous, un marchand de journaux dont le cri s'était arrêté à la porte et qui s'était faufilé à travers quelques rangs jusque-là, demeurait, sa pile de numéros sous le bras, subitement captivé. C'était la mort du Juste. Il eut un long sanglot d'indignation et de pitié, quelque chose comme un hurlement brisé, étendit en avant, dans un geste involontaire, son bras libre, puis il partit pour continuer sa tournée. Au dehors, il essaya d'annoncer son journal, mais l'émotion le tenait encore à la gorge. Un instant il s'était offert à Dieu. Cet instant-là, je ne l'ai pas connu ; cette offrande, je ne l'ai pas faite. Mon tour était venu d'être insensible.

Quand nous sortîmes, la lune, détachée des tours, planait en plein ciel. Si bleue, si pure, la nuit claire enveloppait la sombre cathédrale.

Rangés sur un côté de la place, les automobiles commencèrent de trépider. Leur assemblée paraissait étrange au pied du vieux monument noir. Nous trouvâmes enfin notre voiture.

— N'est-ce pas que c'était beau ? me dit tout de suite Raymonde.

J'en convins sans enthousiasme, par courtoisie, au lieu de descendre en moi comme j'y avais été invité. Pour la seconde fois en peu de temps je la surprenais toute frissonnante. Cependant je persistais à croire à son indifférence, tant sa réputation était bien établie. Quand on tient au jugement du monde, comment apprécierait-on son foyer contre tout le monde ?

*

* *

Ces désaccords, ces difficultés à se rencontrer, quand l'un n'aspire qu'à jouir du succès et de tout l'attrait de la modernité, tandis que l'autre a gardé intacte sa sensibilité native et religieuse, n'empêchent pas forcément une entente favorisée par cette plus grande souplesse de vie commune que la fortune autorise. Tant de ménages, s'ils réfléchissaient, seraient surpris de leur désunion. On se contente de l'à peu près que dissimule, par surcroît, une volontaire ignorance.

Pourtant on ne met pas impunément à nu les racines d'un arbre dont le destin est de croître et de durer. La terre qu'on lui retire ne lui manque

pas d'abord. Il continue de verdir et de fleurir. Longtemps, par les temps calmes, il maintiendra son apparence décorative. Vienne un vent d'orage et, sans liens avec le sol, brusquement, comme le mât d'un bateau désemparé sur l'eau mouvante, il sombrera. Après l'avoir préparée, on s'étonne de sa chute. Ainsi je mettais à nu les racines de notre amour. Je lui ôtais toute protection avant d'appeler la tempête.

Ces *riens* si importants, si graves, que j'ai énumérés avant d'en venir, précisément, à la tempête, me détachaient d'elle peu à peu. C'était bien un déracinement. Repris par ce désir si impérieux de briller qui ne tolère pas les empiétements de l'intimité, qui exige la soumission à l'état d'esprit général dont on quête l'applaudissement, je me détournais de plus en plus de l'influence de Raymonde que j'estimais rétrograde et étroite.

Elle m'accompagnait sans murmure partout où je ne craignais pas de l'entraîner. Je lui infligeais des spectacles sans retenue, des voisinages avilissants, tels que notre société les supporte, quand elle ne les recherche pas. Elle n'était pas, comme je l'avais souhaité, elle ne pouvait pas être une femme à la mode.

Elle ne pouvait pas. Une lutte émouvante se livrait en elle entre son amour pour moi et sa nature toute droite, incapable de se plier, dont la distinction était de tous les temps, mais n'arrivait pas à se modeler sur notre temps. Cette lutte, j'y

assistais sans même la remarquer. Elle commençait néanmoins de l'user. Un fond de santé rustique résistait ; rien ne transparaissait au dehors d'un épuisement dont l'origine, j'en suis sûr, remonte à cette date, rien sauf un peu de maigreur, mais la maigreur était bien portée ces années-là. Ah ! ceux dont la vie morale est le grand levier des actes quotidiens, à qui la foi dans une idée, dans un sentiment, dans un amour est aussi nécessaire que la respiration ou l'alimentation, quand cet amour, ce sentiment, cette idée sont atteints en eux, longtemps à l'avance ils se savent touchés par la mort et, si elle les approche, toute résistance est brisée.

La première atteinte chez Raymonde se manifesta par une diminution de gaieté. *Je n'y ai pas pris garde et je m'en souviens.* Il y a dans notre passé toute une part que nous négligeons, mais qui n'a pas consenti à disparaître. Elle se livrait avec sa fille à des éclats de rire sans cause, comme on s'y abandonne dans l'insouciance et la paix du cœur. Quand elle tenait l'enfant sur ses genoux et lui prodiguait les agaceries, elle ressemblait à ces madones qui ont tout au plus l'air de sœurs aînées. Peu à peu ces beaux rires clairs s'espacèrent, s'amoindrirent, se fêlèrent. Dilette même s'en aperçut, et je négligeais de m'en apercevoir quand la pauvrette cherchait encore, comme des jouets cassés ou disparus, ces explosions de joie.

Elle ne goûtait que les plaisirs innocents et je

n'en avais pas à lui offrir. Ceux-là mêmes qui étaient les plus doux, j'y introduisais, comme un poison secret, cette recherche perverse des sensations qui remplit d'étonnement, de gêne ou de pudeur douloureuse un cœur simple et ingénu, ignorant de nos complications.

L'expression que je lui avais vue lorsque je la rencontrai dans le bois de la Vierge un premier mai et que ma présence inattendue lui fit rebrousser chemin, ou le jour de mon aveu d'amour au château, ou le soir de l'une de nos dernières promenades avant la naissance de notre fille, cette expression de peur, voici que je la retrouvais, comme une revenante, sur son visage. Mais je n'y attachais plus d'importance.

*
* *

Elle m'a confessé plus tard que, durant cette période où elle tentait de se conformer à mes goûts, elle ne rendait pas une de ces visites à quoi j'attribuais du crédit sans réciter une petite prière dans l'escalier ou l'antichambre pour demander à Dieu un peu de courage. Et de même, quand nous recevions...

C'était pour elle un grand tourment de supporter cet usage du baisemain qui s'est à nouveau répandu. Son bras pendant le long du corps, il fallait l'aller chercher. Elle ne subissait jamais sans

un frémissement qu'elle tâchait de son mieux à réprimer, n'y parvenant pas tout à fait, un contact qu'elle n'avait pas autorisé ; surtout chez elle, quand elle était dégantée...

*
* *

Nous en étions là, elle de sa détresse croissante et de son isolement, moi de l'énervement où me jetaient mes ambitions mondaines échouées, et de la substitution de ma vie personnelle à notre vie commune, lorsque mes espoirs abandonnés me revinrent à la suite d'un revirement inattendu.

Pierre Ducal qui, jadis, m'avait appris l'art d'évoluer avec aisance dans les salons les plus disparates, Pierre Ducal dont j'avais escompté l'appui et qu'un oubli de ma femme avait suffi à écarter, cherchait visiblement à se rapprocher de nous. Il atteignait alors l'apogée de la seule gloire qui l'eût jamais tenté. Svelte, la tournure mince, le visage complètement rasé et d'un teint de bile qui, le soir, pouvait passer pour de la pâleur, apprêté de corps, musqué d'esprit, fringant d'allure, il visait d'autant mieux à éblouir qu'il était talonné par la frayeur de l'âge. Un temps — prochain — viendrait où il prendrait sa place dans la catégorie fanée et fripée des vieux pages à la retraite qui furent beaux et continuent de s'habiller et de se tenir comme s'ils l'étaient encore, paladins touchants

et un peu comiques d'une cause perdue, celle de leur jeunesse. Clairvoyant, il devinait le sort qui l'attendait. Mais cette clairvoyance diminue à mesure que le danger augmente. Ou plutôt la menace est déjà exécutée que l'on continue de la croire suspendue. Avant ce naufrage il utilisait avec une hâte angoissée tous les agréments de la vie : jamais plus que dans cette période je ne le vis séduisant et brillant. Jamais il ne jouit d'un tel prestige, jamais ses mots, ses jugements, ses ironies ne furent aussi recherchés, n'exercèrent une telle action.

J'attribuai l'heureux changement de Ducal au regret de notre ancienne amitié. Il devint bientôt notre familier. Il nous accompagnait aux courses, au théâtre, et nous commençâmes de le rencontrer dans la société où nous allions, et qui était moins tapageuse, mieux composée aussi, que celle que, d'habitude, il fréquentait. Malgré moi j'avais subi, dans le choix de nos relations, l'orientation de Raymonde.

Cependant j'appréhendais l'effet que ne manqueraient pas de produire sur notre arbitre mondain les jugements gothiques de ma femme. Les premières fois, cette appréhension me mettait au supplice. Bientôt je fus rassuré. Pierre Ducal s'émerveillait de tant d'originalité que Paris n'avait pas entamée. Loin de s'en amuser, comme je le craignais, il sollicitait des appréciations qui le déconcertaient, mais qu'il ne tournait pas en ridicule et

que même il essayait de comprendre. L'intérêt tout nouveau qu'il prenait à la conversation si réservée de Raymonde, celle-ci ne pouvait qu'en bénéficier. On ne tarderait pas à rectifier sa réputation de sauvagerie, de provincialisme suranné. J'entendais autour de moi des échos favorables : l'opinion de Pierre Ducal pesait d'un tel poids !

— Nous voyons bien souvent votre ami, me fit un jour observer ma femme.

Je lui en exprimai mon contentement. Mais à partir de cette réflexion elle me parut, quand il était là, plus contenue, plus froide qu'elle ne l'avait jamais été, si bien que je lui en témoignai de la surprise et du déplaisir :

— Vous n'êtes guère aimable pour lui.

— Oh ! trouvez-vous vraiment ? Pourquoi le serais-je davantage ?

— Il est mon ami.

Une objection lui vint-elle aux lèvres ? Elle rougit et se tut.

J'avais en elle une absolue confiance. Malgré l'obscur travail qui avait peu à peu miné ma tendresse, je ne l'aurais pas effleurée d'un soupçon sans me mépriser moi-même. Elle me paraissait d'ailleurs si peu susceptible d'attirer, de retenir l'attention d'un homme à la mode comme l'était Pierre Ducal. Je ne voyais, je ne pouvais voir dans ces assiduités que la chance singulière d'un enseignement qui suppléerait le mien au moment où je renonçais à le continuer. Enfin, mon ami, sans

doute un peu décontenancé, la traitait avec un respect et des égards qui contrastaient avec l'insolence dont il usait habituellement auprès des femmes. Je lui en savais gré et je m'en amusais ensemble.

C'était le temps où les jours s'allongent, où l'on hésite à allumer les lampes avant le dîner, tant il semble que le couchant suffira : le crépuscule est si attrayant qu'on recule l'instant de le troubler avec de la lumière. Quand je rentrai de mon cercle, ce soir-là, je ne découvris pas tout d'abord ma femme au salon. Je savais qu'elle goûtait assez cette heure incertaine. Je l'appelai : elle ne répondit pas. Je tournai le bouton de l'électricité, et je la surpris désemparée, presque étendue sur un canapé, la tête cachée dans les mains, le corps tout secoué de sanglots. J'écartai les doigts et je trouvai une figure bouleversée qu'elle voulut aussitôt recouvrir.

— Mon Dieu ! lui dis-je, qu'avez-vous ?

Elle essaya de me résister :

— Rien, rien, ne me regardez pas.

— Je vous en prie, je dois le savoir.

Brusquement, sans se relever, elle répliqua :

— J'ai chassé M. Ducal.

Je répétai dans ma stupéfaction, comme si elle avait accompli un acte extraordinaire, un de ces actes qu'on n'ose pas accomplir :

— Chassé Ducal !

Le rayonnement qui émanait de son amour dissipait tout malaise qu'aurait pu provoquer le

sentiment d'un danger qu'elle aurait couru. Mon honneur n'étant pas en cause, la scène que d'un mot elle évoquait m'apparaissait tout autrement. Si pénible qu'en soit l'aveu, je dois noter ici la méprise qui lui causa tant de mal. Cette scène m'apparaissait comme un ébranlement inopiné de tout l'échafaudage de notre réputation mondaine. Ah ! si j'avais douté de Raymonde, sans doute ne me serais-je pas arrêté à de si mesquines craintes ! Ducal éconduit, congédié, jeté à la porte, poursuivrait contre nous sa vengeance. Il nous accablerait de ses sarcasmes, de ses pointes empoisonnées qui s'enfonçaient dans la réputation de ses victimes comme des flèches dans la chair, et les mois qu'il avait passés dans notre intimité lui fourniraient des armes. Pourquoi Raymonde avait-elle si démesurément grossi un incident sans gravité ? Ne savait-elle pas, n'avait-elle pas constaté que dans notre monde les hommes faisaient la cour à toutes les femmes ? A quoi bon ces soirées, ces toilettes, ces décolletages, ces spectacles, ces sujets de conversation, si le désir qui est leur unique objet ne doit jamais s'exprimer ? Les hommages trop pressants de Pierre Ducal, n'aurait-elle pu les écarter en douceur, avec cet art qu'elles ont de soigner et de guérir les blessures dont elles sont la cause inconsciente ou volontaire ? A quoi sert d'être femme, si l'on ne sait pas utiliser son charme, aménager sa latente coquetterie ? Où elle voyait une injure, rassuré, sans inquiétude

réelle, je n'apercevais qu'un ennui. Et je pris la chose à la légère :

— Petite, petite, quand serez-vous raisonnable ?

Elle ne s'était pas encore redressée. Pendant la courte indécision qu'avaient répandue en moi ces réflexions, elle était demeurée pelotonnée, toute réduite et comme écrasée sous le poids d'un grand désespoir d'enfant. A ces mots, elle dégagea son visage. Je m'explique maintenant ses moindres gestes, ses moindres attitudes. J'ai reconquis sur le passé ce qu'elle fut, intégralement. Elle se cachait parce qu'elle avait honte. Le seul fait d'avoir entendu des paroles qu'elle ne voulait pas entendre, qui avaient dû être prononcées avec cette habileté dont les audaces calculées ne se mesurent qu'après, l'atteignait comme une souillure. Elle se jugeait outragée par la déclaration qu'elle avait subie, dont elle avait peut-être mis du temps à saisir le sens, tant elle était immaculée et ignorante. Ma présence même lui semblait pénible, parce qu'elle se sentait chargée de la convoitise d'un autre, et que cette pensée lui était insupportable. Je revois ses yeux agrandis et fixés sur moi, ses yeux si limpides, ses yeux où je pouvais lire de l'épouvante.

— Qu'avez-vous dit ? murmura-t-elle. Je ne vous comprends pas, je ne comprends pas.

J'eus l'intuition, un instant, que je suivais une mauvaise direction. Je m'approchai, me penchai

et voulus la prendre dans mes bras. Elle me repoussa toute tremblante.

— Ne me touchez pas. Ne me touchez pas encore.

Ce cri d'effroi résumait la répulsion qu'elle éprouvait pour elle-même, la délicate douleur de ne plus se savoir inaccessible et indésirable pour tout autre que pour son mari. Il ne pouvait revêtir une autre signification. Mais, devant cet éloignement subit, j'imaginai qu'elle avait dû repousser une entreprise physique dont je ressentis aussitôt la fureur.

— Il ne vous a pas touchée? demandai-je précipitamment.

— Oh ! fit-elle en étendant les mains.

Cette seule supposition la froissait. Ainsi je ne trouvais rien de ce qu'il eût fallu pour lui rendre la foi en elle, pour la libérer de toute cette amertume qu'un autre avait versée dans son cœur. Et je voulus prendre un ton léger pour l'admonester paternellement sur l'importance qu'elle attachait à un événement si minime :

— Mais, oui, petite, ce n'est pas si grave. Quel crime a donc commis ce maladroit de Ducal ?

Je me contentai de le qualifier de *maladroit !* Comme elle se taisait, j'insistai. Elle se laissa arracher les réponses.

— Il a... il a osé... me le dire...

— Quoi donc ? Oui, je devine, mais comment vous l'a-t-il dit ?

— Je ne sais pas. Il parlait en général. Je ne voyais pas où il voulait en venir. Il disait qu'on est si rarement heureux, qu'on ne peut pas l'être si l'on n'est pas aimé...

Il l'éclairait sur elle-même, le misérable, avant de lui offrir des consolations. Et peut-être souffrait-elle autant du secret de sa vie découvert que de l'insulte imméritée. Plus tard, du moins, je l'ai pensé. Mais j'avais décidé d'éviter les éclats et d'amoindrir une aventure que j'estimais si peu compromettante :

— Allons, allons, repris-je avec désinvolture, ce n'est pas la peine de nous fâcher. Pierre Ducal a joué son rôle d'homme, et bien mal puisqu'il vous a mise dans cet état. Vous l'avez rudoyé et chassé : n'est-ce pas exagéré, mon amie ? Ne suffisait-il pas qu'il connût sa sottise ? Il est intelligent, il n'aurait pas recommencé. Il nous tenait compagnie fort agréablement, et l'on ne s'ennuyait pas quand il était là. Paris n'est pas la Vierge-au-Bois. Il vous arrive de l'oublier. On y est très civilisé, et j'ai déjà remarqué que vous prêtez à notre vie de société le sens que vous accordiez à la solitude. Ce n'est pas cela du tout. Et tenez, une jeune femme a mille moyens de se protéger, sans se gendarmer ni pousser de hauts cris. Très peu s'en servent, mais toutes les connaissent. On n'a pas l'air d'écouter, on plaisante, on sourit, ou même l'on rit franchement ; on remet au pas l'indiscret avec un mot d'esprit, un coup d'éventail sur les doigts. Les hommes

n'insistent guère ; ils n'entreprennent pas des sièges inutiles, surtout aujourd'hui où l'on est si pratique et si pressé. Mais, que diable ! on ne jette pas à la porte des gens qui, après tout, ne vous veulent pas de mal. Qui recevrait-on, si l'on adoptait un pareil système ? Je vous assure qu'il faut vous former.

Je n'étais pas très fier de ce petit discours improvisé. Adressé à l'une de ces honnêtes femmes d'aujourd'hui, qui ne craignent pas de jouer avec le feu, qui se sont exercées à l'escrime amoureuse même avec la ferme intention de ne jamais aller sur le terrain où l'on va toujours un peu malgré soi, il eût été approprié. Ou, du moins, il n'eût pas détonné. On s'en serait amusé en famille, comme de l'un de ces jouets qui simulent les armes de guerre et sont inoffensifs. Mais il impliquait une incompréhension absolue du cœur de Raymonde. Chaque mot sur elle devait faire blessure, chaque parole lui devait paraître ignominieuse et déloyale.

Pendant que je parlais, elle me regardait, elle me regardait. Ses yeux grands ouverts brûlaient d'une telle ardeur que je sentais sur moi leur regard. J'aurais désiré qu'elle les fermât, tout au moins qu'elle les baissât, ne fût-ce qu'un instant, car leur éclat m'incommodait. Tout le sang de ses joues s'était retiré peu à peu. Mortellement blanche quand j'eus fini, elle m'inquiéta. Comme elle gardait le silence, je repris, un peu ennuyé :

— Vous ne dites rien. Ce Ducal expliquera notre brouille à sa façon. Pourquoi ne répondez-vous pas ?

Elle se redressa péniblement et murmura :

— Je suis fatiguée. Permettez-moi de me retirer dans ma chambre.

— Ne voulez-vous pas que je vous accompagne ?

— Je préfère être seule.

Elle glissa comme une ombre. Sur le seuil, elle se retourna pour ajouter d'une voix à peine distincte :

— Si j'ai eu tort de chasser votre ami, pardonnez-moi.

— Mais non, mais non, m'écriai-je, ce n'est pas cela.

Elle disparut. Allait-elle se donner en victime ? J'eus un geste d'agacement pour le désagrément que j'éprouvais. Je me sentais en quelque sorte diminué, comme autrefois quand j'avais proposé à la pure jeune fille de la Vierge de partir avec moi, et qu'elle n'avait même pas saisi le sens de mon offre. N'avais-je pas commis la lâcheté d'injurier à nouveau un petit être qui se confiait à moi, qui réclamait mon appui ? Et comme autrefois je me souvins de cet oiseau que j'avais recueilli dans mes mains et dont je sentais la vie chaude, la vie chaude qui s'en allait : ne l'avais-je pas serré trop fort au lieu de le caresser ?

J'aurais dû la suivre, ne pas la laisser s'isoler. Et je restai là, énervé, mécontent de moi-même.

Au dîner, elle occupa sa place sans un mot d'explication. De nouvelles paroles tombèrent sur cet incident, comme des pelletées de terre sur un mort. Il n'en fut plus question entre nous. Elle se retira de bonne heure dans la soirée, et son départ me soulagea. Le cigare que je fumai me parut exquis. Au dehors, la nuit déjà tiède annonçait le printemps.

Ce même soir fut pour elle, je l'ai su, une agonie. Comment son amour n'y sombra-t-il pas ? N'avais-je pas achevé de le détruire en elle ? L'amour ne dépend pas de son objet, mais du cœur qu'il habite. Il en reçoit le sang et la force de vie. Celui de Raymonde était né immortel.

Peu de jours après, je rencontrai Pierre Ducal. Je le savais très combiné, parfaitement maître de ses mouvements. Il s'avança vers moi, la main tendue. J'eus la tentation de la refuser : pourquoi n'y cédai-je pas ? J'acceptai cette main offerte. La trahison commencée était par là consommée.

Supposa-t-il que j'ignorais sa démarche ? Il s'arrangea pour déposer des cartes, puis simuler une absence. Il évitait ainsi une rupture officielle de nos relations, ou m'en laissait l'initiative. Les échos de sa rancune que je redoutais ne parvinrent pas jusqu'à moi. Je n'attendais pas qu'il se vantât d'un échec, mais tant de voies sont ouvertes à un homme aussi répandu et qui veut nuire. Or, il ne parlait de nous qu'avec sympathie. Et l'on discutait avec étonnement sur le changement qui

s'opérait en lui et l'inclinait tout à coup vers la solitude.

Comment ce mondain autoritaire, vindicatif, cynique même et dépourvu de toute délicatesse, s'était-il ainsi transformé ? Il faut que j'en convienne ici. Ma femme lui avait inspiré un culte inconnu qui, rendu au respect, dura dans le silence. Il n'avait sans doute pas rencontré de créature d'une telle idéalité. Son attitude, sa retraite prolongée, ses façons nouvelles, me le donnent à penser clairement.

J'éprouve une honte suprême à songer qu'il me devança peut-être dans l'amende honorable que je devais rendre un jour à Raymonde...

*
* *

Le printemps n'était guère avancé quand elle me demanda de la laisser partir pour la Vierge-au-Bois. Je lui objectai le froid, le manque de confort. Paris me retenait par mille liens. Mais Paris ne convenait pas à sa santé et son amaigrissement continu devenait alarmant. Comme je me reconnaissais vaguement des torts envers elle, je consentis à ce sacrifice : c'en était un pour moi de m'enfouir au « désert » de Mme Mairieux avant la fin de la saison. Les années précédentes, nous y résidions le moins possible. J'emmenais ma femme en voyage parce que je me plaisais à de perpétuels

changements, tandis qu'elle se fût contentée des mêmes lieux. Et je la séparais de sa fille que nous abandonnions à mes beaux-parents.

— Je vous accompagnerai, déclarai-je héroïquement après bien des hésitations, comme elle offrait de se mettre en route sans moi.

Tout le long du chemin je soulignai cet héroïsme.

Lorsque nous arrivâmes, il pleuvait à torrents.

— C'est la campagne, murmurai-je entre mes dents d'un ton amer.

C'était le pays de Raymonde. Elle sourit aux chênes de l'avenue qui s'égouttaient ; je crois bien qu'elle sourit à la pluie même.

L'examen de M. Mairieux ne me fut pas favorable. Son regard humide, dont la perspicacité égalait la douceur, allait de sa fille à son gendre avec tristesse, et son abord fut presque glacial. Sans un mot il me jugeait. Ainsi put-il suivre le drame qui se joua près de lui sans jamais recevoir une confidence. Raymonde aurait accepté le martyre plutôt que de porter une plainte contre moi.

Par contraste, Mme Mairieux s'extasiait sur la belle mine de ma femme :

— Sans doute un peu mince, convint-elle, mais puisque c'est la mode.

Les premiers jours, la pluie ne cessa pas de tomber. Enfermé au château, je roulais de chambre en chambre mon ennui et mes regrets. Malgré cette contrariété persistante, Raymonde

renaissait. Rien qu'à distinguer sur le gris horizon ses arbres, appuyée à la vitre, elle recevait du plaisir.

Puis ses chères allées lui furent rendues. Une herbe sauvage les tapissait, de sorte qu'elles se mêlaient presque à la mousse du bois où elles traçaient leurs humbles canaux de clarté. Dilette ne pouvait pas encore apprendre à distinguer les diverses essences forestières — les essences de lumière et les essences d'ombre — que par jeu on lui nommait. Elle en était à balbutier ses premiers mots. Mais à un âge si tendre, qui peut savoir déjà si la sensibilité ne s'imprègne pas définitivement du parfum de la terre ? Sa mère lui avait enseigné à remercier d'un signe de la main les personnes qui s'amusaient à la saluer. On la conduisait jusqu'à la lisière. Là, quand le vent inclinait un peu les branches, s'imaginant que c'était pour elle, elle agitait son petit bras afin de répondre à la politesse des arbres.

Bientôt nous laissions l'enfant à sa gouvernante pour nous enfoncer plus avant. Nos promenades d'autrefois recommençaient. Autour de nous, c'était la même paix. Et la Fontaine-Verte, débarrassée des feuilles mortes qui l'obstruent pendant l'hiver, reflétait sur son fond de mousse le plus tranquille des coins perdus. Il n'eût tenu qu'à nous de nous pencher sur l'eau transparente et d'y mêler nos visages, comme autrefois, quand nos chevaux s'étaient arrêtés pour boire. Et

cependant rien n'était pareil, ni pour elle, ni pour moi.

Je confondais ce calme avec l'ennui. Je ne savais plus chercher mon bonheur dans la répétition monotone des mêmes choses, et des plus ordinaires. J'avais accoutumé de demander à chaque jour un trouble nouveau, un spectacle inédit, le hasard que représente une invitation, une visite, un visage inconnu. Paris communique au cœur son agitation qui ne s'arrête jamais. Mon inquiétude passionnelle m'était nécessaire. Je me plaisais à ce surmenage de sensations. Et je trouvais une fadeur douceâtre à la vie de famille à quoi j'étais condamné.

Pour Raymonde, ce retour avec moi, même dans les circonstances désenchantées qu'elle traversait, ce rapprochement quotidien que ne gâtait aucune présence étrangère, cette certitude enfin de ne plus être en représentation, de ne pas appartenir à autrui, lui composaient une halte sur la voie qui la conduisait à son calvaire. Sans doute la suavité de ses fiançailles et cette bénédiction qui avait sanctifié notre lit nuptial, continuant de les chercher après avoir souffert de les perdre, elle ne les retrouvait plus. Mais, soutenue par le chœur de ses amies naturelles, ces grâces vivantes du sol natal à quoi nos premiers souvenirs et notre éveil à l'amour sont attachés, elle attendait son destin, comme la fille de Jephté que ses compagnes entouraient dans la

montagne afin de lui cacher la mort, dans cet état de mélancolie qui est à peine de la douleur et qui a son charme secret.

*

* *

Bientôt, j'entrepris seul de longues randonnées en automobile. Nos promenades en forêt étaient devenues silencieuses et mornes. Mieux valait les cesser qu'atteindre, par elles, notre passé aux lieux mêmes de son épanouissement.

*

* *

Elle portait à la Vierge-au-Bois de *petites robes*, comme aurait dit Pierre Ducal, de ces petites robes toutes simples, tout unies, qui conviennent à la campagne. Le blanc surtout lui seyait. Son goût, son tact, quand furent-ils en défaut ?

Je regrettais ces toilettes plus raffinées, plus surchargées et combinées que le commencement de l'été fait pousser à Paris comme des fleurs éclatantes et rares, sans me rendre compte qu'elles eussent été aux champs bien démodées. L'art de s'habiller, comme tout art, est, avant toutes choses, appropriation. Mais je tournais contre

Raymonde ses façons d'agir les plus justes, les plus innocentes, tant j'avais l'esprit gâté.

*
* *

Un jour, comme je rentrais à pied, je la croisai dans l'avenue. C'était le matin. Le matin ne permet pas de tricher sur son âge : c'est pourquoi il n'y en a guère dans les villes où se brouillent les saisons et les heures de la vie. Sa jeunesse était si évidente que je m'arrêtai :

— Où allez-vous ? lui demandai-je.

L'intérêt que je lui témoignais soudainement la surprit. Il s'adressait à son visage et non à sa course. Elle rougit. Ses joues s'empourpraient dès qu'elle éprouvait un plaisir ou un déplaisir.

— Porter ce paquet à Fanette.

— Celle qui a les mains pleines d'engelures ?

— Oui, à cause des lessives. Elle est malade. Alors voici des remèdes et des fortifiants.

— Voulez-vous que j'aille avec vous ?

— Oh ! je veux bien.

De quel ton gentil fut prononcé ce *je veux bien !*

Au retour, comme il faisait chaud, elle me proposa un chemin plus long mais plus abrité du soleil. J'acceptai sans grâce, prêt à me repentir déjà de ma condescendance.

— Prenons votre chemin, dis-je, nous irons plus vite.

Cette restriction suffit à provoquer un de ces silences qu'il devient difficile de rompre dès qu'ils ont duré quelques instants.

Nous taisant ainsi, nous découvrîmes, après un contour, une maison paysanne bordée d'une galerie qui portait une grappe humaine. Une femme était là, jeune encore, avec une expression de maternité rayonnante et une bonne figure de santé, sans une ride. Elle tenait un enfant à son bras, tout blond, tout rose, tout frisé, des brins de paille dans les cheveux, et autour d'elle il y en avait deux, trois, quatre, cinq, enchevêtrés les uns dans les autres, celui-ci ne montrant que sa tête, cet autre tiré en l'air et dégingandé. Tout ce monde s'agitait, gesticulait, regardait, appelait dans la même direction. Et c'étaient des exclamations, du vacarme, une fusée de rires. En face de nous, sur la route, un homme venait, la faux sur l'épaule. Quand il fut plus près, lui aussi remua son bras libre, fit retentir sa voix comme une cloche. Sa face rouge ruisselait de sueur ; il avait dû moissonner en plein soleil, mais il n'y songeait plus et sa joie retentissait. C'était le retour du père de famille pour le repas.

Raymonde s'arrêta :

— Regardez, me dit-elle.

Ce groupe ainsi posé, le tilleul qui étendait sur le chalet ses branches fleuries, le chemin ombragé,

le moissonneur qui rentrait : quel parfait tableau de bonheur rustique, de bonheur !

— Oui, avouai-je, les petits maîtres hollandais. Mais en voilà, des enfants !

— Ils sont si jolis, le dernier surtout avec ses boucles.

— Ils sont trop.

Elle ne me répondit pas. Je voulus me remettre en marche pour éviter d'entendre les effusions de l'arrivée. Comme elle ne me suivait pas, je me retournai et la vis de face. Cette image de la vie simple, si aisée à connaître, et pour elle impossible, avait dû la bouleverser. Son cœur fermé sur sa peine s'était, malgré elle, rouvert pour laisser jaillir, comme une source trop longtemps contenue, l'attendrissement. Les larmes inondaient son visage.

Au lieu de comprendre sans vaines paroles, je m'écriai presque avec impatience :

— Qu'avez-vous ? Voyons, c'est absurde.

Je devinais pourtant les causes profondes de cette scène. Par une intuition miraculeuse, Raymonde ne les avait-elle pas pressenties elle-même quand elle avait dit à son père que je n'étais pas un mari pour elle ? Humilité ingénue qui s'abaissait par ignorance devant mon indignité mais qui prévoyait nos divisions, sinon mon injustice.

Elle se calma du mieux qu'elle put.

— C'est absurde en effet, reprit-elle. Excusez-moi. Ils sont si heureux que cela m'a touchée.

— Et nous ? demandai-je méchamment.

Je l'obligeais à choisir entre le mensonge et la plainte.

— Oh ! nous aussi, murmura-t-elle si doucement que la vérité s'y faisait jour et que la plainte s'y cachait.

A la grille nous trouvâmes M. Mairieux. Raymonde lui expliqua d'où nous venions. Un peu étonné de nous voir ensemble, il nous considéra attentivement. Le moindre signe favorable qu'il eût surpris sur les traits de sa fille se fût traduit sur son propre visage. Mais il en connaissait si bien toutes les expressions que les apparences ne le pouvaient plus tromper.

Mme Mairieux, par une fenêtre ouverte du pavillon, nous aperçut et, plus avenante, nous héla :

— Eh ! eh ! les amoureux !

*
* *

Je proposai à Raymonde de voyager. Le voyage, qui sait favoriser et flatter les intimités, est secourable aussi à la détresse des cœurs séparés que réussit à dissimuler longtemps la distraction quotidienne. N'espérais-je pas, tout bas, qu'elle refuserait ? Mon projet était de retourner une semaine ou deux à Paris avant de choisir, de là, une villégiature, la villégiature de nos meilleures relations. Bien que la saison fût déjà avancée —

on était aux premiers jours de juillet — quelques fêtes se donnaient encore au Bois de Boulogne ou à Saint-Cloud. On y signalait surtout des noms étrangers : ne nous apportaient-ils pas leur nouveauté, leur imagination, leur prestige ?

Soit qu'elle acceptât de vivre loin de moi pour mieux protéger contre moi-même son amour menacé, soit, plutôt, que déjà ses forces atteintes ne lui permissent plus l'effort de partir, elle refusa en effet.

— Vous avez raison, ajouta-t-elle, la Vierge-au-Bois est bien solitaire pour votre goût. Et moi, je suis si lasse : il faut me laisser reposer un peu. Je vous rejoindrai dès que je pourrai, bientôt.

Elle ne se croyait plus capable de me retenir si loin de toutes mes habitudes. Sa confiance en elle-même était morte, mais sa confiance en moi, façonnée par son amour, devait être si lente à vaincre.

Ce départ fut presque un soulagement. Je crois que je l'aurais tourmentée davantage en restant près d'elle. Notre cruauté se développe si vite quand la victime n'accuse jamais les coups.

A travers les glaces d'Armenonville je revis en compagnie la beauté décorative d'allées aménagées pour d'élégants défilés. Elle convenait mieux à mon état d'esprit. La nature, quand nous sommes arides, nous contrarie, inhabitée, tandis qu'asservie à nos plaisirs de société, elle est alors supportable.

De Paris, j'allais la poursuivre aux endroits à la mode. Mme de Saunois avait émigré en Engadine. Je m'installai au Waldhaus, près du lac de Sylvaplana, à l'ouverture du val de Fex. Raymonde, mieux portante on plus inquiète, m'offrit de venir. J'évitai de l'appeler, prétextant un retour prochain que je retardais sans cesse. Je voulais courir, je courais des aventures qui exigeaient ma liberté. Comment, dans son ignorance, les eût-elle soupçonnées ?

On organisa des excursions, des pèlerinages romanesques à la maison de Nietzsche, au souvenir du peintre Segantini qui mourut dans la montagne au-dessus de la Maloja. Je venais chercher bien loin des sensations artificielles, telles qu'on en rencontre au théâtre ou dans les salons. On respirait seulement, en les éprouvant, un air plus salubre, sans quoi rien n'eût été changé.

J'avais dédaigné la Vierge-au-Bois et la Sylve-Bénite, l'étang noir cerclé de roseaux, les chemins creux, les ravins, les collines, toute la paix qui s'offre chez soi à portée de la main : il me fallait l'agitation.

Quand je me décidai au retour, comptant sur l'attente fidèle de ma Pénélope, et de plus en plus détourné et dégoûté de l'existence occupée, méditative et régulière, — celle-là seule où il est possible de s'améliorer, de se perfectionner si l'on y reste en état de veille, car le danger est de s'y endormir, — je ne tardai pas à m'ennuyer.

*
* *

Nous revînmes de bonne heure à Paris. Elle ne s'opposa pas à ma hâte, bien que la prolongation de notre séjour à la campagne eût été favorable à sa santé comme à son cœur surmené. Mais elle me manifesta le désir d'un peu de réclusion :

— Plus tard, dit-elle, plus tard je vous accompagnerai de nouveau.

Je lui proposai un accommodement qui me satisfaisait :

— Chacun de nous est libre. Nous pouvons sortir chacun de son côté.

— Je ne sortirai pas du tout pour le moment, si vous le voulez bien.

Chacun de nous est libre : formule commode pour recouvrer sa propre indépendance. J'étais si aveuglé que je ne voyais pas sur elle les traces de lassitude.

Je retrouvai dans le monde Mme de H... que j'avais rencontrée au Waldhaus vêtue de noir, courant après l'ombre de Nietzsche : son mari était décédé quelques mois auparavant, d'un mal mystérieux et rapide. Une cour l'entourait, qui célébrait, après le *Jardin ouvert,* de nouveaux poèmes sur l'horreur de la mort. Son charme à mes yeux s'est flétri en un soir, comme une rose avancée, et je ne sais plus aujourd'hui le fixer pour expliquer ma servitude. Il faut pourtant

que j'essaie si je veux me comprendre moi-même.

La première fois que je la vis chez Mme de Saunois, son apparition avait été précédée de l'*Invitation au voyage.* La musique d'Henri Duparc a ajouté aux vers de Baudelaire une morbidesse neurasthénique. Cette nonchalance, cette fatigue nerveuse étaient comme répandues sur elle, au repos. Mais on la sentait prête aux audacieux départs. L'invitation au voyage, c'était elle. Comme les vaisseaux à l'ancre dans les ports, elle promettait les sensations inédites, les pays où les fruits sont plus savoureux ou plus acides. Le long de leurs flancs blessés traînent les algues d'anciens parcours. Ces blessures mêmes et ces épaves certifient les traversées. Et comme l'imperceptible mouvement de l'eau contrainte leur procure néanmoins un balancement qui est déjà l'annonce du large, ainsi, quand Mme de H... marchait à travers un salon, elle déplaçait une houle de volupté. Son fard, sa peinture, ses poèmes étaient les cicatrices d'un passé ténébreux et lourd. On devinait des plaies fermées, on flairait des aventures et du risque. Il y a dans la beauté qui n'est plus intacte, dans cette jeunesse meurtrie qui se pare à la façon des idoles, comme si elle entendait par avance braver le temps en substituant l'attrait de l'artifice à celui de la nature, un maléfice comparable aux philtres des anciennes sorcières, le parfum

plus fort des fleurs qui se fanent, plus fort à cause d'un commencement de corruption...

D'autres trahisons avaient précédé celle-là. Mais celle-là résumait pour moi toutes les séductions contaminées de ces passions sauvages à quoi notre civilisation n'a pu qu'ajouter son goût de chair faisandée...

*

* *

J'avais oublié que Raymonde, presque chaque jour, conduisait sa fille au Bois et qu'elle avait élu ces pins qui forment du côté de la mare Saint-James, après Bagatelle, un paysage alpestre. C'est un endroit bien découvert qui a toutes les préférences des mamans et des bonnes : les enfants qu'elles surveillent, même s'ils jouent à cache-cache, on les voit de loin.

Le soleil d'arrière-automne conseillait si instamment la promenade que Mme de H... me proposa de marcher sous bois avant de rejoindre l'automobile arrêté au bord d'une allée. Ainsi nous tombâmes sur ma femme et Dilette.

Le fait d'accompagner au grand jour une dame de ses relations dans un lieu aussi fréquenté n'autorisait aucune gêne. Faut-il croire que la seule présence d'une créature parfaitement loyale et droite révèle avec certitude l'irrégularité, le mensonge ? Accoutumés à nous observer en public, d'où vient que nous parûmes pris en faute ? Ray-

monde jusqu'alors n'avait aucun soupçon. Le tremblement de sa bouche, un instant, m'alarma. Là-bas, à la Vierge, comment aurait-elle appris qu'on se maîtrise en public ? N'avais-je pas tout à craindre de son éducation à la campagne, si elle cédait à une mauvaise inspiration de jalousie ? Et notre arrêt, instinctif et maladroit, en l'apercevant, n'était-il pas un indice ?

Je fus bientôt rassuré : tout se passa le mieux du monde. Je lui offris, j'osai lui offrir avec impudence de rentrer avec nous dans la voiture, mais ne fallait-il pas achever de la rassurer ?

— Non, me dit-elle, je reste avec Dilette.

— Vous ne craignez pas le froid qui est vif ?

— Il y a du soleil et nous avons nos fourrures.

— Alors, nous vous laissons. Faut-il vous renvoyer l'automobile ?

— Si vous voulez, dans une petite heure.

Ma fille, pendant ce dialogue, s'était rapprochée en trottinant. Sur des jambes de trois ans on ne va pas encore très vite. C'était déjà une personne réfléchie.

— Oh ! s'exclama-t-elle en arrivant, papa qui est là !

Elle en paraissait bien étonnée. Ses joues, que l'air rougissait, ses yeux clairs, ses boucles, son manteau blanc, tout cela composait une exquise miniature. Pourquoi n'avais-je pas remarqué auparavant tant de gentillesse ? Mme de H..., sensible à toute grâce, se baissa avec toutes sortes

de sourires et de mines, voulut prendre l'enfant et l'embrasser. Quand Raymonde vit ces lèvres, ces lèvres peintes, qui menaçaient le front pur de Dilette, elle attira sa fille d'un mouvement de protection, et le baiser échoua dans les cheveux.

Mme de H... se releva rapidement. Elle interrogea du regard celle en qui elle venait de découvrir une ennemie. Ma femme détourna la tête. On put croire à un geste involontaire, au hasard même. Une caresse à un bébé, quelle importance y attacher ? Nous échangeâmes des adieux aimables.

Comme nous nous éloignions, Mme de H... me dit après un silence :

— Elle sait.

Je protestai contre une hypothèse aussi absurde. Mme de H... ne me donna aucun argument et se contenta de répéter avec cette singulière autorité qu'elle avait dans la voix, même quand cette voix, cette magnifique voix de contralto qui était une de ses armes, se faisait caressante :

— Elle sait et n'en parlera jamais.

Et je compris que je n'avais protesté qu'extérieurement. De nouveau, nous laissâmes entre nous la distance de ces silences où chacun n'est plus qu'à soi-même. Je revoyais Raymonde tenant par la main Dilette, dans le bois de pins ; immobile, étonnant l'enfant de son immobilité, elle nous regardait nous éloigner et se souvenait d'un autre couple et de ses serments éternels sous les

allées de la Vierge. Pour la revoir ainsi, je n'avais pas besoin de me retourner.

Nous avions rejoint l'automobile. Mme de H..., avant d'y monter, me demanda brusquement :

— Vous pensiez à elle ?

Au lieu de répondre, je la questionnai :

— Et vous ?

— Je ne pense qu'à moi.

Puis elle ajouta :

— Et à toi.

Mais après un intervalle que ce tutoiement familier avait pour but de diminuer.

*
* *

A quelques jours de là, Raymonde m'informa timidement de ses intentions d'accepter dorénavant les invitations qui nous étaient adressées et dont je profitais seul depuis notre retour de la campagne. Je lui objectai sa santé, la fatigue de veiller, son peu de goût pour toutes ces sortes de cérémonies. Elle insista avec une résolution inattendue. J'essayai alors de la plaisanter :

— Quel zèle subit ! Quel amour inespéré du monde ! On commençait à s'habituer à m'y voir sans vous.

— Je voudrais, murmura-t-elle modestement, qu'on s'habitue à m'y revoir avec vous.

Pourquoi, tout à coup, renonçait-elle à l'isolement qui avait toutes ses préférences ?

Dans sa conscience que travaillait le scrupule, elle avait dû s'attribuer à tort une part de responsabilité dans mon détachement. Elle revenait de la messe, je me souviens, quand elle me fit sa déclaration. Un examen attentif lui avait dicté son nouveau devoir, et dans sa foi religieuse elle avait sans doute supplié Dieu de lui accorder le courage de l'accomplir jusqu'au bout, jusqu'au bout de ses forces qui déclinaient.

Ainsi, elle recommença de montrer dans le monde sa réserve et son air de mélancolie.

*

* *

Je déployai autant d'habileté à éviter les maisons où je voyais le soir Mme de H... que j'en avais mis à les rechercher. Elle s'en aperçut, et me reprocha ce qu'elle ne craignit pas d'appeler ma lâcheté.

Humilié de ses dédains, je ne pouvais plus reculer une confrontation. Elle s'accomplit comme la première, trois ou quatre ans auparavant, chez Mme de Saunois, décidément destinée à tenir son rôle dans le drame de notre vie.

Si Raymonde m'avait été indifférente, je n'aurais pas imaginé à l'avance cette rencontre avec tant d'inquiétude. Sa douceur taciturne me reposait à

mon foyer. Que n'y demeurait-elle à m'attendre, pour m'y procurer cette paix dont le contraste avec mon agitation m'était presque agréable ? Nos sentiments ne s'excluent pas toujours les uns les autres. Ils subsistent très bien côte à côte. Aucun même ne nous suffit entièrement. Et quand les circonstances nous contraignent à choisir, nous maudissons la dureté d'un partage que notre égoïsme, de lui-même, n'aurait pas provoqué.

J'allai la prendre à sa toilette. Elle portait, je me souviens, une robe en tulle blanc perlé de fleurs d'or, dont je la complimentai. Le décolletage, bordé de fourrure de cygne, en dégageant le cou paraissait l'allonger, et ce cou si mince, qu'un enfant eût entouré de ses deux mains, donnait une impression de grâce fragile qui me frappa. Une mince couronne de gui ornait la chevelure dont les divers blonds se fondaient à la lumière. J'étais un peu nerveux. Je la pressai.

— Nous partons. Vous êtes prête ?

Elle fut gênée de mon impatience, de ma présence même :

— Dans un instant, voulez-vous ?

Elle tenait à la main un bâton de rouge. Il y avait devant elle, sur la table à coiffer, de la poudre et du fard pour les joues. Jamais encore elle ne s'était servie de tels artifices. Elle hésitait. Sans doute je la dérangeais dans ses préparatifs.

— C'est bien, lui dis-je, vous me trouverez dans mon cabinet.

Et je m'éloignai. Quand elle me rejoignit, j'interrogeai son visage machinalement pour y relever les traces du maquillage. Elle était si pâle, si douloureusement pâle, que je compris la pudeur qu'elle en avait eue. Ni ses joues, ni ses lèvres ne portaient la moindre trace de couleur. Elle avait pensé imiter les autres femmes qui se fabriquent du teint, de l'éclat, de la joie. Au dernier moment, elle y avait renoncé : tout déguisement lui était impossible.

J'inventoriai en entrant le salon de Mme de Saunois. Mme de H... n'était pas arrivée encore.

Pourquoi, d'ailleurs, supposer a l'avance tout un drame passionnel, quand il ne se passerait vraisemblablement rien ? Ma femme sortait trop rarement pour avoir recueilli l'un ou l'autre de ces méchants bruits qui se colportent. Une lettre anonyme, elle me l'eût montrée. Je l'estimais incapable d'épier ma correspondance. Son admirable dignité l'écartait de toute enquête, la garantissait contre toute insinuation. Et l'incident du Bois, que je réduisais puisqu'il n'avait pas eu de suites, quelle conclusion en tirer ? Tout au plus l'indication d'un flirt, d'une amicale préférence. On ne s'affiche pas avec une maîtresse. Ainsi je me rassurais. Pour la défendre contre l'hypocrisie et la trahison, Raymonde n'avait en son pouvoir que cet impondérable rayonnement de franchise qui émanait d'elle. Quand je regardais ailleurs, je la croyais désarmée : non point si mes yeux tombaient sur elle.

— Voici notre revenante, s'écria Mme de Saunois qui venait au-devant de nous. Quelle belle mine vous avez !

Elle parlait au hasard, à l'étourdie, par clichés, en maîtresse de maison qui doit tenir tête à cent personnes. Raymonde, mortellement blanche, ne pouvait mériter ce compliment. Contractée, frémissante, elle regardait ailleurs elle aussi. Pierre Ducal était là.

Après quelques mois d'effacement, il reparaissait. Ses anciens goûts l'avaient ressaisi. On avait remarqué son absence, on ne prit point garde à son retour. Que d'essais, que de pas en arrière, que de contradictions précèdent en nous une véritable décision de retraite ! Il semble que nous ne tenions pas à nos habitudes, et nous ne savons pas nous en affranchir. Nous les préférons bientôt aux appels les plus pressants de notre nature profonde, aux occasions de notre agrandissement. Plus tard, que je devais hésiter, moi aussi, à les renoncer !

Nous ne pouvions pas éviter Ducal. Mme de Saunois, en se précipitant sur d'autres invités, nous laissait face à face. Il s'inclina devant ma femme sans un mot, respectueusement. Surmontant sa répugnance, elle lui tendit la main.

Ce qu'un tel geste, de sa part, représentait de tendresse pour moi, d'immolation de soi-même et en même temps de dignité dans l'oubli de l'offense, je le sentis presque malgré moi. Elle me contraignait à l'admiration quand je la trahissais.

A mon tour, je saluai mon ancien ami qui s'était incliné davantage. L'impression subjuguée que je lui vis me rendit jaloux un instant : n'avait-il pas reçu son pardon ? Ne recouvrait-il pas sa fierté brisée si, comme tout me portait à le croire, il l'avait aimée, s'il l'aimait encore ?

Mais d'autres soins aussitôt m'occupèrent. Mme de H... entrait, accompagnée de tout un cortège. Elle marcha de notre côté et s'arrêta à quelques pas de nous. Sans doute elle paraissait continuer la conversation avec son partenaire. Rien n'était plus banal que cette halte distraite dont je devinai la provocation néanmoins.

Elle parlait à peu près seule, car le silence avait gagné de place en place à mesure qu'on avait suivi sa direction. Subitement tous les assistants s'intéressèrent à cette rencontre, à ce duel de femmes. Un spectacle piquant s'offrait : on se pressa au premier rang, pour n'en perdre ni une expression, ni une parole. Ma vie privée n'était donc un secret pour personne, dans un monde où chacun est à l'affût des fautes d'autrui pour trouver dans leur découverte un exemple, une excuse, une occasion de calomnie ou de vengeance. Mais pourquoi Mme de H... cherchait-elle un éclat si facile à éviter ? Accoutumée à la publicité, elle avait les avantages de l'opinion, toujours tournée aujourd'hui vers les situations fausses. La timidité, la crainte de Raymonde, prises pour du dédain, lui valaient peu de sympathies ; on la verrait égorger sans déplaisir.

Dans ce salon, comme au coin d'un bois, on guettait la mort, on respirait une odeur de sang.

Un peu en arrière de ma femme, je ne pouvais intervenir sans me porter au-devant de Mme de H..., dont je ne m'expliquais pas la machination. Visiblement celle-ci n'était disposée à aucune avance. Raymonde, paralysée, si pâle que c'était à se demander comment elle demeurait debout, livrée au public comme ces vierges chrétiennes que, dans l'arène du Colisée, on donnait aux bêtes, se figeait dans sa peur. Et je lus de la haine dans les yeux de Pierre Ducal qui me visaient.

Je m'avançais quand Raymonde réussit à commander à ses mouvements. Elle fit un pas vers Mme de H... et poussa l'héroïsme jusqu'à lui tendre la main, à elle aussi. En même temps que ce geste s'accomplissait, une image s'imposait à mon esprit : ce pur profil lumineux se découpait sur l'auréole dont on a coutume de nimber les martyrs. Image involontaire et fugitive, dont je me souviens très nettement maintenant, mais que j'avais oubliée une seconde plus tard, car je me raisonnais et remettais les choses au point, en même temps que notre entourage, déçu, se dispersait, achevait d'ôter à la scène la moindre importance :

« Elle ne sait rien. Comment saurait-elle? Je m'inquiétais sans raison. On se figure bien inutilement qu'il se passera des choses, et il ne se passe jamais rien. Personne même ne s'est douté de quoi que ce soit... »

Tant nous excellons à rapetisser les événements dont nous avons été témoins : ils sont pareils à des balles mortes ; le danger dont ils étaient chargés, ne le retrouvant plus, on le nie.

Un concert devait occuper une partie de la soirée. Mme de H..., qui poursuivait un but dont je ne me rendais pas compte encore, m'appela auprès d'elle, me désigna une chaise qu'elle m'avait gardée. Personne n'en prit ombrage. L'intérêt s'était porté ailleurs, sur d'autres drames secrets qui se jouaient là, que l'on soupçonnait ou connaissait, que l'on inventait quelquefois et qui justifiaient ensuite une intuition merveilleuse, et si fréquente, des affinités.

Nous restâmes ainsi côte à côte. Elle ne me délivra même pas au cours d'un entr'acte. Et je m'habituai à chercher les effets de ma cruauté sur ma victime qui, délaissée, était à quelques pas de nous.

« Ducal, me demandai-je, n'ira-t-il pas lui parler, puisqu'elle a pardonné ? »

Je le souhaitais, afin qu'elle ne parût pas isolée.

Ducal n'y alla pas. Son respect le guidant, il n'envisageait pas ce pardon comme une autorisation de se rapprocher. Et il partit sans chercher à la saluer. Elle ne le remarqua pas. Quelle leçon pour moi dans ce changement d'un cœur desséché qu'une grâce divine avait rafraîchi !

Lorsque nous rentrâmes, Raymonde et moi, dans mon impitoyable égoïsme je lui aurais volon-

tiers montré ma satisfaction. Ne s'était-elle pas bien comportée ? Et moi, je me sentais soulagé, presque heureux.

Au moment de nous séparer, elle me regarda bien en face et je brusquai nos bonsoirs. J'avais lu dans ses yeux trop grands ouverts :

« N'es-tu pas content de moi, cette fois ? N'ai-je pas rempli mon devoir, tout mon devoir, plus que mon devoir ? J'ai subi le contact de ton ami qui m'avait insultée, de ta maîtresse qui me bafouait. La douleur ne m'a pas tiré un cri. Je me suis tue, car je suis ta femme, indissolublement. Mon amour et Dilette te répondent de moi. Mais toi, qu'as-tu fait de tes promesses ? »

Et je fus tenté de la retenir, de lui avouer mon indignité. Elle me pardonnerait ; j'étais sûr qu'elle me pardonnerait. Comme ces métaux précieux qui découvrent les tares secrètes de notre corps, le rayonnement de sa droiture me semblait éclairer mes mensonges. En hâte j'écartai cette déraisonnable exaltation. Allons donc ! Pour nous avoir vus au Bois ensemble, quelle preuve pouvait-elle invoquer ? Non, non, il ne s'agissait point d'héroïsme. Elle avait simplement compris que la petite déclaration de Pierre Ducal ne méritait pas l'anathème, et que l'esprit de Mme de H... piquait ma curiosité. Tout le reste n'était que vaines et ridicules complications. En somme, la rencontre redoutée n'avait provoqué aucun incident. A quoi bon me tourmenter ?

*
* *

Je ne tardai pas à surprendre le dessein de Mme de H..., qui affectait de se montrer avec moi en public. N'osa-t-elle pas, un soir, réciter un poème où l'on voulut voir des allusions ? Car nos poètes, aujourd'hui, précisent leurs confidences, loin de les tourner en thèmes généraux. Elle voulait, par quelque scandale, contraindre Raymonde à la séparation. Toutes, elles célèbrent l'amour libre et, pratiques, entendent conquérir par son moyen tous les avantages sociaux ; et, quand elles les ont, elles déploient de merveilleuses facultés d'organisation pour que la passion ne leur en ôte aucun.

De plus en plus décolorée, de plus en plus silencieuse, Raymonde ne cessait, aucun soir d'invitation, de m'accompagner. Son air absent rétablissait les distances quand l'indélicatesse les pensait supprimer. Je faisais l'apprentissage de cette cruauté que Mme de H... pratiquait avec tant d'aisance, et que l'amour exige dès qu'il cesse de croître au grand jour. J'aurais craint l'attendrissement de ses larmes, mais elle ne m'en donna jamais le spectacle. Je la voyais dépérir et n'en croyais pas mes yeux. Je la regardais souffrir et je me persuadais de son ignorance. Ces flirts, ces préférences qui s'affichent dans le monde, pourquoi les mal interpréter alors que chacun les

admet ? On s'habitue de jour en jour à sa faute si rien ne la vient troubler.

Une fois, pourtant, quand il fallut partir, son visage se crispa comme si elle surmontait quelque mal intérieur :

— Vous êtes fatiguée, lui dis-je, ne sortez pas.

— Mais non, je vous assure, je puis très bien sortir.

— Reposez-vous ; ce sera mieux.

— Je me reposerai bientôt.

— Ce soir ?

— Oh ! ce soir, pas encore.

— Vous aimez donc bien le monde.

— J'aime à vous accompagner.

Je ne pus obtenir qu'elle restât. Je lui offris de la laisser partir pour la Vierge-au-Bois. Là elle rétablirait sa santé, reprendrait des forces. A ce nom elle sourit, ce qui ne lui arrivait guère, mais elle refusa :

— Je désire ne pas vous quitter.

— C'est de l'entêtement.

Elle se détourna.

— Oh ! non, je vous assure.

Il n'y avait qu'un mot à dire : « Restons. » Je ne le prononçai pas, bien que je fusse tenté de le prononcer. Le ferment du mal avait levé en moi, et mon crime se commettait naturellement : quand on a bien jeté et recouvert les semences, les blés ne poussent-ils pas dans les champs ? Plus prompt à croître est encore le mauvais grain dans notre cœur.

Cependant j'étais irrité contre moi-même. Ce mécontentement me communiquait une sorte de fièvre, un besoin d'aller et venir, de me distraire, de me disperser, qui venait s'ajouter à mon goût du monde et aux noirs enchantements de Mme de H... Ce qui subsistait en moi de loyauté, de saine tendresse se liguait ainsi, en m'agitant, avec mes pires instincts pour me précipiter plus vite à l'abîme. Une intervention miraculeuse pouvait seule me sauver. Raymonde, qui le savait, après avoir essayé de la souffrance, donna sa vie pour ce miracle..



Au retour, dans l'antichambre, elle s'assit sur un divan et s'avoua vaincue :

— Je ne puis plus bouger. Excusez-moi.

Il fallut la transporter sur son lit, la coucher, l'entourer de linges chauds pour obtenir un retour de circulation : elle avait les extrémités glacées, et le cours ralenti du sang ne reprit qu'avec lenteur.

Après le diagnostic embarrassé et alarmant du médecin le plus proche que j'avais envoyé chercher dans la nuit, j'appelai le docteur Aynaud dont l'autorité est universellement admise. Il ne put venir qu'à six heures du soir. Quand on l'annonça, je me sentis rassuré. Une maladie sans cause, sans préparation, sans caractères définis et qui n'avait

pas empêché la malade d'aller en soirée la veille, ne saurait être bien dangereuse. Je le lui expliquai en quelques phrases. Il esquissa ce geste indifférent de l'homme qui ne se fie qu'à son analyse et je le conduisis dans la chambre de Raymonde. Après l'auscultation, il procéda à un examen et à un interrogatoire minutieux. Ma femme s'y prêta complaisamment et n'ajouta rien quand le docteur se tut. Il s'en étonna :

— Vous ne me demandez pas mon avis ?

— A quoi bon ? répondit-elle, détachée.

Plus surpris encore, il hésita, puis conclut :

— Oui, vous le devinez favorable.

— Si vous voulez.

— Allons, allons, un changement d'air et tout ira mieux.

Elle répéta pensive :

— Un changement d'air.

J'entraînai le docteur dans mon cabinet de travail.

— Vous avez compris ? me dit-il aussitôt.

— Que ce n'est pas grave ?

Soit qu'il obéît à son tempérament peu enclin à dissimuler quoi que ce fût, soit que l'évidence lui parût criante, soit même que dans sa clairvoyance il m'attribuât une part de responsabilité, il me jeta dans la figure sans aucune atténuation :

— Qu'elle est perdue.

Quand on a accoutumé de n'entendre que des conversations ouatées de politesse, même si la

férocité en est le fond, de telles formules produisent un effet déconcertant : on ne les admet pas, on n'y croit pas, on les suppose déclamatoires. Dans le monde, on n'est de plain-pied ni avec l'amour, ni avec la vérité, ni avec la mort, et l'on écarte avec soin, comme des fautes de goût, les violences de langage.

Sans me départir de mon calme, j'indiquai mon incrédulité.

— Voyons, voyons. Quelle est sa maladie ?

— Sa maladie ? Elle n'a pas de maladie.

— Alors ?

— Si elle avait une maladie, je saurais à quoi m'en tenir. Je ne trouve rien, et je ne puis rien. Elle est allée au bout de ses forces, elle est épuisée. Le cœur, les artères ne fonctionnent plus que péniblement. Ils peuvent s'arrêter d'un moment à l'autre. Dans tous les cas, ils ne fonctionneront pas bien longtemps encore. C'est la vieille image qu'on emploie pour les vieillards : la lampe qui n'a plus d'huile, la bougie fusée.

— A son âge, vous plaisantez.

— A son âge, oui, c'est surprenant. J'ai rencontré ce cas chez des ouvrières à l'hôpital, mais des maternités trop rapprochées et mal soignées, l'excès du travail physique ininterrompu et le manque d'hygiène l'avaient provoqué.

— Rien de pareil chez Mme Cernay.

Le docteur, avant de préciser ce point, parut méditer :

— La douleur morale, finit-il par me dire, l'inquiétude continue, l'absence totale de repos d'esprit peuvent, à la rigueur, produire un résultat analogue. Il y faut une sensibilité suraiguë, ce lent travail de destruction de soi-même qu'on entreprend dans le malheur. Mais ce domaine est fermé à mon investigation.

Et, coupant court, il écrivit son ordonnance, me conseilla la campagne, parla des réserves inattendues de la jeunesse, atténua sur le tard les sévérités de son verdict, promit de revenir et prit congé.

Lui parti, je me révoltai. Son incapacité à définir le mal le poussait à s'en exagérer l'importance. Il se servait encore de ces vieilles méthodes qui, plutôt que les influences extérieures, voient à l'origine de nos maladies des causes internes. Et sur-le-champ je rédigeai un télégramme pour l'inviter à s'adjoindre un spécialiste dont les enthousiasmes d'une clientèle mondaine désignaient le nom à ma mémoire.

Il importait de rassurer pleinement Raymonde. Avant de la rejoindre, j'en cherchai les moyens. Nous étions priés chez Mme de Saunois pour le soir même. J'irais donc, afin qu'elle ne me vît aucune arrière-pensée. Mon arrière-pensée n'était-elle pas d'y rencontrer Mme de H... conviée elle aussi ?

Pendant que je prenais cette décision, je percevais continuellement, comme un refrain, les dures paroles du docteur Aynaud : *elle est perdue.*

Et je reculai. Pour triompher de mes hésitations, je groupai en faisceau tous les symptômes qui me pouvaient encore rassurer : les derniers mots du médecin, moins affirmatifs, moins désespérés, la jeunesse de Raymonde, sa santé et nos promenades d'autrefois, l'absence d'un diagnostic précis et surtout la nécessité de remonter un moral atteint.

Ainsi prémuni, je pénétrai dans la chambre de la malade et, me composant le visage, je prêtai au docteur des propos optimistes qu'il n'avait pas tenus. Il y était question de suralimentation, de repos, du départ avancé pour la Vierge-au-Bois lorsque la saison le permettrait. Tandis que je parlais, elle me regardait comme le jour où je l'avais blâmée d'avoir éconduit Pierre Ducal. Ses yeux me gênaient pareillement. Le ton léger que j'avais adopté sonnait faux. Si touchée qu'elle fût, je lui en voulais de me souligner à moi-même mon hypocrisie rien que par la limpidité invincible de ses yeux.

— Soyez donc sans crainte, ajoutai-je. La garde est là. Je vais l'introduire avant de partir. Vous passerez une nuit paisible.

— Vous sortez ?

— Sans doute. Pourquoi ne sortirais-je pas ? Vous n'êtes pas si malade, rassurez-vous.

— Vraiment.

— Mais non, vous voyez bien, puisque je sors. A demain, mon amie.

Sur le pas de la porte, ce *vraiment* perdit pour moi son sens d'interrogation. Elle *savait* comme elle avait toujours su, comme elle avait su à la Vierge que mon amour ne lui apportait pas le bonheur, comme elle savait, sans preuves, sans avoir besoin de preuves, ma trahison. Son *vraiment* signifiait :

« La fin est bientôt là, et tu ne peux même pas rester. Suis-je déjà si peu de chose ?... »

Il ne reprochait rien, il constatait. Ce visage aminci, tout occupé par les yeux que le cerne agrandissait comme le halo prolonge la lumière, serais-je privé, un jour prochain, de le voir avec son expression de tristesse, de souffrance que l'habitude ne m'empêchait pas toujours de remarquer et dont le danger me restituait brusquement le pathétique ? Et comment me passerais-je, à l'avenir, de la tourmenter ? Je m'élançai dans l'escalier pour chasser une telle vision de cruauté et de remords mêlée.

« Non, non, me disais-je à moi-même pour m'encourager, ce n'est pas possible. J'exagère. Le mal ne vient pas si vite. Ce docteur Aynaud, par sa brutalité stupide, m'a impressionné... »

J'arrivai chez Mme de Saunois dans un état d'extrême avidité, comme une armée fatiguée et pleine d'horreur dans une capitale conquise. Je réclamais, pour m'étourdir, du bruit, de la musique, l'éblouissement des lustres, l'éclat des bijoux, la beauté des femmes, leurs bouches lui-

santes, et ces attitudes où, dans leurs robes nouvelles, elles livrent leurs corps à nos curiosités. J'appelais cette griserie des yeux dont la clarté remplacerait la sombre image que j'apportais. Que tout cela fût rassemblé, et ma poitrine serait allégée d'un lourd poids ! Je l'escomptais en me débarrassant de mon pardessus dans l'antichambre, et j'entrai, prêt à l'ivresse.

Oui, tout cela était bien rassemblé. Il faisait chaud. C'était l'atmosphère de plaisir perfectionné que composent l'entassement des fleurs, la profusion des lampes, cette offrande de la chair que la toilette propose comme une corbeille un fruit. On causait, on riait, on s'agitait, on jouissait de l'heure. Un salon n'est-il pas un lieu clos sans ouvertures sur le dehors, sans fenêtres sur le passé ni sur l'avenir ? On y oublie, on s'y réunit pour oublier. A ce prix on goûte le bonheur.

Mme de H... qui me guettait, dès qu'elle m'aperçut, glissa vers moi et m'entraîna dans son sillage comme un vaisseau qui prend la mer et annonce, rien qu'en partant, la volupté des prochaines escales.

Oui, tout se rassemblait pour me surexciter, et je n'éprouvais rien. J'avais froid et je ne me réchauffais pas. Devant tant de couleurs mes yeux ne voyaient que de l'ombre. Sous ces lustres, sur tous ces visages, sur celui de Mme de H..., plus rapproché, malgré le fard, la

poudre, le sourire, la joie, distinctement je relevais les symptômes de la mort. Non point la mort qui suspend brusquement le mouvement et nous précipite dans l'inconnu, mais ce néant que des apparences dorées recouvrent, néant des compliments faux, des déclarations mensongères, des enthousiasmes hypocrites, néant des haines fragiles, des tendresses bornées aux désirs, des désirs bornés aux caresses, néant de l'esprit, néant de l'artifice, néant des passions, néant même de notre inquiétude, néant de notre orgueil, néant de tout ce qui ne s'est pas contracté dans la solitude et n'aspire pas à durer.

Comme la mort était là, multiple et invisible, autour de moi, partout, la vie s'était réfugiée là-bas, dans la chambre où m'attendait Raymonde. Elle ne reposait pas, elle m'attendait. Quand j'entrerais, elle sortirait ses mains du lit, et dans ses mains ouvertes elle tiendrait la sécurité, la paix, l'amour. Autour de son front, ce nimbe que je lui avais déjà vu resplendissait. Mais il fallait me hâter : elle ne m'attendrait pas longtemps.

Une illumination soudaine, ainsi, se répandait en moi. J'étais heureux sans comprendre d'où me venait cet état que le souvenir de mes fiançailles et peut-être aussi des intuitions de plus en plus rares, étouffées par la vanité, avaient inconsciemment préparé et qui se révélait comme la terre au jour.

Des signes extérieurs devaient découvrir mon trouble, car Mme de H... me demanda :

— Qu'avez-vous ?

Cette voix m'était devenue subitement étrangère.

— Moi ? dis-je, rien.

— Vous êtes bizarre, ce soir.

— Oui, je suis las. Il faut que je parte.

— Vous vous sentez mal ?

— Très bien, au contraire, répondis-je sans prendre garde à mes paroles.

Devant mon incohérence, elle fut assez perspicace pour reconnaître l'inutilité d'insister, et se contenta de quêter un rendez-vous.

— A demain, n'est-ce pas, chez nous ?

— Non, pas à demain.

— A quand alors ?

— Je ne sais pas. Je ne sais plus.

Je la laissai dans la surprise et la colère, et je traversai le salon à la façon d'un somnambule. Parmi tant de lumières, je ne voyais qu'un point lumineux devant moi, et je le suivais comme les rois d'autrefois leur étoile.

Le retour ne modifia pas la direction unique de ma pensée. Dans la galerie je m'arrêtai. Qu'allais-je faire ? Peut-être s'était-elle endormie dans le désespoir de mon abandon et le souci de son mal ? Mieux valait patienter jusqu'au réveil. Demain je lui dirais...

Que lui dire ? Des soupçons ne remplacent pas des preuves. Pourquoi déranger son ignorance ?

Non, non, je me contenterais de lui annoncer notre départ pour la Vierge, notre départ dès qu'elle le pourrait supporter.

Je me dirigeais vers ma chambre, quand la lueur de la veilleuse qui filtrait sous la porte de la sienne suspendit ma marche. Je m'approchai. Il me sembla que mes basses ambitions, mes mesquines convoitises, mes égoïsmes, mes cruautés et l'impureté même de mon passé tombaient comme des vêtements à mes pieds. Je m'allégeais avant de franchir ce seuil qu'il fallait que je franchisse.

J'entrai. Du fond du lit un murmure m'accueillit :

— C'est vous ?

La petite lampe éclairait à peine : comment distinguai-je ses yeux qui me regardaient fixement ? Je ne lui répondis pas un mot. Une émotion sacrée me dominait. Je m'avançai vers la garde et la priai de prendre du repos dans la pièce voisine qu'on avait aménagée pour elle. Elle m'objecta que Madame était oppressée quoiqu'elle n'eût pas de fièvre.

— C'est moi, lui répliquai-je, qui resterai.

Elle me montra la potion préparée et s'éloigna. Quand la porte se fut refermée, je vins tout au bord du lit, je m'agenouillai et, inclinant le front sur la main que je lui avais prise, je prononçai doucement le mot nécessaire, le premier que je devais dire :

— Pardonne-moi.

Sa main se retira des miennes et se posa sur ma tête, et je compris, sans que Raymonde eût parlé, que c'était fait. Mais ce ne pouvait être fait si vite. Le travail qui s'accomplissait en moi ne me permettait pas si promptement de renoncer à styliser la scène même du pardon. Je voulus qu'elle en connût toute l'étendue et je commençai :

— Écoute...

Avec une autorité inattendue de tant de faiblesse, elle interrompit ma confidence :

— Je ne veux pas.

Vaincu par sa grâce, je voulus du moins lui crier mon amour. Je demeurais balbutiant quand je la vis se soulever, tendre son visage vers le mien :

— Oh ! mon ami, tu pleures, comme à la Vierge, te rappelles-tu, le soir de notre mariage ?

Elle m'apprit que je pleurais. Et comme alors elle ajouta :

— Pourtant cela est si simple.

Je ne compris pas tout d'abord ce qu'elle entendait par là. Puis j'eus peur de comprendre et j'interprétai moi-même :

— Oui, n'est-ce pas ? cela est si simple de s'aimer.

Elle me regarda longuement, étonnée, et répéta :

— De s'aimer ?

Et sans doute elle se reprocha intérieurement,

à une heure où la vérité nous apparaissait, de se détourner d'elle, car elle reprit de sa petite voix tranquille :

— Pourquoi ne pas m'avertir, m'avertir que je suis perdue ?

Je m'étais levé d'un seul mouvement :

— Raymonde, tais-toi, je t'en supplie.

Pas plus qu'elle je n'en doutais. En la quittant dans la soirée, je l'avais su. Et c'était cela qui m'avait éclairé sur moi-même, qui m'avait inondé de lumière.

Avec sa même autorité elle me calma :

— Cela aussi est simple, redit-elle.

D'un effort suprême je tentai de lui rendre l'espoir. Je l'entretins de sa jeunesse, de ma tendresse, de Dilette...

— Oh ! Dilette, fit-elle, et pour la première fois elle s'attendrit...

... de notre retour à la Vierge-au-Bois, du bon air qu'elle respirerait, et du printemps qui allait venir.

— Te souviens-tu, ma chérie, du premier mai ?

Ce rappel lui arracha un débile sourire, grêle comme ces fleurs qui ont poussé sur un terrain ensablé. Encouragé par ce sourire j'insistai :

— Nous pouvons encore être heureux.

Mais elle me déclara gravement :

— Je suis heureuse.

— Nous le serons toujours désormais.

— Oui, toujours.

Et pour préciser le sens de ce *toujours*, elle murmura ces paroles étranges :

— Ne t'inquiète pas, mon ami. J'avais accepté, pour ne plus t'être à charge...

— Et quoi donc ? demandai-je avec inquiétude.

Elle ne parut pas avoir entendu mon interruption et reprit :

— Maintenant je suis si heureuse que je ne puis pas refuser à Dieu...

Quel était ce mystérieux pacte qu'elle avait consenti une première fois par une délicatesse inconnue, qu'elle renouvelait en actions de grâces ? Le doute m'était si douloureux que je me penchai davantage et la suppliai :

— Raymonde, je t'en prie, dis-moi ce que tu as accepté ?

Elle renversa un peu la tête, me considéra avec une douceur ineffable et laissa tomber comme un aveu d'amour :

— Mais de mourir... Ne le vois-tu pas ?...

*
* *

Ce mot m'avait frappé au cœur. Interdit, je redoutais d'en explorer tout le sens. Le souvenir me revenait exactement de la phrase que je lui avais lue à Rome après notre visite au tombeau

de Pauline de Beaumont : « ... Elle avait désiré s'en aller pour me débarrasser d'elle... » Le goût de vivre avait fait place en elle à la fièvre du sacrifice. Elle s'était offerte pour me sauver de la faute et me délivrer de tous liens. Mon retour qu'elle n'attendait plus l'enivrait, mais son bonheur tardif lui paraissait si fragile qu'elle craignait de le perdre s'il se prolongeait. Ou elle estimait qu'il valait bien une soumission absolue à la volonté divine.

Mourante, elle retrouvait mon amour. Guérie, qu'en serait-il de nouveau ? Sa confiance l'avait peut-être précédée dans la mort.

Je ne sus que l'appeler par son nom. Elle écoutait ce nom que je répétais comme si, pour la première fois, je l'osais prononcer. Elle se taisait comme pour mieux se concentrer dans sa joie. Elle se taisait, et pourtant ses lèvres remuaient. Je crois qu'elle priait...



On m'autorisa avec mille précautions à la transporter à la Vierge-au-Bois. Ce voyage douloureux ne lui arracha pas de plainte. Elle échangeait sa souffrance contre ma tendresse.

Quand nous approchâmes de ses campagnes, elle me demanda, dans l'automobile où elle était

couchée, d'ouvrir les vitres et de la soulever. Une fine poussière verte recouvrait déjà la forêt qui s'ouvrait au printemps naissant. A notre venue de Rome, nous l'avions trouvée ainsi. J'avais alors devant moi tout le bonheur que je devais mépriser.

— C'est chez nous, dit-elle.

Elle respira abondamment, un peu de sang lui revint aux joues.

— Tu changes déjà, lui dis-je. C'est bon signe.

— Oui, murmura-t-elle en se laissant retomber. Il ne faut pas qu'*ils* sachent tout de suite.

Elle songeait à ses parents. Son père, à notre arrivée, abandonna, rien qu'en la voyant, tout espoir. Je ne pus me méprendre à ce visage ravagé. Il savait dès longtemps qu'un mal intérieur la minait, il ne croyait pas que l'heure fût venue. L'optimisme tenace de Mme Mairieux sauva le tragique de ce retour.

— Nous allons, dit-elle, la suralimenter. Dans quelques mois, je vous réponds de sa transformation.

Et même, quand elle apprit qu'un spécialiste de Paris ferait exprès le voyage presque chaque semaine pour s'occuper de notre chère malade, elle ne douta plus de la guérison et m'estima délicat et généreux. La pensée de ce grand docteur qu'on dérangeait lui était agréable et la tranquillisait. Cette persévérance, en d'autres temps, m'eût été un encouragement précieux.

Je voyais trop clair pour n'en pas reconnaître l'erreur.

Raymonde, entrée au château sur une civière, n'en sortirait pas vivante. Dans mon amour alarmé, qui n'avait plus d'illusions mais que rien ne venait plus altérer, comme dans une glace elle se regardait fuser et mourir.

*
* *

Pendant les bonnes heures de la journée, on installait sa chaise longue près de la fenêtre ouverte. Je ne la quittais plus. Je m'attachais à chacun de ses instants comme pour conjurer leur fuite.

Les oiseaux chantaient, les feuilles poussaient. Comme un bourdonnement dans la clarté, on croyait entendre la germination de la terre. Je me torturais en percevant cette sourde montée de la vie pendant que l'œuvre de mort, devant moi, s'accomplissait.

Rien de ce qui se passait dans mon cœur n'échappait à ma femme.

— Tu te trompes, me dit-elle. Ce n'est pas la fin (elle pensait : c'est le commencement). Ce n'est pas la terre qui m'appelle.

A ce moment, je me souviens, une cloche sonna l'*Angelus*. D'autres sonneries plus éloignées répondirent.

— Écoute, murmura-t-elle, suspendue à ces voix comme jadis dans le jardin du Pincio. Écoute.

Je voulus fermer la croisée, à cause de l'air du soir, encore trop froid dans cette saison. Elle me laissa faire, mais elle pensait : « A quoi bon ? » Ou bien elle répétait son mot tout bas :

— Cela est si simple.

*
* *

Un matin, je trouvai à la porte M. Mairieux qui venait aux nouvelles.

— Pourquoi, lui demandai-je, n'entrez-vous pas ? Il me regarda, de ses yeux si tristes, si chargés de tendresse paternelle. Il ne savait donc pas que je n'étais plus le même homme.

Je l'entraînai auprès de sa fille. Il osait à peine me suivre, se souvenant de ma jalousie.

— Père, lui dit Raymonde, il faut venir voir notre bonheur.

Trop longtemps contraint devant moi, il éclata en sanglots. Je crois que c'est à ce moment-là qu'il me pardonna le mal que j'avais fait à sa fille.

*
* *

Le premier mai, les enfants des villages voisins vinrent chanter et danser dans la cour, selon leur charmante coutume. Dès qu'ils préludèrent, je voulus les éloigner. Dans les villes, ne met-on pas de la paille devant les maisons des malades pour amortir le bruit ? Raymonde m'arrêta :

— Laisse-les, je t'en prie

— Ils vont te fatiguer.

— Oh ! non. Te rappelles-tu ?...

En même temps qu'elle je me rappelai ce premier mai, le nôtre, ou elle s'était sauvée devant moi dans la forêt.

Le refrain de la vieille chanson n'avait pas changé. C'était toujours :

> Réveillez-vous, belle endormie,
> Réveillez-vous si vous dormez.

Pour la première fois je vis le calme de ma femme — ce calme si surprenant auquel je m'accoutumais — se briser comme un cristal trop violemment heurté.

— Bientôt..., soupira-t-elle.

Elle n'acheva pas, mais j'achevai moi-même sa pensée : un jour, bientôt, elle ne se réveillerait plus... Et j'écartai le troupeau d'enfants, ne pouvant supporter leur gaieté.

*
* *

Ce même jour, elle réclama Dilette qu'elle ne gardait plus bien longtemps près d'elle, pour ne pas attrister ni attendrir au delà de son âge une si précoce sensibilité. La fillette ne voulait pas la lâcher, la regardait avec trop d'insistance, de trop près.

— Emmène-la, me pria-t-elle.

Il fallut presque faire violence à l'enfant. Quand elle fut sortie, Raymonde m'attira, comme pour une confidence :

— Promets-moi, dit-elle, de l'aimer sans diminution, de ne jamais lui préférer...

Elle s'arrêta, n'osant aller plus loin. Mais j'avais lu dans ses yeux.

— Raymonde, répondis-je désespéré, pourquoi me parler ainsi ? Tu ne sais donc pas, tu ne sauras donc jamais que mon amour est maintenant égal au tien.

Elle inclina la tête, comme si elle était prise en faute.

— Je ne puis pas le croire, mon ami.

Et tout bas :

— Ce serait si beau.

Elle avait voulu me recommander notre fille pour l'avenir, pour le temps où je serais seul à la protéger, pour le temps où je serais peut-être

amené à trahir mes souvenirs. Et, dans mon impuissance à la convaincre, je m'agenouillai devant elle, j'insistai de toute mon autorité.

— Il faut me croire, Raymonde.

Elle posa la main sur mon front :

— Oui, dit-elle, je crois.

Et elle sourit. Ce fut la dernière fois.

*
* *

Comment écrirai-je ce qui va suivre ?...

Sa faiblesse augmentait : elle ne quittait plus sa chambre. D'elle-même, elle avait réclamé les derniers sacrements. Quand elle communia, je vis resplendir son visage si blanc, si pâle, comme s'il n'était que le vitrail derrière lequel une lumière brillait. Dans cette transfiguration, j'eus l'impression que Dieu était en elle, plus fort qu'elle, si fragile, et qu'Il allait l'emporter.

Les jours s'allongeaient, serrant la nuit entre les lents crépuscules et les hâtives aurores. Le matin du vingt mai, il n'était pas cinq heures quand elle m'appela. Sa chambre où je la veillais était au levant et, à travers les persiennes qui ne joignaient pas parfaitement, un rayon entrait.

— N'est-ce pas encore le jour ? me demanda-t-elle.

Elle était oppressée. Je pris sa main qui était moite. La fièvre ne cessait plus. Cependant je n'étais pas inquiet immédiatement.

— Mais si, ma chérie, ne vois-tu pas le soleil ?

— Non.

Ce *non* m'ébranla tout entier. Je la regardai : elle tenait les yeux grands ouverts, et les yeux cherchaient. Elle ne voyait plus. J'allai pousser les volets, et par la fenêtre ouverte ce fut un flot de clarté, jusqu'au lit vers lequel je courus aussitôt.

— Et maintenant ?

— Maintenant ? répéta-t-elle comme s'il lui fallait un effort pour fixer son attention.

Puis elle parut se raffermir et me répondit :

— Maintenant, mon ami, oui, je vois.

Elle souleva les deux bras en avant, parut fixer un point que je ne devinai pas, répéta d'une façon plus distincte encore :

— Je vois.

Et elle se laissa retomber. Une seconde, je crus que c'était pour reposer, peut-être pour dormir. Cependant, rempli d'une angoisse indicible, je me penchai sur elle davantage. Et je connus qu'elle dormait en effet, mais de l'éternel repos.

« Cela est si simple », avait-elle dit.

Je fermai les longues paupières sur l'invisible qu'elle avait vu. Elle prit tout de suite cette sérénité ineffable qui, dans la mort, immobilise le

plus pur de la vie, sa marque divine. Vaincu par tant de calme, je m'agenouillai par un geste naturel et je la priai. Sa douceur descendait en moi, sa force s'exerçait sur moi.

Un peu plus tard seulement, je rencontrai le désespoir, et tout ce ferment de révolte qui lève en nous dans le malheur. Mais, là, seul, quelques instants je fus tel qu'elle le souhaitait...



Quand Mme Mairieux et la femme de chambre m'avertirent qu'il fallait l'habiller, elles hésitèrent entre les dernières robes, blanc et or, bleu et or, qu'elle avait mises en soirée.

— Non, non, leur dis-je, pas celles-là.

Et je cherchai moi-même la robe de laine qu'elle avait pour nos fiançailles et qu'un jour j'avais méprisée. Le luxe l'avait meurtrie. Pourquoi la contraindre jusque dans la tombe ? Elle était venue à moi en toute simplicité et je ne l'avais pas comprise. Et moi-même je l'avais brisée.

On fut étonné de mon choix.

— Laissez, dis-je. Elle aurait voulu celle-là. Nous ne devons pas la contrarier.

*

* *

... O mon amour que j'ai tant torturée, même morte tu portais en toi la paix que, vivante, tu tenais dans tes mains offertes...

. . . .

III

LA FIGURE DE CE MONDE PASSE

III

LA FIGURE DE CE MONDE PASSE

J'AVAIS passé la nuit presque entière à lire les deux cahiers que m'avait confiés Raymond Cernay. A peine, sur le matin, m'étais-je étendu quelques heures. Sitôt levé, j'allai retrouver mon ami.

Il était assis à sa table, à la place même où je l'avais surpris la veille. Mais combien je le trouvai changé ! Au lieu de la surexcitation, de la sombre ardeur qui le précipitait dans le chemin de la mort, au lieu de la fatigue même provoquée par le manque de sommeil et la tension d'esprit, il montrait une telle tranquillité, un tel apaisement que je m'arrêtai, stupéfait, dans mon geste de compassion. Je l'avais quitté désespéré et il souriait.

— Voici, lui dis-je en lui rendant ses notes : maintenant je vous comprends.

Déjà, pourtant, je ne le comprenais plus. Par une marche nouvelle dont la trace m'échappait,

il rétablissait entre nous la distance que sa confidence avait paru supprimer. Je venais à lui, bouleversé par ma lecture, et il m'accueillait avec ce détachement ! J'aurais pu rapprocher son attitude de la dernière phrase de son journal, mais je n'avais pas atteint ce domaine où nous dominons jusqu'à la douleur.

— Cela était si simple, me déclara-t-il en se servant des mots de Raymonde. Il n'y avait qu'à dire la vérité.

Et d'un geste il me désigna, devant lui, les feuillets éparpillés d'une lettre qu'il n'avait pas encore fermée. Il avait dû écrire à Mlle Simone de R... Ses fiançailles de Reims étaient rompues. Il ajouta :

— Elle aussi comprendra, puisque c'est la vérité que je n'avais pas le droit de lui taire, qui la grandira elle-même, dût-elle par moi souffrir un peu. Cela est mieux ainsi.

Cette indifférence, qui sur le moment me révolta, était pareille à celle du chirurgien qui a reconnu la nécessité d'une opération. Je demandai :

— Qu'allez-vous faire ?

Il me regarda, un peu étonné de ma question, et je découvris enfin sur ses traits cette transfiguration dont lui-même avait été ébloui devant le lit funèbre de sa femme. Un phénomène divin s'était accompli en lui, un miracle de calme, un choix définitif. Je ne vois guère qu'un terme de

théologie pour exprimer toute ma pensée : il était en état de grâce. Un religieux qui a prononcé des vœux perpétuels dans la joie de la certitude doit porter sur le visage un semblable reflet de sa résolution.

— Vivre, me répondit-il.

Vivre signifiait pour lui *accepter*. Un long silence suivit, qu'il rompit avec ces paroles prononcées plutôt pour lui-même que pour moi :

— Quelle horreur contiendrait la mort de ceux que nous aimons si elle ne servait à nous améliorer ! N'avez-vous pas vu qu'*elle* m'était donnée pour mon perfectionnement ? Dieu ! que j'ai mis de temps à le savoir ! Depuis hier, je me suis rapproché d'elle, je suis heureux. Elle savait, elle, que rien ne finit, surtout pas un amour comme son amour...

Le lendemain je quittai la Vierge-au-Bois. Raymond Cernay, désormais guidé par un souvenir tout-puissant, n'avait plus besoin de ma présence...

*
* *

J'appris sa mort un matin par le journal.

Dans le champ près de la mer où il expérimentait son appareil et exécutait ses vols solitaires, on l'avait trouvé, la veille à la tombée du jour, fracassé, l'aéroplane écroulé sur lui les ailes brisées.

Personne n'avait assisté à l'accident, sur lequel on ne pouvait fournir aucun détail.

Je partis immédiatement. Dans le hangar où son corps était déposé, je fus admis, avant la mise en bière, à soulever le voile qui le recouvrait. Il n'était pas défiguré. A peine distinguait-on, au-dessus de l'œil droit, une insignifiante ecchymose. Une fracture du crâne et la colonne vertébrale rompue, vraisemblablement sous le poids du moteur, avaient causé la mort. Mais le visage respecté par un prodigieux hasard ne montrait même pas de crainte, et cette sérénité était plus impressionnante que toutes les blessures.

A cause du mystère qui entourait cette fin, me rappelant le triste soir où il se débattait contre un désir de suicide, je me demandai si la chute n'aurait pas été volontaire. La confidence de l'étang me revint à la mémoire :

— *On ne peut pas trahir sa machine, laisser peser sur elle un faux soupçon. Elle peut tromper : l'homme qu'elle porte, non...*

Et regardant pour la dernière fois ce visage qui portait cette même paix que par une nuit d'agonie il avait conquise, j'eus honte de mon doute. La mort l'avait surpris en plein ciel, il ne l'avait pas cherchée.

La déposition tardive d'un petit berger apporta sur la catastrophe une bien faible clarté. Ce berger, tous les jours assis sur le rocher d'où il surveillait ses moutons, regardait curieusement voler

Cernay. Il l'avait donc vu monter en larges cercles, comme un épervier, et bien haut, puisque le bourdonnement de l'hélice ne lui parvenait plus, si haut que l'appareil atteignit un nuage où il s'engouffra :

— J'attendais, racontait l'enfant, et je le revis par-dessus. A ce moment le soleil le touchait en plein. Alors, peut-être bien qu'il commença la descente. Et voilà que tout à coup il dégringole comme un caillou. Ah ! mon Dieu ! Je me lève, je crie, je me bouche les oreilles, et j'ai entendu quand même le bruit contre la terre. Alors je me suis sauvé avec mes bêtes...

La science de Cernay comme pilote était reconnue de tous. On écarta donc la faute de l'aviateur. L'aéroplane en morceaux ne livrait pas le secret de sa défaite. Comme on savait que la veille il avait volé dans l'orage et la pluie, on supposa néanmoins, vu l'état des toiles et des bois encore mal séchés, que sous l'action du soleil ceux-ci avaient pu se gondoler et opposer au vent une résistance insuffisante. On assimila cet accident à celui de Wachter à Reims. On en parla quelque temps avec émotion. D'autres, depuis lors, ont déjà pris sa place dans la série funèbre.

Cernay a terminé sa carrière, en isolé qui avait cessé de chercher les acclamations de la foule, à la façon de ces amants de la montagne qui accomplissent seuls leurs dangereuses escalades et qu'on retrouve un jour dans quelque ravin...

*
* *

Deux mois plus tard je fus présenté à Mlle Simone de R... Je l'avais déjà rencontrée, mais je n'avais jamais eu l'occasion de lui parler. Nous n'étions que quelques Français dans cette station suisse voisine des neiges et décourageante pour des gens du monde. L'un de nous, pour se distraire, avait prié ce soir-là toutes ses relations à la même table.

Je l'avoue, je dévisageais avec un intérêt singulier cette grande jeune fille aux mouvements si aisés, et qui portait sur son front la victoire. Que savait-elle de cette Raymonde qu'elle avait failli supplanter ? Quel souvenir, plus ou moins amer, gardait elle de son cruel fiancé de quelques semaines ?

Nous n'étions que douze convives, et la conversation devint bientôt générale. Il est rare aujourd'hui qu'un dîner se passe sans qu'il y soit question d'aviation. Les générations nouvelles, surtout, en sont passionnées, et il y avait là deux ou trois jeunes gens fort empressés auprès de Mlle de R... dont ils connaissaient la réputation sportive. La chute de toute une cordée, survenue deux ou trois jours auparavant, à la Dent Blanche que nous apercevions par la fenêtre, la cime encore ensoleillée tandis que l'ombre nous atteignait déjà, servit de

transition pour rappeler la catastrophe où périt Raymond Cernay. Rien de plus naturel : il fallait s'y attendre, et Mlle de R... ne manifesta aucune surprise ; mais elle ne donna pas son avis. Quelqu'un, alors — d'où la tenait-il, si inopportune et incomplète ? — rapporta une version qu'il avait entendu colporter à Paris. Cernay n'aurait pas été tué accidentellement : marié à une femme insignifiante, après l'avoir perdue il se serait suicidé à la suite d'un amour malheureux.

Ce récit souleva des protestations et une explosion de curiosité. Un des assistants qui devait être au courant des fiançailles manquées tenta une diversion. Mais de toutes parts on interrogeait :

— Allons donc ! Cernay était devenu un véritable sauvage. On ne lui connaissait aucune liaison.

— Qui vous parle de liaison ?

— Qui lui aurait donc résisté ?

— Eh bien ! une jeune fille qui, après avoir accepté sa demande, aurait changé d'avis, la belle enfant, et refusé de l'épouser.

Pendant tout ce dialogue je n'avais pas perdu des yeux Mlle Simone de R... qui n'y avait pris aucune part, mais qui, redressée, immobile, paraissait, dans son indifférence calculée, guetter l'ennemi comme une sentinelle du haut d'une tour. Oserait-elle, par hasard, intervenir quand on ne la visait peut-être pas ? Elle intervint brusquement avec ce démenti :

— Ce n'est pas vrai.

Tout le monde la regarda. Sans en ressentir aucune gêne, jetant bas, comme un manteau, la contrainte, et poursuivant sa direction à la façon des illuminés que n'arrêterait nul obstacle, avant que son père, la devinant, eût même essayé de l'interrompre, elle reprit :

— C'est moi qui ai été fiancée à M. Cernay, et c'est lui qui a rompu nos fiançailles. Mme Cernay dont vous parlez avec tant d'ignorance et d'injustice, ne devait pas, ne pouvait pas être remplacée dans son cœur. Il me l'a dit, et je l'ai compris. C'est tout. Il ne s'est pas suicidé.

Elle avait lancé d'une voix rapide, mais très ferme, cette déclaration. On se levait de table. Tout de suite après, elle se retira avec son père.

Cernay l'avait estimée digne de savoir la vérité. Il pressentait que cette vérité l'ennoblirait. Connaissait-elle, comme moi, par la lecture des cahiers, la vie et la mort de Raymonde ? J'incline à le croire. Quoi qu'il en soit, pour rendre hommage à sa rivale triomphante, elle venait d'accomplir la chose la plus difficile à une femme : l'aveu public qu'on l'avait dédaignée.

Sur ses traits courageux n'ai-je pas, ce soir-là, comme on observe sur les hautes montagnes le retour de la lumière après le coucher du soleil, vu se refléter l'âme divine de Raymonde ?...



Je viens de revoir la Vierge-au-Bois.

J'ai tout d'abord sonné au pavillon qui était fermé. Personne ne me répondant, j'ai pris le chemin du château dont j'apercevais, à travers les chênes de l'avenue, les fenêtres ouvertes. Mme Mairieux m'y reçut avec son affabilité coutumière :

— Oui, m'expliqua-t-elle, nous nous sommes enfin installés ici. N'est-ce pas que cela est plus convenable, plus conforme à notre situation ? Ne faut-il pas, d'ailleurs, que Dilette s'habitue à sa fortune ?

Je me hâtai de l'approuver. Sans doute elle déplorait la perte de son gendre, mais en manière de compensation elle habitait le château.

— Et M. Mairieux ? Et Dilette ? m'informai-je.

— Je ne sais pas au juste, me répondit la bonne dame. Ils sont sortis ensemble, comme tous les après-midi. Peut-être les trouverez-vous au bord de la forêt ? Peut-être sont-ils allés jusqu'à la Fontaine-Verte ?

— Je vais les chercher.

— Et revenez pour le dîner.

Je remerciai et m'en fus à la découverte. Mais, chemin faisant, je renonçai à les poursuivre dans les bois et je pris l'allée qui conduisait au cimetière. Je retrouvai mon gai petit champ des morts pareil

à une aspergère ébouriffée. M. Mairieux et Dilette m'avaient devancé, et par eux je retrouvai aussi mon émotion devant tant de jeunesse et d'amour perdus. Le grand-père, aidé de sa petite-fille que le travail amusait, replaçait avec soin le lierre tordu sur une inscription toute fraîche. Et je lus sur la dalle, à côté d'un autre nom que je reconnaissais :

RAYMOND CERNAY

MORT A TRENTE-CINQ ANS

Nous revînmes ensemble. J'avais pris Dilette par la main, et j'admirais le calme de M. Mairieux que j'avais à peine entrevu aux obsèques de Cernay. Il avait sans doute vieilli, mais il se raidissait, résolu à supporter sans se plaindre le poids de la vie quotidienne, résolu à durer pour l'enfant deux fois orpheline.

— Je dois vous remettre un paquet, me dit-il quand nous fûmes rentrés.

Un pli laissé par son gendre portait en effet mon nom avec une note. C'étaient les deux cahiers qu'on a pu lire. J'ai hésité à les publier. La conquête de l'air a déjà fait tant de victimes qu'on ne reconnaîtra pas Raymond Cernay. J'ai supprimé ou modifié ce qui le désignait trop clairement. Il ne m'a pas transmis pour moi seul ce récit douloureux. S'il n'a pu préciser ses intentions, elles apparaissent néanmoins dans ce legs. Si je les ai

dépassées, je ne crois pas avoir atteint sa mémoire. La reconnaissance d'une erreur est si rare et si noble dans une vie humaine. Et peut-être le rayonnement de Raymonde illuminera-t-il d'autres cœurs inattentifs, orgueilleux ou frivoles.

Quelques feuillets intercalés étaient remplis de chiffres et de figures. Je les ai soumis à un constructeur d'aéroplanes. Ils ont trait aux ébauches de cet appareil de stabilité latérale automatique qui apporterait dans l'aviation un important perfectionnement. Malheureusement le travail est incomplet, embryonnaire, inutilisable.

Sur l'un de ces feuillets, j'ai relevé une phrase étrange : *La figure de ce monde passe...* J'ai cru à une réflexion de Cernay après un de ces vols hardis où, de haut, la notion de la terre paraît se modifier, s'abolir. Mais sur un exemplaire des *Méditations sur les Évangiles* de Bossuet, que M. Mairieux m'a montré comme la plus chère relique de sa fille, j'ai relu cette même phrase, soulignée au crayon par Mme Cernay. Il la faut donc prendre dans son sens mystique de magnifique détachement. J'en conclus à une union posthume plus étroite dans l'immortel amour.

*

* *

Le soir, un peu avant le dîner, j'étais assis sur le mur du cloître, à notre place favorite, avec

Dilette qui ne manqua pas de me réclamer une histoire :

— *Le lord de Burleigh,* veux-tu ?

Mais je n'osai plus lui raconter celle-là. Trop de souvenirs la recouvraient, comme le lierre du cimetière la pierre tombale. J'en cherchais une autre, quand j'entendis l'enfant qui me répétait la fin retenue presque mot pour mot :

— *Alors il a dit : Mettez-lui sa petite robe. C'est celle-là qu'elle préfère. Et puis, elle dormira en paix...*

Octobre 1909–juillet 1910.

FIN

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
PRINTED IN GREAT BRITAIN


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 20 04 08 001 1